

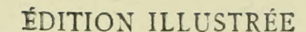
Maurice MAINDRON

DARIOLETTE

PARIS



S
IÈQUE
ARD, ÉDITEUR


ÉDITION ILLUSTRÉE

MAURICE MAINDRON

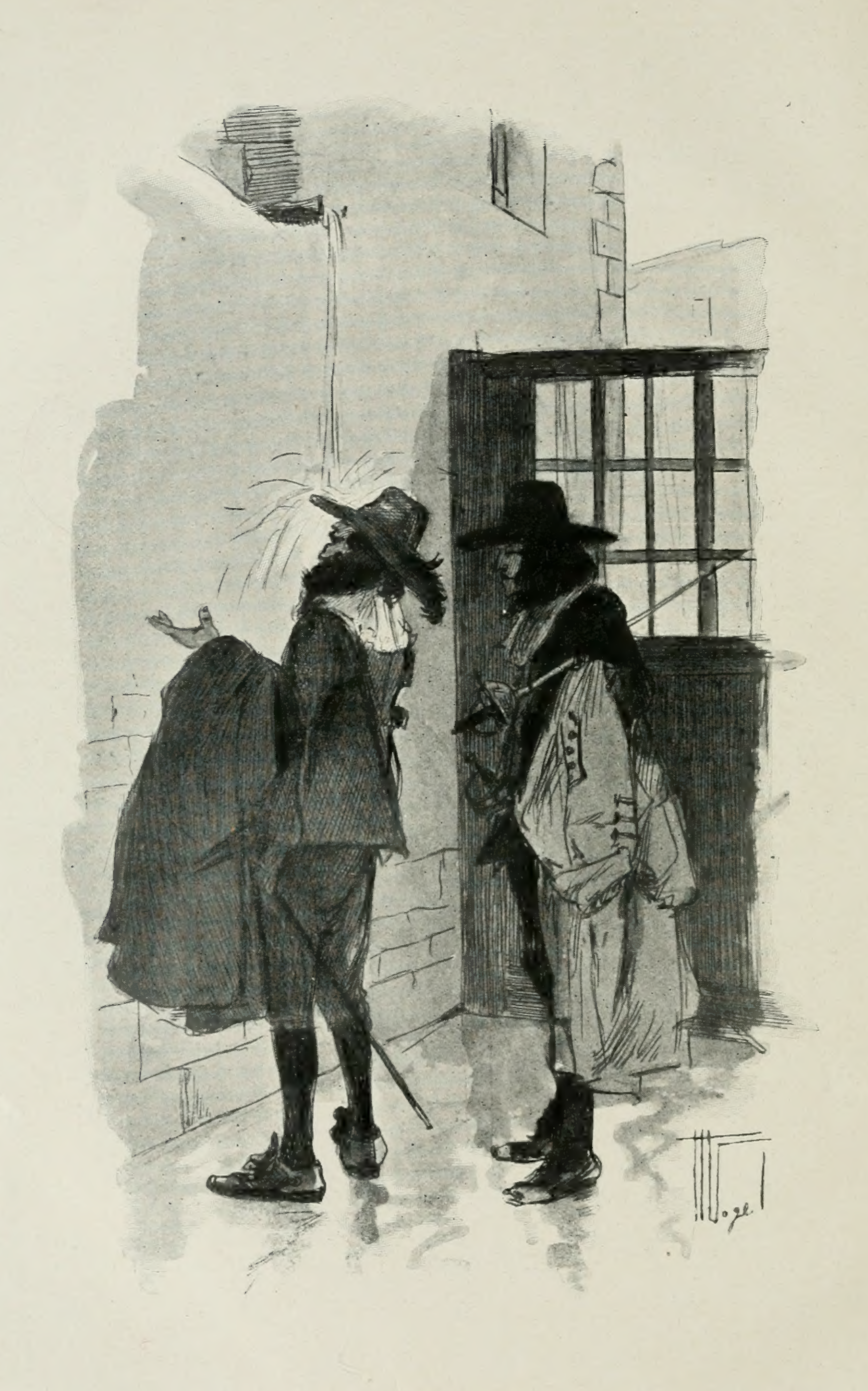
DARIOLETTE

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS DE MM. VOGEL ET CONRAD

PARIS
A. FAYARD
ÉDITEUR
20, RUE DU ST-GOTHARD

LES INÉDITS
DE MODERN-BIBLIOTHÈQUE

DARIOLETTE



Il déclama d'une voix puissante.

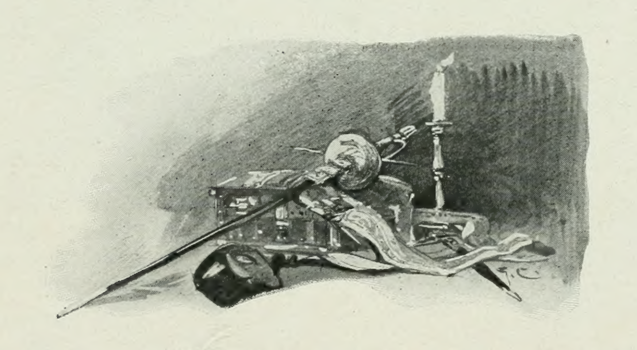
MAURICE MAINDRON

DARIOLETTE

Illustrations d'après les Dessins

DE

MM. VOGEL ET CONRAD



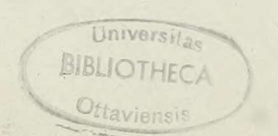
PARIS

LES INÉDITS

de Modern-Bibliothèque

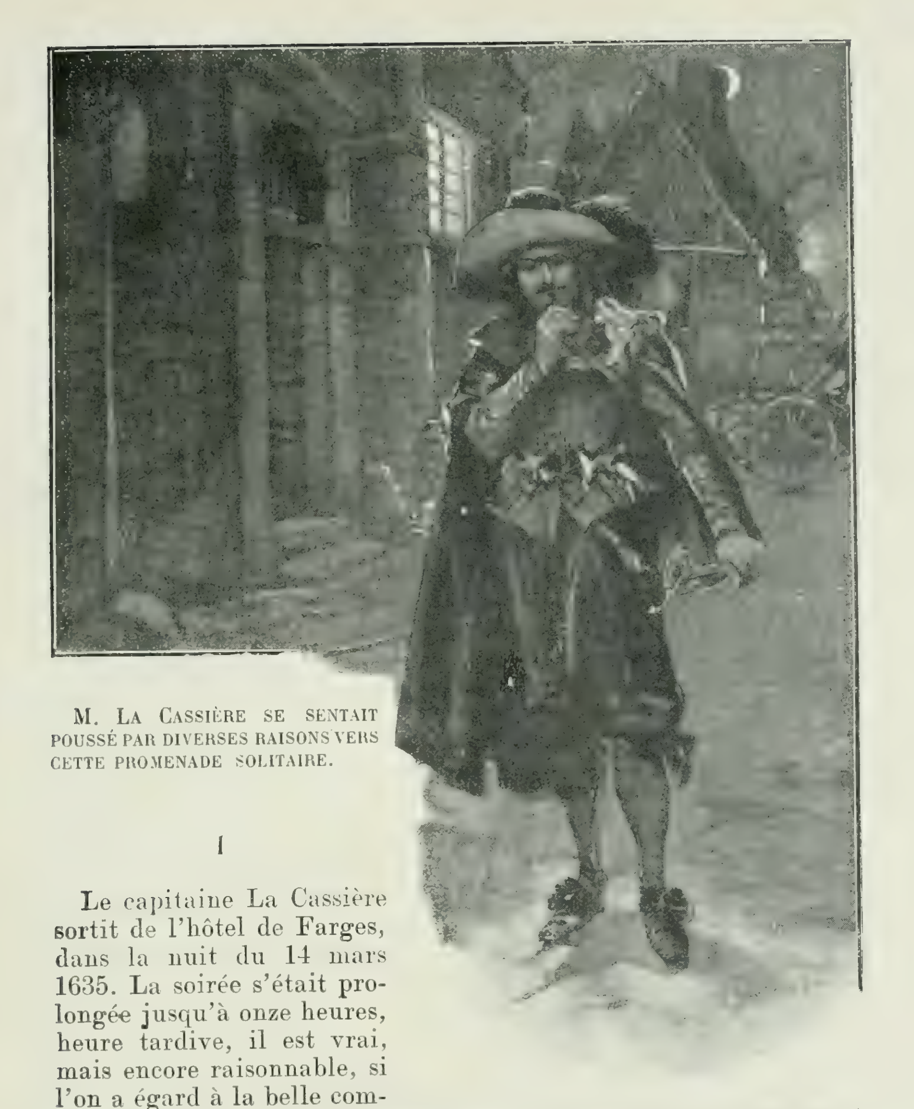
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

20, RUE DU SAINT GOTHARD, 20





Ce lieu était le rendez-vous ordinaire de ce que la ville possédait de moins recommandable.



M. LA CASSIÈRE SE SENTAIT POUSSÉ PAR DIVERSES RAISONS VERS CETTE PROMENADE SOLITAIRE.

I

Le capitaine La Cassière sortit de l'hôtel de Farges, dans la nuit du 14 mars 1635. La soirée s'était prolongée jusqu'à onze heures, heure tardive, il est vrai, mais encore raisonnable, si l'on a égard à la belle compagnie qui se trouvait là rassemblée. Refusant avec empressement la place que la comtesse de l'Olivette lui offrait dans son carrosse, le capitaine renvoya son cheval et son page qui sommeillait en rallumant la torche fumeuse, car il pensait rentrer à pied chez son hôte, Laurent Duperrois, maître menuisier, rue du Paon, à l'enseigne du *Bois d'Irlande*.

M. La Cassière se sentait poussé par diverses raisons vers cette promenade solitaire. S'il en prenait le prétexte dans la clémence du temps, embelli par une soudaine éclaircie, il fuyait avant toutes choses la compagnie d'une demoiselle sur le retour, travaillée par la fureur poétique au point d'arrêter son cocher en pleine rue, pour débiter, sans crainte des cahots qui rompent la voix, deux ou trois cents vers de sa composition sur les amours des héros, des déesses, sans préjudice des passions tumultueuses dont souffrent les satyres

cornus à l'endroit des Dryades, Hamadryades, Oréades et Napées. Mlle de l'Olivette, s'il s'agissait de chanter les Tritons et les Néréides, déployait une faconde majeure. Ses amis nous ont appris que le poète Racan ne redoutait rien plus que ses récitations. La terreur que cette fille du Parnasse inspirait au capitaine La Cassière paraîtra donc excusable.

Mais il y avait autre chose : le capitaine La Cassière, comte de Fougerays, se sentait de la plus méchante humeur. Tourmenté par son dépit amoureux, il maudissait Mme Marguerite de Farges, tout en reconnaissant l'impossibilité absolue où il se trouvait de vivre plus d'un tour de cadran loin de sa gracieuse personne, hors de son autorité despotique et sans son amitié plus variable que les caprices de l'onde. Ainsi cette veuve de vingt-cinq ans, dont la beauté surpassa celle de Mme de Montbazon elle-même, avait-elle su faire, d'un capitaine au régiment de Vaillac, le plus misérable et le plus heureux des esclaves, attelés à son char, — heureux à ce détail près que la seule présence de M. de Chauvincourt suffisait à jeter M. La Cassière dans les transports d'une jalousie qui semble ne jamais avoir été égalée.

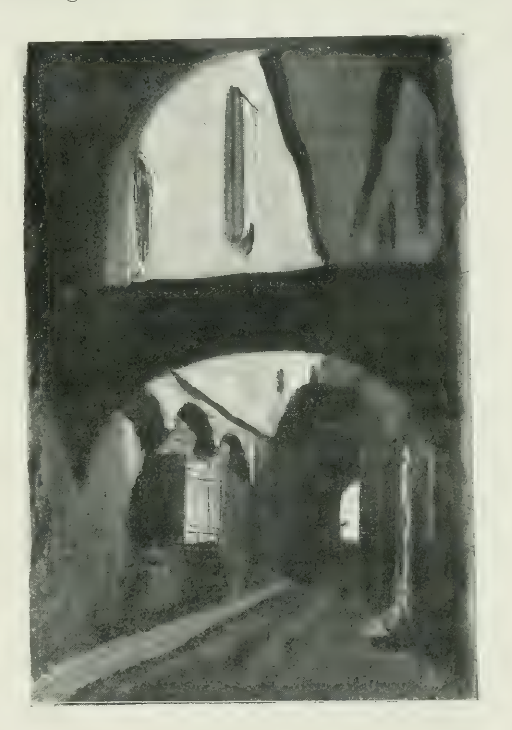
M. Philippe de Chauvincourt était capitaine de chevau-légers, M. La Cassière avait des gens de pied sous ses ordres. Il n'en faudrait pas plus pour expliquer la haine de ce dernier. M. de Chauvincourt tenait de sa mère les plus beaux cheveux blonds du monde ; ceux du capitaine La Cassière, d'une aussi bonne sorte, rappelaient l'aile du corbeau, pour user d'une comparaison familière. S'il portait sa cadenette nouée d'un ruban couleur de feu, M. de Chauvincourt arrêtait la sienne par l'artifice d'une turquoise percée, galanterie qui valait bien celle de M. d'Harcourt avec sa mèche passée dans une perle.

A M. La Cassière appartenait l'avantage de la taille : cinq pieds six pouces, et même quelques lignes de plus, alors que M. de Chauvincourt ne dépassait guère cinq pieds trois pouces, malgré la hauteur de ses talons. Il triomphait pourtant par ses mains fines de demoiselle, et si blanches, que M. La Cassière devenait plus blême qu'un navet, lorsqu'il se surprenait à les regarder. Enfin, M. de Chauvincourt se montrait galant, précieux, bien disant, en toutes circonstances, lorsque M. La Cassière, plein de franchise, ne réussissait qu'à paraître lourd, brutal, singulier et bizarre.

Au reste, ces deux hommes de guerre étaient les meilleurs amis du monde. Seule, Mme de Farges avait le pouvoir de les diviser : pouvoir à effets essentiellement transitoires et qui pourraient se comparer à une lame plongée dans l'eau et qui n'écarte les masses liquides que pour les laisser se rejoindre quand elle se retire. Mme de Farges, sans pousser aussi loin l'esprit d'analogie, n'ignorait rien de sa force, et elle en abusait avec une coquetterie que l'on eût dite outrageante, si l'on n'avait l'habitude de la baptiser divine. Toutefois, les gens qui se piquaient de la capacité d'observation affirmaient que jamais cette unique Marguerite ne donnait de l'espoir à l'aimable Philippe quand l'infortuné La Cassière était

absent. Et ils laissaient entendre que le chevau-léger constituait le principal des appareils de torture dont disposait Mme de Farges pour bourreler son amoureux attitré.

Sans se rompre la tête par des raisonnements tant subtils, le capitaine La Cassière suivait son chemin par les voies obscures et fangeuses qui le menaient de la rue Saint-Honoré vers son logis. Sacrant, pestant, barbotant dans la boue où il enfonçait souvent jusqu'à la cheville, au grand dommage de ses bas de soie brodés aux coins. Il se consolait en songeant à M. Philippe de Chauvincourt; car il l'avait laissé traîtreusement en tête à tête avec Mlle de l'Olivette, dans ce carrosse à rideaux de cuir, contemporain du feu Roy, et dont le rembourrage s'échappait par d'innombrables accrocs balafrant la garniture de velours tanné.



Une des vingt venelles qui entourent Saint-Germain-l'Auxerrois...

Tout entier au plaisir de sa vengeance, au plaisir aussi d'avoir déployé une merveilleuse adresse pour attirer son rival dans ce guet-apens scélérat, M. La Cassière s'embrouilla, au tournant de la rue de l'Arbre-Sec, dans une entre ces vingt venelles qui entourent Saint-Germain-l'Auxerrois et s'en éloignent sournoisement pour mourir en cul-de-sac Ce lui fut une occasion de jurer à bon droit par le Grand Diable d'Enfer, et il s'en donna à cœur joie cependant qu'entre ses pieds, morfondus dans l'humidité croissante, et sous les bienveillants regards de la lune plus nette qu'un plat d'argent, deux chats audacieux et efflanqués chassaient aux rats. Des formes grises filaient, ou bien des ombres se glissaient vivement sous les portes, parmi les tas d'immondices et de débris innommables.

C'est alors qu'un grand bruit de gens qui criaient tous ensemble en choquant des épées avec violence attira l'attention du capitaine La Cassière. Il en conclut avec raison qu'on devait se battre non loin de là, et que toutes les chances étaient pour que ce ne fussent point des voleurs; car, à mesure qu'il avançait, des lumières semblaient briller d'une lueur de plus en plus distincte.

« Il s'agit plutôt là, pensa-t-il, d'une honnête partie entre gens

de bien ou d'un amoureux qu'égorgent en conscience quelques traîneurs de rapière aux gages d'un mari mécontent. De toute antiquité, les coupeurs de bourses et les tireurs de laine ont une autre manière de faire. Jamais ils ne procèdent ainsi. Redoutant autant les coups d'épée que la clarté des flambeaux, ils attaquent dans le noir et poussent le pistolet sous le nez des passants pour les dévaliser en silence. La lâcheté des bourgeois, qui n'a point de limites, leur interdit à ce point de se défendre qu'il est admis dans la bonne compagnie, à l'hôtel de Rambouillet tout ainsi que chez les robins et les marchands, qu'un homme de bien déchoit en opposant la force à cette canaille. La rue lui appartient aussitôt le soleil couché. Les dames minaudent, trouvent des paroles pour excuser les larrons : « Il faut bien que chacun vive », disait Marguerite à cet imbécile de Chauvincourt qui se vantait, pour lui plaire, de s'être laissé dépouiller de son manteau dans la rue de la Mortellerie. Et à moi, qui venais d'agir tout autrement, rue du Petit-Musc, elle a déclaré que je ne serais jamais qu'un brutal, en tout indigne de frayer avec les gens du bel air!

« Je m'en flatte, mais point de sortir de cette boue. Ne verrai-je pas la fin de cette bataille?... Les cris redoublent, les épées font rage! Au mieux! Je vais voir pour qui je dois prendre parti... Voleurs ou galants, je m'en mêle, aussi vrai que je n'ai pas deux paroles!... »

Il tira sa forte épée d'un pied hors de la gaine, prêt à tout événement, et, tout en caressant la poignée bleuie, couleur d'eau, il se réjouissait de l'heureux hasard.

« Respecter messieurs les voleurs! Je ne me chauffe pas de ce bois-là, Dieu merci!... Marguerite sera furieuse. Je ne lui raconterai pas l'histoire, cela va de soi; mais j'en parlerai à Philippe qui lui répétera tout, bien entendu... Ah! ma pauvre épée, vieille épée qui perça et tailla sans gauchir, à mon service — sans faire tort, comme de juste, à celui du Roy — nous souvienne de ce malheureux voleur, pleuré de Marguerite, dont nous eûmes la sauvagerie gothique de fendre le moule du bonnet jusqu'aux sourcils, il n'y a pas dix jours, sous l'enseigne du... Ah! ah! c'est très intéressant, sur ma foi!... »

La lame, dite Goton, se coulant discrètement hors du fourreau, brilla dans la nuit, et le capitaine La Cassière, son manteau autour du bras gauche, marcha au bruit. Quelque sept ou huit braves, dans la ruelle du Bonheur-Perdu, s'occupaient d'en assassiner un autre. Les flammes des flambeaux de poing, portés par des valets en habit gris, éclairaient la scène au point que l'on pouvait se croire en plein jour. Un jeune homme, de noir vêtu, armé d'une épée et d'une grande dague espagnole dont les garde-mains ciselés, repercés, fourbis, renvoyaient la lumière, tels des miroirs d'acier, se défendait, dans cette partie inégale, avec un art qui força l'admiration du capitaine, bon juge en ces sortes de choses.

Faisant ferme dans l'étroit cul-de-sac dont il occupait la largeur, l'inconnu, campé sur son pied gauche, travaillait le bras long, et son épée, ainsi tendue, sans guère s'éloigner de la ligne, le cou-

vrait à plus d'une toise en avant, cependant que la dague, balancée avec méthode, ramassait les coups que portaient sans ardeur deux champions qui haletaient sous leur casaque de cuir d'élan. Ces deux compagnons, chargeant de front dans un espace aussi resserré, ne réussissaient qu'à s'empêcher l'un l'autre. Eclairés de dos, ils avaient cet avantage de se laisser mal voir, mais le scintillement de leurs lames ne permettait pas à ces hommes de bien de procéder par surprise. Tenus à distance par l'épée espagnole dont ils sentaient la pointe voltiger sans cesse à hauteur de leurs yeux, ils reculaient d'instinct, perdant du terrain autant qu'en gagnait l'ennemi, et ferraillaient sans élégance et surtout sans utilité.



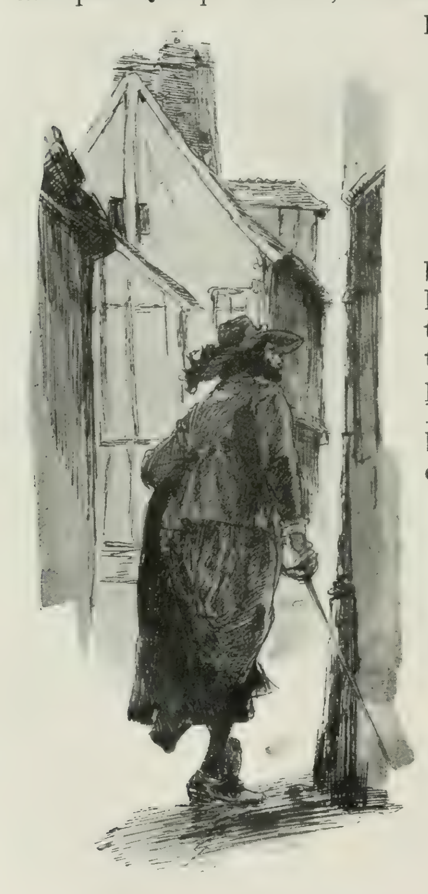
— Les cris redoublent, les épées font rage!

L'un de ces spadassins tenta cependant de se glisser sous le fer, tandis que son confrère dessinait une attaque plongeante dans l'espoir d'obliger l'adversaire à lever aussi son épée. Mal en prit aux deux bretteurs qui partirent, sans commettre de faute, et avec un parfait ensemble. Emporté par son élan, le premier boula sous l'épée espagnol, mais pour tomber sur la dague plus déliée qu'une lardoire où il s'enferra l'épaule. Sa flamberge passa, inoffensive, dans les larges plis mous du gros balandran d'aversin où se perdait le corps du jeune homme noir. Lâchant son arme, l'infortuné, transpercé jusqu'au diaphragme, chut, la face en avant, dans la boue. Son râle s'y confondit avec le hurlement sauvage du second tireur dont la rapière d'Espagne venait de traverser le cou, grinçant sur l'orle en torsade d'un hausse-col de fer bruni. Atteint sous le menton

l'homme au collet de cuir, arrêté dans son vol, glissa, s'abattit en arrière, renversa à demi un page porteur de flambeau.

Ainsi dégagé, l'inconnu repoussa du pied les deux blessés qu'agitaient des convulsions décroissantes, et les piqua encore une fois à la gorge, dans la crainte sans doute de quelque surprise. Puis il gagna trois pas en menaçant de son fer les laquais dont les cris désespérés excitèrent au plus haut point la joie du capitaine La Cassière, spectateur muet de ce combat en champ clos.

« Jarnidieu! se dit-il. Voici un galant homme ou je ne m'y connais pas! Quelque officier, un ami, peut-être, dont je ne reconnais point la figure, cachée qu'elle se trouve sous les ailes de ce vaste chapeau. Le laisserai-je ainsi tristement assassiner dans un sale coupe-gorge, sans l'aider, au moins, un tant soit peu ? Quoiqu'il me paraisse assez bien s'en tirer, la partie est scandaleusement inégale. Voilà, si je compte bien, un de ces marauds qui goûte la crotte à bras ouverts, et un autre, aplati tout au long, qui lui tient compagnie. Je ne donnerais pas cher de celui-là qui s'avance. Il a gardé le fourreau de son épée battant du baudrier à ses mollets, ce qui est une faute grossière. Je gagerais qu'il s'y embarrassera les jambes, avant peu... Aïe, ma pauvre mère ! Il recule en secouant le nez où pend une roupie de gros vin ! Il éternue, crache du sang et en pleure tout ensemble... Cette façon de piquer à l'espagnole a du bon, on doit le reconnaître, eh !... A l'homme seul je marque deux points !... Ma parole, il va charger ces coquins et les défaire !... »



— Ah! ah! c'est très intéressant, sur ma foi!...

Une voix faible et rageuse s'éleva alors dans ce silence que rompait seul le bruit clair des lames froissées :

— Ah ! c'en est trop ! Belle collection de couards, et unique !... Ils reculent maintenant ! Sera-ce moi qui devrai le mettre par terre !...

Sourde et haletante, une autre voix interrompit la première :

— Au nom du ciel, taisez-vous, Monseigneur! Ici l'on ne doit

point vous entendre, les murs ont des oreilles. Et si quelque passant, d'aventure, reconnaissant...

— Tais-toi, Odoardo, bélître! reprit la première voix. Ce passant ne vivrait pas assez longtemps pour raconter nos histoires, pas plus que ce drôle, d'ailleurs! Allons, qu'on en finisse de le tuer, et qu'on le jette à l'eau!... Vous entendez!

Mais, insensibles à ce que cette voix d'enfant volontaire portait en soi de haine et de colère inassouvies, les tueurs hésitaient. Le dernier engagé, blessé plus gravement au visage qu'il n'avait d'abord semblé, saignait toujours et s'évanouissait lentement contre l'auvent d'une boutique.

— Allons — cria d'un ton aigre celui qui s'appelait Odoardo, et il zézayait à la florentine — allons, on n'en veut plus, je le vois! Qu'on donne à ces braves une quenouille en guise d'épée. Poules mouillées, j'irai sans vous qui hérissez vos plumes et vous sauvez devant un jeune coq !... Holà ! Poncet, page de malheur, avance un peu avec ton flambeau et que Picard et Jeannier te suivent! Ne tremble pas ainsi, charogne, si tu ne veux recevoir, au retour, cent coups de fouet ou plus!

La voix faible et violente ajouta :

— Et moi, je t'écorcherai vif, pour finir!... Avanceras-tu, âne borgne, limaçon, araignée de retrait, bâtard!... Pousse, Odoardo! Pousse! Je te suis!

Et, sans cesser de crier, de jurer, un jeune homme sortit du groupe compact qui barrait l'issue de la venelle. Les flambeaux éclairèrent sa face pâle, encadrée de boucles brunes, avec une longue cadenette nouée d'un ruban bleu. On eût cru ce masque pâle celui d'un enfant chétif, sans les poils hérissés et rares d'une moustache en brosse et d'une barbiche en pinceau. Il avait le nez crochu; les yeux battus luisaient d'une vilaine flamme; sa bouche torse et lippue, son menton fuyant indiquaient les mauvaises passions sans courage. Autour de cet être falot, d'une extraordinaire maigreur, des habits d'écarlate, lourds de broderies, semblaient s'agiter à vide. Il brandissait une épée dorée et se hâtait, avec une impatience fébrile, mais sans dépasser un grand homme au teint olivâtre, d'allure découplée et fine, couvert de taffetas noir, avec une chaîne d'or au cou, qui s'avançait sans témérité ni mollesse, armé d'une rapière italienne et d'une dague à garnitures argentées.

Le jeune homme aux habits brodés ne courut pas longtemps sur les talons du seigneur Odoardo, car, brusquement, il tomba sur les genoux en criant au meurtre. Le seigneur Odoardo, lâchant une malédiction, qui se continua en une plainte lamentable, laissa choir ses armes, battit l'air de ses bras avant de mesurer la terre. Puis il se tordit, tenant sa tête à deux mains. Le flambeau, scié en son milieu, dégringola dans la boue où il s'éteignit en sifflant, et le page Poncet se perdit dans les ténèbres. Taillant à grands coups dans le groupe, le capitaine La Cassière, muet et actif, avait rejoint l'inconnu; de celui-ci, l'épée ployée en demi-cercle se dégageait lentement d'un corps immobile qui écrasait M. Odoardo de son poids.

Et ce ne fut plus qu'un désordre affreux où les gens tourbillonnaient en se heurtant dans l'ombre, ou en roussissant leur chevelure à la flamme des torches qui ondulaient au hasard des chocs. On jurait, on geignait, on s'injuriait sans savoir à qui l'on devait obéir. Par-dessus ce concert d'invectives, une voix aiguë, déchirante, une voix de femme en mal d'enfant, objurguait tous ces hommes débandés par la panique :

— A l'aide! A l'aide!... Au sang, au feu!... Par la Madone, n'y a-t-il point de secours?... A l'aide! On tue Monseigneur! Au secours! A l'assassin!... Que dira Madame?... Mon Dieu!... Laissez-moi!... Laissez...

La voix s'enroua, s'éteignit, comme si on eût bâillonné en deux temps l'effrayée. On lui enveloppait, en effet, la tête dans un manteau, tout en lui prêchant la prudence :

— Vous tairez-vous, Isabelle ! Hurler ainsi est d'une fille sans retenue ni honneur!... Cuerpo di Cristo! Elle nous mettra la police aux trousses, si on l'entend!... Qu'on l'emporte, et aussi les blessés!... Oui, les morts aussi! Relevez, emportez vivement!... Au carrosse, au carrosse! Et soufflez-moi ces flambeaux!

La lune, maintenant, éclairait seule la scène. Et l'homme qui avait parlé, sec, décharné, vêtu de serge brune et de droguet couleur de péché mortel, couvrait la retraite, l'épée à la main, contre deux. Au vrai, on l'eût cru invulnérable, à l'instar des héros d'un autre âge. Le capitaine La Cassière lui détachait en pure perte des fendants avec sa large Goton. Il ne l'atteignit qu'une pauvre fois et le coup glissa sur la calotte d'acier qui garnissait la forme du chapeau. En vain, le jeune homme noir le lardait-il avec sa rapière espagnole, la pointe ne mordait pas. Autant valait piquer une apparition surnaturelle, une vapeur, une nuée. Et, de fait, ce spadassin fantôme disparut brusquement, comme si le mur où il glissait, à moins que ce ne fût son ombre, l'eût bu par quelque mystérieuse brèche, aussi vite refermée qu'entr'ouverte.

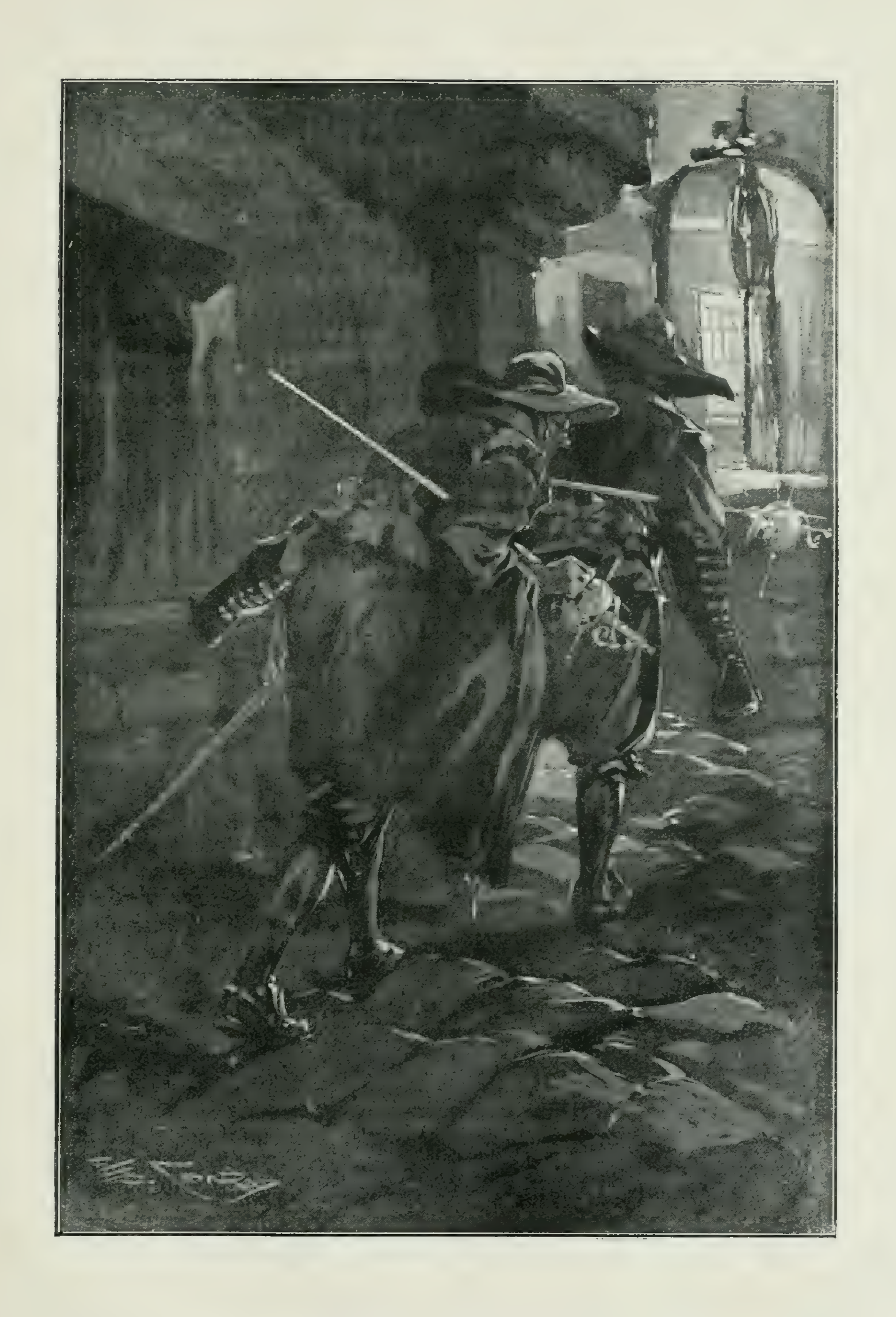
On entendit cependant encore sa voix :

— Holà! Qu'on se presse!... Alerte, mes drôles!... Voici la police qui nous investit à droite et à gauche!... Tirez, tirez vers la Seine! Qu'on se sépare et rendez-vous où vous savez!... Tarobat!

Le capitaine La Cassière et le jeune homme de noir vêtu demeurèrent seuls dans la venelle, piétinant la boue sanglante où gisaient trois épées et une dague.

Tout en ramassant ces trophées de leur victoire, M. La Cassière se donna le plaisir de juger l'affaire à l'unique point de vue de l'art :

— Saint Roch, mon bon patron, comme dit mon lieutenant d'Aucas, cela s'appelle travailler, ou bien tout n'est qu'apparences en ce monde! Je ne connais, à parler franc, que Roussi de Saint-Clair, mon ancien maître en fait d'armes, pour manier ainsi son épée, de nuit. Et nous ramenons de cet engagement une peau sans trous, ce qui confine au miracle... Souhaitons donc un second miracle, celui d'échapper aux archers de la police. S'ils voient deux hommes, sans plus, leur courage y gagnera dix fois en superbe.



ALORS ILS SE GLISSÈRENT LE LONG DE MURS SORDIDES.

Rentrant ainsi dans la pratique des choses, le capitaine ajouta quelques réflexions sur le chevalier du guet et ses recors, puis il conclut :

— Et, ce qu'il y a de fâcheux, je dirai même déplorable, c'est que je me tiens pour perdu, sans espoir de retour, dans ce labyrinthe bourbeux. Notre malheureux sort nous défend d'espérer qu'une Ariane, de si petite condition soit-elle, apparaisse, armée d'un fil conducteur, et nous emmène loin de cet affreux réduit.

L'inconnu, qui tenait sa rapière et deux des épées abandonnées sous son bras gauche, murmura :

— Silence! Je vois luire une hallebarde à vingt pas de nous. Suivez-moi sans crainte, nous nous tirerons d'ici.

Il poussa le capitaine sous une manière de porche. Cela se continuait entre deux maisons dont les côtés bombés, à encorbellements, semblaient joindre leurs ventres, puis cela obliquait toujours plus étroit, et le boyau dessinait un coude. Là, une porte massive, plus chargée de clous que le battant de quelque antique poterne, roula sur ses gonds et se rabattit sans bruit.

Alors ils se glissèrent le long de murs sordides, dont le crépi salissait leurs manteaux de traînées farineuses. Ils traversèrent des cours où l'herbe croissait entre les pavés. Ils enfilèrent des passages dont des grilles sans cadenas ni serrures se croyaient suffisantes pour garder l'entrée. Des oripeaux, des linges sales pendaient des fenêtres, souvent si bas, que les fugitifs y frottaient leur visage avant de les avoir devinés.

Mais, croyant toujours entendre les archers et leurs pertuisanes heurter les volets et les étaux des boutiques, ils se hâtaient, muets, haletants, tenus tous deux par cette peur salutaire de la police dont souffrent toujours davantage les honnêtes gens que les coquins, pour la moins bien connaître sans doute.

En vérité, leurs craintes étaient chimériques. Loin de galoper à leurs trousses, les hoquetons bayaient encore à la lune dans la venelle du Bonheur-Perdu, et querellaient des petits bourgeois en bonnet de nuit. Passant le nez entre leurs volets à peine écartés, ces habitants, troublés dans leur premier sommeil, n'avaient rien entendu de la bataille, et ils opposaient des questions oiseuses à celles du sergent en quête de renseignements.

Avisant un puits à l'angle de la cour carrée où il accédait avec son compagnon, le capitaine La Cassière annonça sa ferme intention de souffler, ne fût-ce qu'un méchant quart d'heure. Il s'assit sur la margelle polie et empoigna, pour se garer d'une chute, le montant rouillé du berceau de fer où se balançait la poulie avec sa corde battante. S'embarrassant les pieds dans le seau qui reposait à terre, le jeune homme de noir vêtu trébucha, manqua de tomber, prit place à côté du capitaine et dit :

— Nous voilà maintenant en sûreté, ou je me trompe fort. S'il m'est impossible de vous nommer exactement le lieu, je crois le reconnaître pour voisin de la rue de la Monnaie. Sur notre gauche doit se dresser la Croix du Trahoir, sur notre droite ce serait le fort l'Evêque... Je jurerais m'être aventuré jadis en ces parages,

à cet âge heureux où, courant le guilledou en toute innocence, je fus obligé de m'enfuir par une lucarne...

— Tout beau ! répondit le capitaine. Vous m'avez l'air d'un galant aventureux. Si vous n'êtes pas soldat, ce qui serait grand dommage, vous possédez toutes les vertus qu'on demande aux gens de cet état... Mais je n'aurai pas cette indiscrète curiosité de vous interroger après le plaisir que je vous dois d'avoir pu me mêler à une aussi chaude partie... Passons d'abord nos lames à travers cette corde humide pour les nettoyer du sang qui ne tarderait pas à les mordre, et puis nous ferons couler la corde dans l'eau...

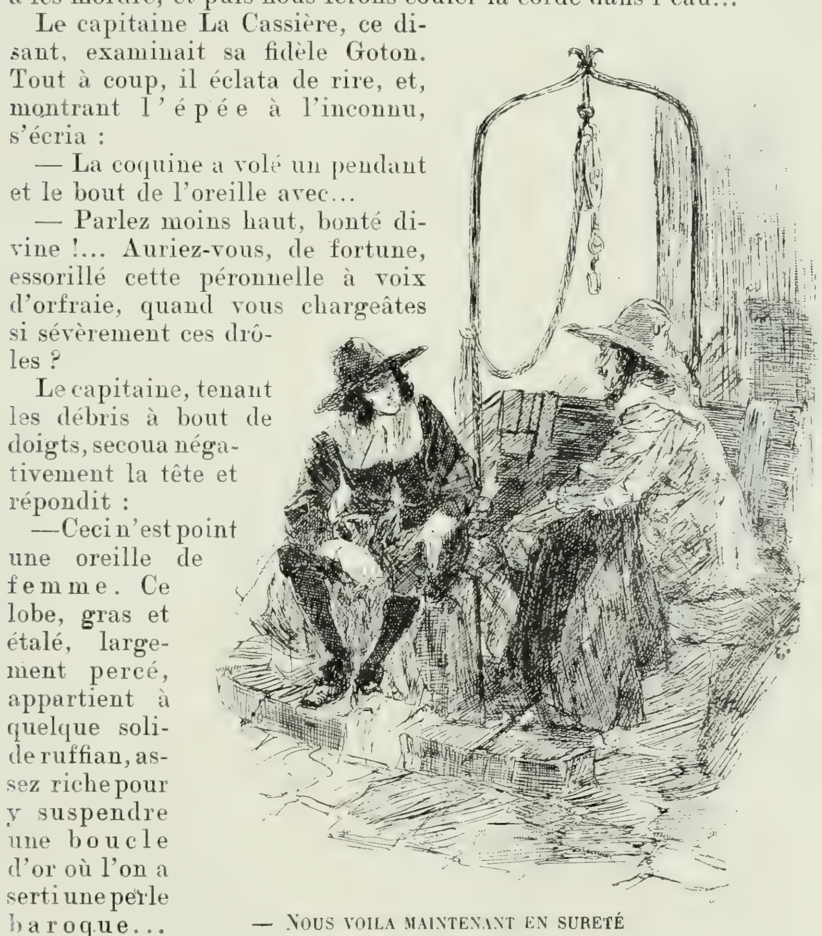
Le capitaine La Cassière, ce disant, examinait sa fidèle Goton. Tout à coup, il éclata de rire, et, montrant l'épée à l'inconnu, s'écria :

— La coquine a volé un pendant et le bout de l'oreille avec...

— Parlez moins haut, bonté divine !... Auriez-vous, de fortune, essorillé cette péronnelle à voix d'orfraie, quand vous chargeâtes si sévèrement ces drôles ?

Le capitaine, tenant les débris à bout de doigts, secoua négativement la tête et répondit :

—Ceci n'est point une oreille de femme. Ce lobe, gras et étalé, largement percé, appartient à quelque solide ruffian, assez riche pour y suspendre une boucle d'or où l'on a serti une perle baroque... Par quel miracle ai-je ainsi gardé cette relique accrochée à la garde de mon épée, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Envoyons le bout d'oreille au fond de ce puits où son propriétaire l'ira chercher si le cœur lui en dit...



— Nous voila maintenant en sureté ou je me trompe fort.

— Gardez-vous-en bien !... Ce lambeau de chair et le bijou qu'il retient me permettront peut-être de retrouver...

Le jeune homme se tut brusquement, comme s'il regrettait sa phrase. Le capitaine La Cassière, affirmant sa profession d'homme discret, lui tendit l'objet sans mot dire. Et, quand son compagnon eut enveloppé soigneusement le débris et le joyau dans un papier, il reprit avec tranquillité :

— Vos affaires ne sont pas les miennes. A chacun ses secrets. Essuyons toutefois nos lames avec nos manteaux, bonne précaution contre la rouille, si nuisible à l'acier, et repoussons-les dans leur gaine. Grâce à Dieu, mon épée est de bonne trempe, mais elle ne vaut pas tripette auprès de cette paire magnifique qui s'accroche si gentiment à votre ceinture. Ce sont là des armes d'Espagne et d'un prince plutôt que d'un particulier... Hem!... Mais j'ai toujours l'air de celui qui voudrait vous enquêter, monsieur, et je m'en excuse, trop heureux que je fus d'avoir eu l'occasion de vous aider dans votre querelle.

Le capitaine La Cassière se découvrit très poliment pour répondre au salut de son compagnon mystérieux qui gardait le silence. Et, tout en se levant parce que l'humidité du puits gagnait le fond de ses chausses, il ajouta :

— Qu'il n'en soit plus question... Hem! Tracas d'amoureux, c'est clair!... Heureux mortel, car je jurerais que votre maîtresse est aussi claire et nette que votre épée... Moi, voyez-vous, je suis porté, par mon amoureuse complexion, à prendre le parti de Rodrigue, avec le poète Corneille, et je goûte fort son *Cid* contre qui une cabale s'éleva, dans le temps... A la représentation où je fus de ma personne, je reçus d'un laquais deux grands coups de bâton sur la tête, et le drôle se perdit dans la foule du parterre avant que je pusse mettre la main à l'épée. Pour une belle cabale, ce fut une belle cabale, on n'entendait pas les acteurs... Seriez-vous poète, d'occasion ?... Non!... Tant pis!... J'aurais gagé que vous étiez un nouveau Cid gagnant sa Chimène de haute lutte... Allons, ne me cachez rien!... C'était vous le ravisseur ?

A cette question qui mendiait une confidence et qu'appuyait un coup de coude amical, le jeune homme répondit, du ton le plus naturel :

— Oh ! certes non, monsieur ! Et si vous me permettiez de rendre grâces à ce courage et à cette rare générosité qui me valent d'abord d'avoir conservé ma vie et ensuite de vous connaître...

— Ah! monsieur, vous me rendez confus! La chose est de faible importance. Et ne comptez-vous pour rien ce plaisir que vous m'avez fourni de tirer un peu l'épée...

— Souffrez que je vous dise...

— Si c'est pour me remercier, je ne vous entendrai point.

— Laissez-moi, au moins...

— Mais enfin, criait le capitaine, je suis votre obligé, par tous les diables! Devrai-je vous le prouver les armes à la main, et sur l'heure, avec ce puits pour témoin ?

— Il n'en sera besoin, monsieur, fit le jeune homme, toujours assis sur la margelle.

Le capitaine, debout, les bras croisés, ne se tint pas pour battu, et il répliqua d'une voix profonde :

— C'est fort heureux, monsieur! Et qu'avez-vous à dire, s'il me plaît, à moi, de prendre votre parti?

Le jeune homme n'y trouvait rien à redire. Il ajouta même que, s'il y avait nécessité pour lui de batailler par la suite — et d'après la tournure des choses, toutes chances étaient pour que cette nécessité fût prochaine, — il s'engageait à prendre son interlocuteur pour second, lui, pas un autre, et cela sous la foi du serment.

Un « j'y compte bien » fut la seule réponse du capitaine. Et cet homme de guerre conclut d'un ton non moins gracieux :

— Laissons-là ce sujet!

— Laissons-le! Donc, monsieur, poursuivit le jeune homme, et sans vous remercier, puisque vous n'entendez pas me le permettre, sans avouer que je sois vivant à cette heure, par votre aide, ne me défendez pas de répondre à une accusation qui, en tout autre cas, serait un compliment très flatteur... A ne vous rien cacher, je ne suis point le galant, dans l'histoire...

Le capitaine interrompit d'un geste. Sur un ton de gros désappointement et de regrets, il murmura :

— Alors, si vous n'êtes que le mari, mettons que je n'aie rien dit... Enfin!... Ce sera bien la première fois de ma vie que j'aurai dégainé dans une affaire raisonnable!

Il dit cela en soupirant d'une façon touchante au point que l'homme en noir ne put s'empêcher de rire. Le rire gagna le capitaine La Cassière qui retomba assis sur la margelle. Une fillette, en embuscade derrière ses volets, guettait, attendant le moment d'ouvrir à son amoureux qu'elle devinait blotti sous la porte, non loin des deux nocturnes promeneurs. Quand elle les vit ainsi s'incruster, elle souhaita de les voir s'abîmer dans le trou béant où se mirait la lune traversée par la corde suintante. Mais ils disparurent d'une manière moins tragique. Troublés par le léger grincement des volets, les deux hommes se levèrent d'un même temps et s'éloignèrent sans oublier de replacer sous leur bras l'épée nue que chacun avait gagnée dans la bataille.

Tout en marchant, le capitaine parlait avec animation. Son ombre dansait le long des murs, s'allongeait ou se raccourcissait au hasard des distances, et donnait au jeune homme, qui se hâtait à même hauteur, le spectacle fantastique d'un être tout en jambes se résolvant brusquement en cul-de-jatte.

— Voyez-vous, monsieur, galant ou mari, heureux ou trompé, vous me devenez cher. Avec votre congé, je vous reconduirai jusque chez vous, si ce n'est pas indiscrétion de demander à un gentilhomme....

Ici, M. La Cassière fut interrompu par son nouvel ami :

— Arrêtez, monsieur. Je ne suis pas gentilhomme.

— Peu m'en chaut, mon bon monsieur! Vos actions vous commandent de l'être... Hem!... Moi qui vous parle, je ne suis noble que depuis deux ans, tout au plus. Sa Majesté, que Dieu garde, daigna...

La petite, toujours à sa fenêtre dont elle avait écarté les volets, put apercevoir les deux ombres projetées par la lune, saluant cérémonieusement et balançant chacune un chapeau. Ne sachant à qui s'adressait cette politesse, elle rentra précipitamment la tête, sans souci de son amoureux qui se morfondait sous le porche. Quand elle se décida à descendre et à lui ouvrir la porte, grands furent et son désappointement et sa surprise : l'aimable garçon, découragé sans doute et par la longueur de l'attente et par la fraîcheur de la nuit, avait disparu. Tenant ses souliers à la main, la belle soupira et, après avoir repoussé la barre, regagna sa chambrette. Ses chaussures à la main, pareillement, le galant se coulait le long des façades et suivait à distance les deux hommes qui continuaient de gesticuler en marchant.

— Oui, disait le capitaine La Cassière, le Roy, dans sa magnificence, notre bon Roy daigna me faire comte de Fougerays, pour l'avoir bien servi à la guerre, moi, Ferrand Brisseport, dit La Cassière, fils cadet d'un simple tailleur pourpointier de Chaumont-en-Vexin.

L'inconnu répondit à cette confidence que ce n'était pas à la légère que le Roy Louis XIII avait été nommé le Juste. Pour lui, Ludovic Lemessier, il se tenait pour un petit compagnon ; peintre et graveur de son état, il se mettait, comme tel, à la disposition du capitaine, prêt à reproduire les traits d'un bon homme de guerre, gentilhomme par la grâce du Roy.

Sans accepter ni repousser une offre aussi honnête, le comte de Fougerays s'arrêta subitement et saisit son homme par le bras :

— Ludovic Lemessier, avez-vous dit?... Est-ce bien là votre nom?... Mais alors, vous avez peint, de votre main, sur un beau panneau, panneau que je voudrais pouvoir porter sur mon cœur, la divine figure de Mme de Farges, de l'incomparable Marguerite de Vaulérins.

Ainsi interpellé, Ludovic avoua, sans subterfuges, qu'il avait, en effet, commencé le portrait de cette dame, à une époque remontant à deux ou trois ans.

— Ah! mon pauvre ami, votre compte est bon!

Et le capitaine secoua son « ami » dont il n'avait pas lâché le bras.

— Eh! ne me serrez pas ainsi, par tous les diables!... Qu'y a-t-il encore?

— Ce qu'il y a, peintre de mon cœur?... Oh! peu de choses. Voici, vous le confessez sans honte, tantôt trois petites années que vous laissâtes ce portrait inachevé. Eh bien, la dame vous cherche, votre tête est mise à prix. Que si l'on vous retrouve, l'on vous écorchera à l'exemple de saint Barthélemy, et de votre peau, précieusement tannée, on fabriquera un étui où dormira cette merveille de peinture si fâcheusement laissée en train. Ce soir encore, elle jurait — je parle de Marguerite, cette autre merveille — d'aimer sans réserve le mortel qui lui ramènerait son peintre mort ou vif. Donc, je vous saisis, je vous appréhende au corps, je ne vous quitte plus!

Insensible à la pluie qui tombait maintenant en averse, méprisant un jet d'eau qu'une gargouille dirigeait sur son chapeau, le capitaine s'appuya contre un pilastre de la maison neuve qu'ils longeaient dans la rue Jean-Lasnier, et déclama d'une voix puissante :

> Puisqu'alors que je cherche une âme à mon niveau
> La fortune m'accorde un ami si nouveau,
> Mes vœux de l'avenir ne sauraient trop attendre,
> Et capable de tout, je puis tout entreprendre.
> La Nymphe ouvre à mes pas son humide retrait,
> Et Jupiter lui-même avec moi combattrait,
> Les Faunes, les Sylvains...

Elargissant son geste, il reprenait du souffle pour continuer, quand les bords de son chapeau, se refusant à garder une masse d'eau plus considérable, s'abaissèrent en un point, et le flot inonda les souliers de l'homme de guerre, changé pour l'heure en un autre Tyrtée. Il se retourna, leva le menton et reçut en pleine face la chute d'eau qui l'aveugla. Sans se plaindre de cet accident misérable, le comte haussa les épaules :

— Le ciel me punit ainsi, et je crois qu'il a raison, entre nous, pour réciter les ridicules poésies de cette Sapho crottée qu'est Mlle de l'Olivette. Retirons-nous donc. Ce quartier est à ce point mal habité que je me figure qu'un bourgeois imbécile, saisi d'une terreur panique, a précipité sur nous le contenu de quelque vase domestique. Eloignons-nous, peintre, mon ami, que je n'abandonnerai plus sur cette terre. La rencontre m'est à ce point heureuse que je veux, sans tarder, vous raconter mes amours avec cette parfaite Marguerite. Il vous faut les connaître, avant de mettre la dernière main à son portrait. Amours, à vrai dire, qui n'ont point dépassé jusqu'ici le seuil des timides espoirs. Car Marguerite, monsieur, ou pour s'exprimer plus honnêtement, Mme de Farges, n'est point, ainsi que vous avez l'air de l'avancer, une de ces femmes qui...

— Monsieur, je n'avance rien que mon pied, prudemment, pour choisir le pavé le moins sale.

— De ces femmes que... Enfin, vous m'entendez, peintre de ses charmes, homme cent fois et mille fois heureux qui la couviez de votre regard, tout en essayant de fixer sur le bois, avec un grossier pinceau, l'éclat que ce visage charmant emprunta aux étoiles, à Phœbé, à Phœbus même, qui, vous en fûtes juge, pâlit quand il plaît à Marguerite de s'éclairer de ses feux. Oui, monsieur.

Se campant brusquement, l'officier attira à lui le peintre Ludovic et le pressa contre son cœur. La pluie tombait à flots. Et, à hauteur de la Grande Boucherie, le garçon suivait toujours, ses souliers à la main. Depuis la rue Perrin-Gosselin, par la rue Jean-Lasnier et celle des Lavandières, il surveillait les deux hommes. On eût dit qu'un monstre de pierre, descendu de quelque pinacle, entreprenait une promenade, à l'instar des escargots, pour jouir, en leur plein, des bienfaits printaniers de l'ondée.

— Ah! peintre, mon unique ami! s'écriait alors le sensible capi-



— Vous êtes, en vérité, un homme admirable.

taine, souffrez que je vous embrasse! Et puis, suivant votre désir, nous passerons le pont Saint-Michel. Touchez là! Vous êtes Pylade et je suis Oreste. Vous avez droit à tous mes secrets. Votre esprit surpasserait votre courage si celui-ci pouvait être surpassé, et je n'en crois rien... Ecoutez... Si...

Il hésita, tourna, piétina, recommença de marcher, s'arrêta encore, insensible au déluge sous quoi s'alourdissait son manteau. Enfin, tirant par le collet Ludovic, qui le regardait avec un étonnement non feint, sans le voir très nettement, d'ailleurs, car la lune avait cessé de briller, le capitaine balbutia :

— Si vous vouliez bien lui dire deux... ou quatre mots, en ma faveur, je crois que cela ferait très bien.

Ludovic, à son tour, s'arrêta, rappelant son compagnon qui, après s'être ainsi déchargé le cœur, allongeait le pas, tirant vers le pont :

— Non, écoutez, monsieur, la plaisanterie est forte! Comment voulez-vous que moi, un pauvre peintre...

— Ah! vous vous en tirerez mieux que moi!... Si vous saviez...

Et, gravement, dressant sa haute et solide personne, le capitaine La Cassière dit :

— Si vous saviez à quel point je suis timide!... Vous riez? Il

n'y a pas là de quoi, je vous assure... Que voulez-vous, mon pauvre ami, j'ai été ainsi créé. Je n'aurais point peur de trois ou quatre charretées de diables, non plus que de deux cents Croates. J'ai fait la guerre avec le roi de Suède — ici le capitaine salua, ce qui soulagea son chapeau plein d'eau à nouveau — avec les Hongrois contre les Turcs, mais devant Mme de Farges, je suis plus petit qu'un écolier devant son recteur.

— Eh bien, — répondit Ludovic qui garda son sérieux, — de pareilles choses se sont vues sur la terre. Je ne demande pas mieux que de vous servir et de terminer ce portrait. Si l'on me jette à la porte avec mon panneau sur le dos, ce sera affaire à vous. Maintenant, si vous voulez m'en croire, nous ne prendrons point racine sous cette pluie, car tôt ou tard nous germerions et nous épanouirions en verdure. La boue me dispute avec acharnement chacun de mes souliers où mon pied menace de se noyer. Pour comble d'infortune, mon manteau a tant bu d'eau qu'il semble plus lourd à mes épaules que ces chapes de plomb doré dont les moines italiens me dirent que l'on revêtait chez Satan, aux temps antiques, les prélats prévaricateurs. Donc, si cela vous agrée, nous trouverons abri sous mon humble toit. Près d'ici, dans la rue du Chat-qui-pêche, je vous offre un grand feu, du vin d'Espagne que je soigne avec l'amour d'un père, et aussi un jambon couronné de lauriers à rendre jaloux tous les poètes. Même si, d'occasion, un peu de tabac bien séché, dans des pipes de terre flamande...

— C'en est trop! La moitié de cela m'eût décidé. Je vous suis, ô le plus hospitalier des peintres; vous êtes, en vérité, un homme admirable, et c'est ma bonne étoile qui m'a mis cette nuit sur votre chemin.

II

Un feu clair pétillait dans la cheminée, au grand préjudice des araignées. Evacuant en toute hâte les toiles qu'elles avaient ourdies à loisir aux angles de l'âtre abandonné depuis trois ans, elles couraient avec une inquiétante rapidité sur les murs. Certaines se réfugiaient dans les crevasses qui ne manquaient pas en ces lieux; d'autres, gagnant le plafond, dérangaient leurs congénères qui avaient tendu de vastes nappes, grises de poudre, au voisinage des fenêtres dont les châssis montaient jusqu'à la corniche.

Insensible aux tribulations de ces filandières à huit pieds, le capitaine La Cassière, armé d'une allumette de papier, enflamma de sa main sûre d'elle-même le tabac qui s'épanouissait en façon de champignon sur le fourneau de sa pipe à long tuyau délié. Il envoya quelques ronds parfaits de fumée vers les solives mal crépies, attira d'un geste amoureux le verre à pattes plein aux deux tiers de vin couleur d'ambre, se carra dans le large fauteuil à dossier de cuir, plus éraflé qu'une selle de bidet de poste, but, s'étira et daigna enfin parler :

— Il est certain — dit-il en lâchant ses mots un à un, comme si leur valeur fût considérable — que l'on est mieux ici que dehors.

Ludovic Lemessier, qui occupait le côté opposé de la cheminée, approuva d'un hochement du menton et sourit d'un air entendu. Puis, ayant lampé un grand coup de vin, il s'entoura, par le moyen de sa pipe, d'un nuage de fumée à ce point épais, que le capitaine dut renoncer à lire sur le visage de son hôte les impressions que produisirent quelques phrases d'une banalité lapidaire envoyées entre trois bouffées de tabac. Une seule donnera idée des autres :

— Son Eminence, quels que soient ses moyens, ne peut se donner autant d'agréments que nous à cette heure. Jamais, au grand jamais, il ne fit meilleur repas ni ne garda, après un cœur aussi léger, la pipe aux dents.

Et le silence ne fut plus troublé dans la grande pièce



— Il est certain, dit-il, que l'on est mieux là que dehors

que par le crépitement du brasier. Sur la table de chêne qui séparait les deux hommes, traînaient les reliefs du souper : un jambon attaqué jusqu'à l'os, un fromage réduit à sa croûte moisie, quelques raisins secs dont seules subsistaient les rafles, et une honnête dame-jeanne, avec des flancs clissés dans leur moitié inférieure, mais réfléchissant en la partie découverte du verre sombre, à reflets d'émeraude, les panaches incarnadins de la flamme du foyer et les lumières orangées de quatre chandelles qui laissaient couler, sans cérémonie, leur suif en larmes lourdes et onctueuses dans les bobèches de deux chandeliers qu'émaillait, à bon marché, le vert-de-gris à nuance d'herbe.

Partout ailleurs qu'au voisinage de cette table l'ombre régnait. La poussière adoucissait les contours de cent objets disparates accrochés aux murs gris. Et quand le vent, qui soufflait en tempête, se coulait sous les châssis, tout en sifflant, et couchait la flamme de chaque chandelle, on voyait danser, le long de ces parois imparfaitement plâtrées, un tas de choses qui rappelaient des pendus. Il y avait aussi des tableaux simulant de larges trous noirs d'où émergeait une mine exsangue, et ces trous se circonscrivaient parfois avec l'or d'un cadre où étincelaient les ornements en bosse. Il y avait surtout des torses, des têtes, des mains, des pieds, tous en plâtre, suspendus sans ordre, et des bas-reliefs qui ressemblaient à des moules en creux, grâce à la poudre qui veloutait leurs saillies. Les hardes, les oripeaux, les tapisseries s'entassaient sur les sièges pour en défendre, sans aucun doute, l'usage aux visiteurs indiscrets. Ces meubles, ainsi protégés, se dressaient d'ailleurs au milieu d'un tel enchevêtrement de cabinets, de coffres, de chevalets et de tables, sans préjudice d'un étui de basse et d'un clavecin, que c'eût été folie de prétendre les dégager.

Un mannequin, modelé au naturel et habillé de toile bise, posait sur un bahut ses jambes avec les articulations fléchies suivant le galbe du couvercle. Mais le reste traînait à l'abandon parmi les plis d'une verdure de Flandres dont les souris et les mites avaient fabriqué une assez curieuse broderie ajourée. La tête de bois peint regardait de ses yeux fixes, bleu de faïence, la dépouille étrange d'un poisson pêché dans quelqu'une de ces mers d'où les navigateurs ne reviennent quasiment jamais. Et un squelette pendu à une potence au moyen d'un anneau qui sortait du crâne, paraissait prendre plaisir à augmenter l'horreur générale par quoi se recommandait ce coin d'atelier. Heureusement qu'une Hébé, aux trois quarts peinte, et dont le bras frais tendait une coupe vermeille qu'on eût jurée une vraie coupe, tant elle sortait du cadre, certes moins luisant qu'elle, attirait l'attention des vrais amateurs par son engageante nudité. Et à contempler cette aimable enfant, en simples habits de chair, à la face éclairée d'un radieux sourire, toute idée de tristesse se dissipait aussitôt.

Des valises, des malles, des porte-manteaux aux trois quarts défaits, deux selles à sacoches, quatre étuis à pistolets, des paquets, une outre, jonchaient le carreau. On devinait que leur propriétaire revenait d'un grand voyage, ou bien qu'il était à la veille de s'en

aller par les chemins. Cette réflexion, indiquant un caractère pondéré, avait été émise par le capitaine, quand il se hasarda jusqu'à traverser l'atelier de son nouvel ami.

Mais quand sa faim fut apaisée, quand ses vêtements furent séchés, quand sa soif et son besoin de tabac commencèrent de s'éveiller, il avait dit, en promenant un regard circulaire sur ce mobilier peu banal :

— C'est ici la demeure du sage, et l'on ne doit pas s'y ennuyer un seul instant. Moi-même, qui suis d'un esprit peu curieux, je me sens, à la vue de tant de brimborions dont chacun retient plus d'un singulier souvenir, en veine de digressions philosophiques. La mélancolie qui m'accable lorsque je songe — et c'est tous les instants — à notre divine Marguerite...

M. La Cassière, qui vécut dans cette habitude de laisser ses phrases inachevées, dès qu'une idée nouvelle venait traverser la première en cours, avait ouvert cette parenthèse :

— ... Entendons-nous! Je dis notre, parce que, tout respect gardé à la plus charmante des femmes, Mme de Farges vous appartient un peu, en tant que modèle. Ah! quand verrai-je ce portrait achevé!... Enfin, il suffit. Je vous ai raisonnablement, pour ne pas employer une expression plus sévère, rebattu les oreilles avec mes bizarres amours. Qu'il n'en soit plus question.

Il n'en fut plus question, justice en doit être rendue au capitaine, durant tout le souper qui se prolongea jusqu'à la première heure après minuit. Mais une fois que, le verre à la main gauche et la pipe à la droite, M. La Cassière commença de jouir de cette béatitude que connaissent seuls les gens chez qui un cœur ferme s'allie à un bon estomac, il ouvrit un autre avis : « Il ne croyait pouvoir mieux faire que de se mettre à la disposition de cet hôte chez qui il ne savait ce qu'on devait le plus louer, ou des manières affables, ou de la discrétion. »

— Voyez-vous, monsieur... Hem!... J'allais dire mon ami...

— Vous pouvez le dire, s'écria le peintre. Je m'en tiens pour honoré.

— Eh bien, mon ami... Et je souhaite de devenir le vôtre...

Ludovic répondit sans impatience, car ses voyages avaient développé chez lui la capacité d'attente :

— C'est déjà fait!... A votre santé!

— A celle du Roy d'abord!... Diable, n'oublions pas ce que je suis, par sa grâce!... A votre santé, mon ami, et écoutez-moi avec patience...

Ludovic prit le ciel à témoin, en regardant le plafond et en se dissimulant derrière sa fumée de tabac. Pas un instant la colère contre cet extraordinaire bavard n'avait accéléré les battements de son cœur.

— Cette patience, continuait le capitaine, je l'ai terriblement fatiguée en parlant de mes misérables affaires. Occupons-nous des vôtres, à cette heure, ou bien n'en parlons pas, à votre convenance. Mais, quelles que soient les raisons qui vous commandent de garder le silence, n'oubliez pas, s'il vous plaît, dussé-je me répéter sans

mesure, qu'il y a ici un homme pour vous servir, et cela de toutes les façons, en s'arrêtant au possible, s'entend. Mon épée, ma bourse, si plate soit celle d'un homme de guerre...

— Souffrez que je vous arrête! Dieu merci, je n'ai pas besoin d'argent. Et, puisque vous vous mettez ainsi à ma disposition, je n'aurai pas cette sottise de laisser passer une aussi belle occasion... Vous me plaigniez, monsieur, il n'y a qu'un instant, d'avoir eu à subir vos confidences. Croyez bien, d'abord, que je n'en éprouvai nul déplaisir; sans quoi, je vous eusse faussé compagnie.

— Voilà qui s'appelle parler, — dit le capitaine en tendant la main, alors veuve de son verre, au peintre. — Vous êtes un brave homme! Malheur à qui tenterait d'insinuer le contraire.

— Grand merci! Vous allez maintenant écouter ma petite histoire, si vous en trouvez le courage. J'ai besoin, dans le cas présent, de plus d'un sérieux conseil. Peut-être consentirez-vous à m'assister dans une aventure à ce point étrange que je ne sais si vous en croirez le premier mot.

Le capitaine réprima à grand'peine les mouvements de son nez. La mobilité de cette partie de sa personne témoignait d'une curiosité inlassable. Aussi cachant son nez sous le verre à pattes, rempli au préalable, M. La Cassière gagna-t-il du temps. Puis il répondit avec courtoisie et tranquillité :

— Je n'aurais garde de douter de votre parole. Il est rare que les gens doués du courage dont vous m'avez fourni les preuves, il y a deux petites heures, — tant elles s'écoulent vite en votre compagnie... — Hem!... soient des menteurs à l'instar des courtisans à la langue dorée. Parlez en toute confiance. Je vous ouïs avec la même bonne volonté que j'aurai à vous assister, s'il m'est loisible.

On remit du bois dans la cheminée, on remplit les verres, on bourra les pipes; et le capitaine, du fond de sa nuée odorante à faire éternuer une douzaine de mariniers hollandais, se borna à encourager le récit du peintre par des « hem! » savamment gradués, pour laisser comprendre qu'il suivait le fil du discours :

— Quand vous m'avez secouru avec tant d'à-propos, j'ignorais, dit Ludovic, et j'ignore encore tout de ceux qui m'attaquèrent à si grand renfort d'estafiers et de flambeaux. Peut-être, cependant, cette tentative de meurtre se rattache-t-elle à une conspiration ténébreuse qui resserre sa trame autour des miens. Aussi bien devez-vous savoir et qui je suis et quels sont ces parents. Vous n'ignorez ni mon nom ni mon métier, mais vous ignorez que je suis orphelin, que mon père était le frère de la femme d'un gantier, maître Perrin Courtoys, qui tient boutique rue Saint-Honoré, à l'enseigne du *Chevrotin de Vendôme*. L'épouse de ce gantier, Julie Lemessier, est donc ma tante, comme je suis son neveu, et par le hasard des alliances, neveu aussi dudit Perrin Courtoys. Mon enfance, ma première jeunesse n'eurent rien d'intéressant en soi. Aujourd'hui, j'ai vingt-six ans ..

Le capitaine laissa échapper de son nuage ces paroles encourageantes :

— Ce qui est un bel âge. Moi qui compte facilement trente

années, je changerais volontiers avec vous. C'est malheureusement une combinaison impossible. Veuillez continuer :

— Et depuis environ huit ans, je me suffis à moi-même. Je trouvai, dans le goût naturel qui me poussait vers l'art de la peinture, la force de résister aux mauvais procédés de mon oncle le gantier. Cette force, je la puisai surtout dans la tendresse de ma bonne tante Julie...

— A propos, cette bonne tante Julie n'est-elle point, si ma mémoire me sert, cette marchande que l'on a surnommée la Belle Gantière ?

— Oui, certainement. Ma tante est célèbre dans tout Paris sous ce nom.

— Allons! Allons! Point n'est besoin de tant de détours. Vous êtes amoureux de votre tante, et naturellement!... Ah! jeunesse!... jeunesse!

Cette interruption, malgré son ton paterne, parut mécontenter fortement le peintre. Il répondit sèchement :

— Non pas! Et, si vous daignez m'en croire, vous ménagerez vos plaisanteries sur ce point, ou bien nous cesserons d'être amis.

— Mettons que je n'aie rien dit. Je manquerai toujours de sérieux ; qui me veut du bien me le répète chaque jour. Oubliez ces paroles en l'air. Me voici prêt à tirer l'épée pour la vertu de votre tante. Et, pour Dieu, continuez de raconter, sans vous émouvoir. Mais, voyez-vous, Ferrand La Cassière, j'ai été ainsi fabriqué que je ne pense qu'à l'amour.

— Oh ! quant à cela, vous ne perdrez rien pour attendre. Vous n'êtes pas le seul à exercer la profession d'amoureux. Amoureux, je le suis, et plus qu'une bête !

— Moi aussi, ami de mon âme ! Continuez. Je jure sur mon verre — quel vin ! — de ne plus vous arrêter par mes niaises réflexions.

— Je vous avouerai donc que ma tante me soutint et de son pouvoir sur maître Perrin Courtoys, pouvoir en tout considérable, et aussi de son argent. Car des quelques écus que ma pauvre veuve de mère avait pu réunir, ma tante Julie dut vite voir la fin. Elle me plaça en apprentissage chez un bon maître peintre, Jean Bouillon, et je me trouvai bientôt en mesure de gagner ma vie. On me commandait des portraits...

— Dont celui de Mme de Farges, cette divine Marguerite, et vous ne l'avez pas terminé, homme de peu de foi !



— Et par le hasard des alliances, neveu aussi du dit Perrin Courtoys.

— Hélas!... Ce malheur, en tous cas, est aisément réparable. Vous en apprendrez, tout à l'heure, de plus grands. La colère de mon oncle Courtoys fut la cause de cet abandon de mes travaux. Ma cousine Claire...



Je fus chassé avec la malédiction de Perrin Courtoys.

— Ah ! par exemple, si vous n'êtes pas le galant de celle-ci, je m'enfuis, quelque pluie qu'il tombe !

— Vous ne fuirez pas, car je puis avouer sans honte que j'aime cette jeune fille comme on n'a jamais aimé sur terre.

— Nous disons tous cela. Hier encore, je déclarai à Marguerite de Farges... Hem !... Pourquoi m'écoutez-vous? C'est à moi de me taire, morbleu! Et je suis un personnage ridicule et oiseux. Je prends à témoin ce vin, dont je ne rencontrerai jamais le pareil, que je n'ouvrirai plus la bouche, sinon pour lui prouver mon amitié. Continuez.

— Donc ma cousine Claire est la propre nièce de Perrin Courtoys, et je l'aime. Telle fut la cause de mes tribulations. J'eus ce grand tort de penser que moi, pauvre peintre, je pouvais prétendre à la main d'une héritière. Que Claire de Valensola naquit d'un mariage entre Philippine Courtoys, sœur défunte dudit gantier, et un certain César de Valensola, c'est ce que j'omis de vous apprendre. Ce César, que Dieu lui accorde le repos ! était un de ces partisans d'Italie qui s'abattirent sur la France avec le seigneur Concini. Plus prudent que le maréchal d'Ancre, le père de Claire avait su retirer son argent et sa personne en sûreté au delà des monts, quand les temps devinrent mauvais pour les traitants de son espèce. Les richesses de cet homme de bien dorment dans une banque de Lucques, et mon oncle Courtoys, constitué tuteur de Claire, s'arrangea, après la mort de la signora Valensola, pour toucher les intérêts sans scandale. Il accrut ainsi démesurément son commerce sans cesser de surveiller la fortune de ma cousine. Et voilà le malheur. Une fille aussi opulente ne saurait épouser, raisonnablement, un gueux de mon acabit.

— Vous aime-t-elle ?... Ah! excusez! Ma langue va plus vite que mon esprit... si j'en ai.

— Il n'y a pas d'offense. Oui, capitaine La Cassière, Claire me rend mon amour. Ce soir encore elle s'engagea par serment à n'avoir d'autre mari que moi.

— Eh bien, mon ami, je ne vois rien qui nous puisse arrêter. Demain ou après, suivant vos convenances réciproques, nous enlevons Mlle Claire...

— Ah! vous parlez de corde dans la maison d'un pendu! Ne prononcez pas ce mot d'enlèvement!... Un peu de patience!... Il y a trois ans, à pareille époque, mon mauvais génie me poussa vers une démarche que ma tante Julie, absente qu'elle se trouvait alors, étant allée visiter une parente dans l'Orléanais, m'aurait certainement défendue. Je demandai à mon oncle Courtoys la main de ma cousine Claire, lui promettant de m'élever, par mon travail, à une position que M. Philippe de Champaigne lui-même n'a pas obtenue.

— Et votre gantier d'oncle vous envoya promener avec sa bénédiction. La chose est toute naturelle.

— Vous avez deviné juste. Je fus chassé avec la malédiction de Perrin Courtoys pour viatique. Mais j'avais mon plan. Sans inquiétudes sur la constance de ma Claire bien-aimée, je résolus de quitter le royaume et de n'y rentrer que riche...

— Eternelle chanson! Et vous êtes revenu plus maigre qu'un rat d'église.

— Ne vous déplaise, je suis revenu dans la peau d'un homme presque riche...

— Et je comprends tout. Je gagerais, dit le capitaine avec placidité, que vous vous êtes mêlé de contrebande. C'est, paraît-il, une profitable occupation par le temps qui court.

— Vous errez à plaisir! J'ai gagné beaucoup d'argent à peindre les grands en pied, en buste, voire à cheval. Une simple tête, dessinée au crayon, me valait trente écus, et on m'en demandait à la douzaine. Certains tableaux de piété, je les fis payer cinq cents livres, et des nudités mythologiques en atteignirent six cents. Le roi d'Espagne, en personne, m'a donné audience, et j'ai peint au naturel cinq de ses chiens et deux de ses fous, sans compter quelques nains et naines, des duègnes et une infinité de courtisans. C'est d'Espagne que je rapportai cette paire si finement ciselée que vous avez admirée et aussi six lames de Tolède, marchandise rare et précieuse entre toutes. On les conserve roulées dans des boîtes rondes à l'image de celles où se transportent les meules de fromage, et on ne les peut exporter sans une permission de Sa Majesté Catholique, aussi vrai que je vous donnerai une de ces épées, en souvenir de la nuit.

— Ah! par exemple! Songez-y, un pareil cadeau...

— Taisez-vous et observez votre promesse! J'ai passé la mer, visité la Sicile, la Sardaigne, l'île de Malte aussi. Le grand maître des chevaliers, Antoine de Paula, après que je l'eus représenté tout armé, me gratifia d'une chaîne d'or fort lourde. Je la fis fondre et en tirai cent ducats. Il me donna, de plus, la croix de l'ordre et le brevet qui me permet de la porter. En Italie, j'ai peint des cardinaux, des évêques et des princes; à Venise, des courtisanes et des banquiers. Partout j'ai touché du bon argent que je convertissais en lettres de change; partout j'ai reçu des cadeaux. Je possède trente et quelques mille livres, je...

— Vous cessez d'être intéressant. Epousez votre Claire, croissez et multipliez et cessez de vous battre la nuit avec des traîneurs de rapière. Pour moi, je ne sais ce qui me retient...

— Taisez-vous! Nous allons entrer maintenant dans le vif de l'histoire. Tout ce qui s'est dit jusqu'ici est pour vous aider à comprendre ce que je me tiens pour incapable d'expliquer. Quand je fus de retour à Paris, c'est-à-dire avant-hier, mon premier soin fut de me coucher, car je ne tenais plus debout. Le lendemain, sans oser me présenter chez mon oncle Courtoys, j'envoyai une lettre à ma tante Julie par un valet que me procura ma logeuse. Ce valet revint avec la lettre et des explications dont je tirai la conclusion que le drôle était ivre ou imbécile, à moins que ce ne fussent les deux choses à la fois.

« Monsieur, me répétait-il, ne vous échauffez pas ainsi. Je vous rapporte fidèlement les paroles du commis de votre oncle. Il paraîtrait que Mme votre tante s'est sauvée la nuit dernière avec son galant. »

Le capitaine La Cassière, prêt à donner libre issue à sa gaieté, se rappela le commencement du récit. Retiré dans sa fumée, il allongea seulement le bras jusqu'à son verre et but silencieusement.

— Nous voici dans le plein de l'aventure, continua Ludovic. Vous ayant prié de m'aider de vos conseils, je compte sur votre entière attention.

Le jeune homme parla longtemps sans que M. La Cassière fît autrement entendre sa voix que sous forme d'interjections : « Ah! ah! — Très bien! — Oh! oh! Chose à noter. — Hem! — Très grave! » Il indiquait ainsi qu'il suivait, sans distractions, le récit. Il demanda aussi « une suspension d'audience » pour moucher les chandelles, car leur flamme démesurément accrue grésillait autour des lumignons fumeux de la mèche. Il alluma même d'autres chandelles quand les premières furent consumées. Et, quand le peintre eut fini de raconter son drame domestique, il écarta d'un geste la bouteille et les verres, posa sa pipe, décrivit un demi-cercle avec son fauteuil, s'accouda carrément sur la table et dit :

— Si vous voulez bien, nous allons résumer.

Ludovic le considéra, tout étonné. Au vrai, c'était un autre homme qui parlait. La mine sérieuse, froide et réfléchie du capitaine dénonçait l'homme de guerre avisé, connaissant sa responsabilité et qui étudie un rapport d'espion avant d'entreprendre l'expédition, grosse de résultats possibles. Rien ne restait de l'évaporé et du raffiné d'honneur qui chauffait ses semelles à l'âtre plein de cendres blanches et où mouraient les derniers tisons. Chez M. La Cassière tout était en résolution et en force. Sa figure régulière eût semblé belle sans l'accentuation exagérée de ses traits. Coupée par la moustache brune à crocs droits, elle se terminait par une barbiche en pinceau, suivant la mode, et gagnait ainsi en longueur. L'honnêteté était dans les yeux couleur de noisette qui regardaient droit devant eux, l'intelligence et la volonté dans le front large et haut. La bouche un peu molle laissait entendre qu'une sensualité bienveillante se tempérait par le respect de soi-même, caractère fourni par la saillie du menton.

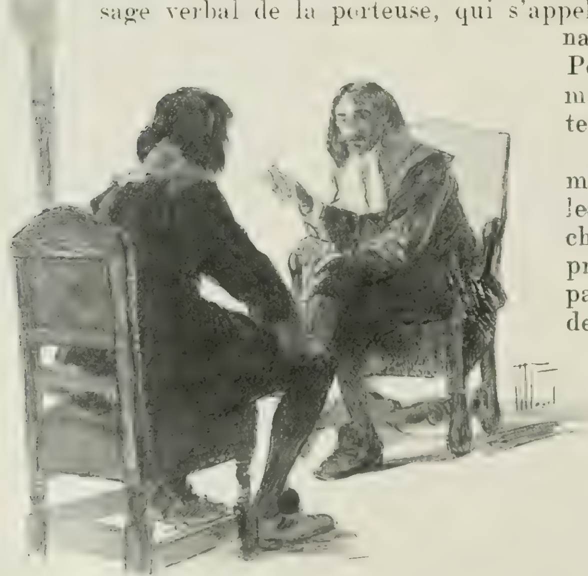
En somme, lorsqu'il cessait d'être obsédé par sa Marguerite, M. La Cassière abondait en dons de l'esprit. Il sacrifiait à l'élé-

gance sans emphase, car si son pourpoint avait sa taille placée non loin des emmanchures, les basques en descendaient assez bas sur le haut-de-chausses pour corriger ce que l'ampleur en pouvait présenter d'excessif. Quant à la plume de son chapeau, la pluie l'avait réduite à une telle misère que l'on n'en distinguait plus ni le galbe, ni la couleur.

— Résumons, répéta M. La Cassière, cette histoire qui n'a d'extraordinaire que les apparences. Le fond en est d'une extrême simplicité : captation d'héritière, sans moins ni plus. Tout s'agite autour de cette notion première. Des gens encore inconnus, d'une audace peu commune, agissant par leurs propres moyens, dirigent cette affaire. Je ne les crois pas assez puissants pour disposer des forces de l'Etat. Ils se cachent, ce qui est un bon signe et pour nous donner espoir de lutter contre eux avec nos moyens à nous. Nous les retrouverons facilement, mais il nous faudra garder cette précaution de nous dérober à leurs recherches. Je dis nous, parce que je suis naturellement avec vous pour partager les dangers. Ceux-ci seront considérables.

Si j'ai bien saisi les particularités de l'aventure, elles peuvent se ramener à ceci : Julie Lemessier, votre tante, femme du sieur Perrin Courtoys, marchand gantier juré, à l'enseigne du *Chevrotin de Vendôme*, rue Saint-Honoré, non loin de la rue du Coq, a disparu dans la soirée du 12 mars, c'est-à-dire avant-hier. Une servante vint la chercher à six heures avec une lettre de sa maîtresse, Renée Poncet, mercière, à l'enseigne de *l'Or de Chypre*, rue de l'Autruche, en face de l'hôtel d'Alençon. On ne sait ce que contenait la lettre ; mais la chambrière de votre tante a entendu le message verbal de la porteuse, qui s'appelle Macée Boissonnade : « Mademoiselle Poncet est gravement malade et vous attend. »

Jetant en hâte un manteau sur ses épaules, votre tante se fit chausser ses patins, prit son masque et partit en ordonnant de dire à son mari, alors absent, qu'elle rentrerait pour souper. Elle sortit donc avec ladite Macée Boissonnade et un petit garçon portant un flambeau, qui accompagnait



— Si vous voulez bien, nous allons résumer.

cette servante. On ne revit plus Julie Lemessier. Des renseignements contradictoires furent fournis par divers voisins, mais de personne n'émana une indication sérieuse. La mercière Renée Poncet déclara, le soir même, qu'elle n'avait envoyé ni domestique ni lettre. Macée Boissonnade, congédiée depuis quinze jours, non seulement n'est plus à son service, mais encore personne dans le quartier ne sait ce qu'elle est devenue. Quant au petit garçon qui portait la lumière, il est, quant à présent, inconnu.

Homme faible et timoré, court d'esprit, borné et cupide, gouverné par sa femme, votre oncle Courtoys semble avoir perdu toute volonté depuis la disparition de celle-ci. Il a reçu, depuis hier, plusieurs billets lui conseillant de se tenir coi et de ne pas laisser ouvrir d'enquête judiciaire. Impossible d'ailleurs de tirer de lui quoi que ce soit sur l'origine de ces billets dont vous venez de me montrer quelques-uns. Ils furent écrits sans doute par un écrivain public. Mais les plus longs ont été patiemment confectionnés au moyen de caractères imprimés que l'on découpa dans un livre, livre qui n'est point français, comme je vous le prouverai par la suite. Tous ces billets sont comminatoires. L'un parle « d'ordres supérieurs et de secrets d'Etat », l'autre de la mauvaise conduite de Julie Lemessier, « partie avec un galant, dont on pourrait fournir le nom, et qui mérite un châtiment exemplaire ». Un troisième insiste sur l'intérêt considérable que votre oncle a de cacher une aventure aussi fâcheuse « car, de dupe à complice il n'y a souvent qu'un pas ». Et encore celui-ci : « Celez votre malheur à tout prix, si vous considérez l'avantage particulier de votre nièce à qui un pareil scandale, s'il venait à se dévoiler, rendrait tout honnête établissement impossible. »

Négligeant les détails, je ne veux me rappeler, pour l'heure, que les particularités saillantes.

Le 13 mars, qui était hier, maître Courtoys réfléchissait sur ces choses, sans nourrir même le désir de prendre un parti, quand il reçut la visite de son neveu, Ludovic Lemessier : visite singulière et que rien ne lui donnait à prévoir, puisque vous voyagiez, Dieu seul savait où, depuis trois ans, sans daigner fournir de vos nouvelles au meilleur des oncles. Quant à votre tante Julie et à votre cousine Claire, je prends sur moi d'affirmer que vous n'avez jamais manqué une occasion de leur adresser quelque lettre et aussi des petits souvenirs, sucreries et autres douceurs... Ne m'interrompez pas et m'écoutez, vous avez assez parlé.

Avant d'être introduit chez son oncle, le neveu avait été instruit de l'aventure, par le menu, grâce à la servante Monique Lesparvier, chambrière fidèle de la gantière. Cette Monique, aidée par la cuisinière Martine, avait recueilli les diverses rumeurs du quartier. Indignée de l'accusation perfide qui commençait à s'y répandre contre sa maîtresse absente, Martine avait entrepris de battre avec son balai un vilain homme qui s'en allait clabaudant, un Italien, croyait-elle, quand maître Courtoys la rappela de sa fenêtre, en criant qu'il détestait les querelles. Retenez que ce quidam était un Italien ou supposé tel. Retenez encore que je soupçonne les carac-

tères dont on fabriqua les billets d'avoir été empruntés à un livre italien.

Ainsi prévenu par Monique Lesparvier, vous avez abordé votre oncle qui vous a poliment exprimé son envie de vous mettre à la porte. Le bonhomme n'a pas répondu à vos questions. Il a fait celui qui n'entend pas quand vous vous êtes enquis de Claire ; et ainsi du reste. Mais le désolé gantier ne sut pas garder jusqu'au bout une attitude aussi ferme, ni dissimuler longtemps son désespoir et son épouvante. Se sentant entouré d'ennemis qui le guettaient dans l'ombre, en proie à des résolutions, à des projets aussitôt envolés que conçus, il requit votre aide. Sans souci de sa dignité de juré, il alla jusqu'à vous demander conseil, parla d'aller chez son curé, de déranger le lieutenant criminel, ce dont vous l'avez dissuadé.

Je vous approuve pleinement. Il vaut mieux voir venir : « Gardez-vous bien, avez-vous dit à ce bourgeois imbécile, — après tout il n'est pas de votre sang, — gardez-vous bien de mettre en branle les juridictions qui se feront la guerre sur votre dos et vous mangeront en frais de justice. Il s'agit là d'une affaire peu ordinaire. Vous serez pris entre l'arbre et l'écorce. Attendons, je ne sais que croire. » — Ni moi non plus, je vous l'avoue, pour l'instant !

— « Mais tout nous invite à garder le silence. Je suis convaincu que ma tante ne court aucun danger, et qu'on essaye de vous intimider. Demeurez donc coi et dormez : la nuit porte conseil. Demain je reviendrai. Ne perdez pas courage et, sur toutes choses, gardez le silence. Que personne ne sache que je suis de retour. »

On ne saurait mieux parler et je vous approuve. Je tiens pour évident que l'on a enlevé votre tante Julie uniquement pour isoler le benêt d'oncle Courtoys. Il a perdu en sa femme son conseil et son unique soutien, tel un aveugle que l'on prive de son chien et de son bâton. Vous avez donc laissé votre oncle après souper et vous avez recommandé à Monique de ne parler à personne — sinon à Claire — de votre arrivée. Recommandation bien inutile, puisque la bonne fille n'avait pas laissé un voisin dans l'ignorance de cet heureux événement. Attendez, je comprends votre surprise. Je résume en ce moment votre récit et aussi ce que j'en déduis. De ce qui vous étonne, la contradiction n'est qu'apparente. Vous aviez mille fois raison de conseiller à l'oncle de cacher votre retour, parce qu'il n'en aurait su parler que pour augmenter ses embarras ; tandis que la chambrière de votre tante est une délurée gaillarde à qui l'on ne doit pas aisément tirer les vers du nez. Et cela parce que d'abord les grandes filles blondes de cet acabit... Vous n'avez pas besoin de sauter ainsi dans votre fauteuil. Je sais ce que je dis, et vous verrez la fin.

Sans connaître encore dans le détail ce qu'a manigancé la susdite Monique, j'ai appris de vous que l'oncle Courtoys n'a pu garder le secret. Car est arrivé dès le lendemain, au matin, un beau billet, toujours sans signature, qui contenait, à peu de choses près, ce monitoire :

« Votre neveu, échappé des galères pontificales, ainsi que preuve en sera faite, est un dangereux coquin. Caché depuis plusieurs

semaines à Paris dans un taudis où le logent des hommes perdus comme lui et de vices infâmes et de crimes sans nom, ce scélérat, complice de votre épouse indigne, vous pourra dire, mieux que personne, ce qu'est devenue la Belle Gantière, son incestueuse amante. Ainsi votre honte est surpassée par votre simplicité majeure. Vous vous constituez protecteur de cet aventurier sans vergogne, vous réchauffez dans votre sein le reptile venimeux qui vous mord. A la vérité, s'il n'en allait que de la fuite de votre femme, nous vous dirions, vénérable sieur Courtoys, que de semblables malheurs ne sont que trop communs dans les familles, depuis que la corruption du siècle... »

J'en passe. Mais le billet vous dénonce spécialement à la vindicte particulière du gantier.

« Ce coquin, ce coureur de brelans, en attendant qu'il vous égorge pour voler votre pauvre argent, prétend mettre la main sur votre nièce. »

Là gît, à mon avis, tout l'intérêt du drame. D'ailleurs, l'auteur anonyme précise.

« Il se fait fort de l'épouser, ne cache plus son espoir. Ah! malheureux tuteur, oncle déplorable, surveillez votre pupille, qui est aussi votre nièce! Un jour encore, et elle va s'envoler peut-être avec le neveu indigne qui... »

Suit le chapelet d'invectives. Mais le reste vaut tout le contenu du billet. Goûtons bien ceci :

« Oui, elle va s'envoler, à moins qu'une alliance encore moins espérée que superbe n'arrache la colombe au vautour. Courage, respectable Perrin Courtoys, séparez le bon grain de l'ivraie! Ouvrez l'œil! Et, pour Dieu, ne fermez pas l'oreille aux conseils de la sagesse! On cherche à vous venir en aide. Mais sur tout ce que vous avez de cher, gardez la jeune fille sous cent verrous ou confiez-la aux murs d'un couvent. S'il plaît à votre prud'homie, bientôt vous aurez pour neveu authentique un des meilleurs gentilshommes du monde, et beaucoup d'honneur en rejaillira sur vous. Et puis, qu'attendez-vous pour consulter M. Godin, votre procureur, qui est personne discrète et toute dévouée à la famille Courtoys ? »

Ludovic Lemessier, incapable de retenir plus longtemps son enthousiasme, interrompit le capitaine :

— Votre mémoire est prodigieuse, mais votre force de raisonnement la dépasse. Je vous ai exposé, dans le gros, le contenu de ce billet, et vous le rétablissez dans la forme. C'est à croire que vous l'avez lu avec moi.

Intérieurement flatté, M. La Cassière ne fournit pas de signes extérieurs de sa satisfaction. Il sourit d'un air encore plus détaché que modeste, et avoua qu'il aurait bien voulu lire de ses yeux cette lettre singulière. Car du papier et de l'écriture, ou des lettres imprimées et assemblées avec de la colle, il aurait pu tirer quelque indice.

Ludovic s'excusa, en gémissant, de ne pouvoir produire le précieux billet. Il avait oublié de le prendre :

— Mais demain, ou, pour parler plus exactement, aujourd'hui,

dans deux ou trois heures, rien ne nous empêchera de le demander à mon oncle.

Le capitaine émit un avis contraire :

— Je crains que la lettre n'ait déjà quitté la maison de l'honnête gantier. Du train dont vont les choses, je me demande même si vous ou moi serons encore en vie après le soleil levé. En attendant, je continuerai mon résumé, et nous verrons à quel plan nous arrêter.

Troublé au delà du possible par cette épître qu'il trouvait pleine d'embûches — ce sont les propres termes qu'employa votre oncle — le bonhomme demeura dans la plus cruelle incertitude entre Monique, Martine et Claire. Il avait eu cette idée de communiquer à ces trois esprits femelles le mystérieux papier qu'une main inconnue avait glissé sous sa porte. La rémunération de cette confidence en partie triple lui fut payée avec usure. Les servantes rudoyèrent leur maître. La nièce et pupille essaya, en vain, d'inspirer à son tuteur quelque résolution courageuse. C'est alors que vous arrivâtes à l'improviste.

Ainsi vous fut-il donné de revoir enfin cette Claire bien-aimée... Je n'insisterai pas sur ce point. Reconnaissons toutefois que vos épanchements devinrent la cause d'une épouvantable scène de famille. Votre Claire s'évanouit et les servantes durent l'emporter dans sa chambre. La dispute entre votre oncle et vous atteignit à un tel excès d'aigreur que le vieux Gillot Lorion, ouvrier de confiance, qui veillait, d'aventure, occupé à trier des canepins dans le magasin, monta au bruit. Malgré le poids des ans, il fut assez leste pour arracher à son patron une bouilloire de cuivre dont celui-ci prétendait vous fêler la tête, cependant que vous opposiez à cette arme ménagère un plat d'étain en guise de bouclier.

L'arrivée du compagnon Lorion ne ramena pas la concorde. Accablé de reproches non seulement pas son neveu, mais encore par cet homme du métier qui l'avait connu tout enfant, Perrin Courtoys s'accula dans son fauteuil et trépigna en versant des larmes :

« La vie, criait-il, m'est odieuse au point que, si je ne retrouve pas Julie, je m'irai jeter à l'eau!... Qu'on me rende ma femme!... Sans elle, je ne suis bon à rien!... A supposer que ce soit une coureuse, je... »

Il ne put finir sa phrase. Cette malheureuse supposition, j'en jurerais mon épée, toute gratuite, eut le don de vous exaspérer à cet instant même où la pitié commençait de descendre en votre cœur. Sans le vieux Gillot Lorion, le neveu et l'oncle, aux prises de nouveau, s'égorgeaient avec les couteaux qui traînaient sur la table. Le calme se rétablit enfin. Mais quand il fut question de prendre un parti, le gantier jura qu'il était trop fatigué pour prendre même conseil, et remit au lendemain sa décision. Vous vous êtes séparés amis, ce qui est une petite consolation. Puis, sous prétexte de vous enquérir de la santé de votre Claire, vous êtes entré dans la cuisine, et vous avez embrassé Monique avec une douce violence.

Ludovic, à ces mots, sauta sur ses pieds :

— Pour le coup, capitaine, je vous arrête!... Vous avez vu cela par la fenêtre de la rue ou bien vous êtes sorcier!

— Ni l'un ni l'autre. Mais ayant beaucoup fait la guerre, j'ai dû m'attacher aux choses de l'espionnage et m'habituer à suivre des combinaisons souvent profondes et subtiles. Je vous dirai bientôt, quand vous aurez repris votre place, combien il est facile de reconnaître, à certains signes, et de reconstituer tout un ensemble de faits, sans qu'il soit question de magie. Enfin, pour terminer, vous avez pris la porte, accompagné par Gillot Lorion qui vous laissa seulement au coin de la rue de l'Arbre-Sec. Quelques instants après, vous étiez attaqué dans cette ruelle où je vous rencontrai.

Il ne nous reste plus qu'à établir les rapports que présentent les gens qui ont enlevé votre tante avec ceux qui ont voulu vous assassiner. Je gagerais que ce sont les mêmes. L'affaire sera difficile à tirer au clair. Vous la tenez pour inexplicable : c'est là en quoi vous vous méprenez. On vient à bout de tout avec du bon sens. Vous vous montriez très étonné quand je vous disais que les lettres d'imprimerie dont on avait fabriqué les billets que nous regardions ensemble avaient été découpées dans un livre italien. Rien pourtant de plus simple. J'ai trop vécu en Piémont et dans le pays de Mantoue pour ne pas connaître les livres vulgaires, tels que les donats vénitiens et les caractères de leurs majuscules, par exemple.

Quant à la servante Monique, vous l'avez embrassée, et vivement, et je le sais, parce que j'ai vu une petite touffe de cheveux blonds accrochés au bord de votre chapeau qui a repris son lustre grâce au bon feu... Remettez-y une ou deux bûches, ne vous déplaise, car le froid du matin me gagne! Là... Merci!

Donc, si la fille n'est pas blonde, d'où viennent alors ces cheveux ? Votre cousine Claire les a châtains, comme vous avez bien voulu me l'apprendre. Et encore, si Monique était petite, auriez-vous ses cheveux accrochés à votre chapeau comme enseigne ? Vous les retiendriez aux boutons de votre pourpoint, où j'en vois d'ailleurs d'autres, mais qui sont gris. Je vois également sur votre manche une assez belle tache de graisse et elle a la forme d'un cercle. Que penser de cela ? Oh! mon Dieu, rien que de naturel. Surpris par la cuisinière, alors que vous preniez avec la chambrière ce passe-temps peu canonique, et pour dérouter sa jalousie, vous avez accolé cette vieille marmiteuse qui a trouvé plaisant de vous battre avec sa cuiller à pot.

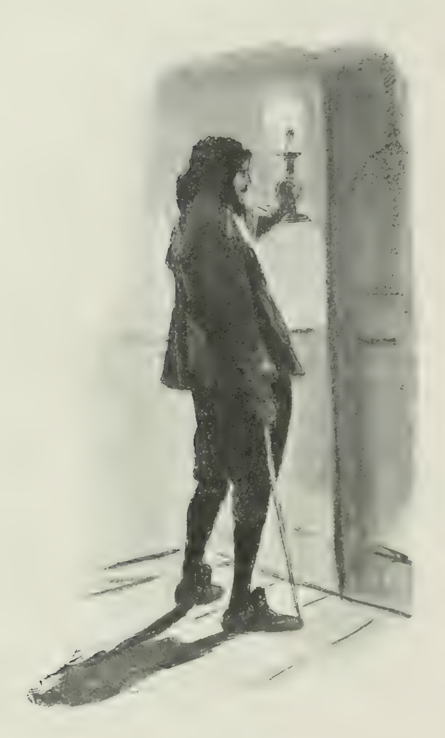
Tout cela est sans importance. Mais il est d'un intérêt majeur de savoir dès à présent avec quelle sorte de gens nous avons maille à partir. Etudions donc, sans tarder, les armes, l'oreille et son pendant que nous gagnâmes à la guerre des rues. Ravivez le feu! je m'occupe des chandelles. Un coup de vin pour dissiper les brouillards du matin! Ma montre dit quatre heures... Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble après le soleil levé. Au travail!

Mais à ce moment même où le capitaine, ayant saisi une des épées, l'examinait en connaisseur, Ludovic sauta sur ses pieds et courut à la porte :

— Quelqu'un est embusqué là, derrière, et l'on nous écoute!

— Au nom du Ciel, ne criez pas ainsi! Avancez doucement!

M. La Cassière parlait en vain. Déjà Ludovic, sans lumière, s'élançait dans le corridor. Ses pas résonnèrent dans l'escalier. Puis le fracas de la porte extérieure, violemment refermée, ébranla la maison.



L'ÉPÉE D'UNE MAIN, LE CHANDELIER DE L'AUTRE...

L'épée à la main droite, un chandelier à la gauche, le capitaine se hâtait. Il arriva tout juste pour se heurter au lourd battant qui rentrait dans son cadre. La chandelle s'éteignit, et M. La Cassière demeura seul dans l'obscurité et le silence profonds de l'allée humide et malodorante, sans autre ressource que celle de sacrer et de jurer comme il l'avait fait quelques heures auparavant, parmi les crottes des ruelles, au voisinage de Saint-Germain-l'Auxerrois.

III

A tâtons, le capitaine La Cassière essayait de trouver le loquet de la porte, tout en appelant d'une voix sourde Ludovic Lemessier. Mais ses efforts ne lui servirent de rien et ses appels n'obtinrent point de réponse. Il remonta donc, sondant les ténèbres de la pointe de son épée, et, une fois dans l'atelier, il barricada fortement la porte au moyen de coffres, éteignit les chandelles, et ouvrit, non sans mille précautions, la fenêtre qui donnait sur la berge.

La nuit était si noire, la pluie faisait telle rage, que le capitaine renonça vite à l'espoir de deviner si peu que rien de ce qui avait pu se passer en bas. Aucun bruit, d'ailleurs, sinon celui des gouttes d'eau précipitées en averse, et le clapotis des gargouilles. Invisible, insensible à l'humidité et au froid, le soldat demeura en faction, sans cesser de réfléchir sur les particularités de l'aventure singulière où l'entraînait le hasard. Et si Mme de Farges eût pu, à cette heure de la nuit, lire dans l'âme de son soupirant attitré, elle eût été étrangement mortifiée de s'apercevoir qu'il n'y avait point de place pour la divine Marguerite. Ferrand La Cassière ne connaissait plus sur terre que le cas du peintre Ludovic Lemessier, et il se jurait d'interroger sur ce cas jusqu'au dernier des mariniers de la Seine.

En Ferrand La Cassière se combattaient inlassablement deux

esprits. Si sa complexion d'amoureux passionné le rendait apte à subir le plus misérable esclavage, son tempérament d'homme de main le poussait à s'affranchir de la tutelle de Vénus pour le plus grand profit de Mars. Ceux qui l'ont connu semblent n'avoir jamais pu savoir quelle fut celle de ces deux divinités à qui demeura l'avantage. Peut-être aucune ne remporta-t-elle de décisive victoire. Le capitaine La Cassière servait Vénus et Mars sans se croire obligé à exercer un autre départ que de fantaisie et souvent de pure occasion.

Tel fut le jugement des personnes superficielles. La vérité pourrait être que le capitaine La Cassière fut, avant tout, un homme d'action, attentif et résolu, et d'un courage dont on ne rencontra guère le pareil. S'il sacrifia à l'amoureuse faiblesse plus que de raison, ce fut aux heures où le péril ne prenait point la peine de le tenter par ses irrésistibles attraits. Entre une belle et son épée, le capitaine La Cassière n'était guère capable d'hésiter... à moins que la belle ne réussît à lui faire oublier l'épée. Encore sont-ce là médiocres propos de médisants et de bavards.

De ces caractères en apparence contradictoires, l'humanité nous présente plus d'un notable exemple, et M. Ferrand La Cassière était fondé à se réclamer d'Hercule, au défaut d'un patron chrétien de même envergure.

Toujours est-il que dans les circonstances extraordinaires dont abondèrent cette nuit et cette matinée de mars, le capitaine La Cassière ne perdit ni le courage ni l'espoir. Il attendit Ludovic Lemessier jusqu'au plein lever du jour, et ne réveilla personne de la maison pour raconter la disparition du jeune homme. Mais quand le soleil eut dissipé le brouillard et la pluie, il ferma la fenêtre, glissa entre sa chemise et son pourpoint le portrait ébauché de Mme de Farges qu'il sut reconnaître entre vingt autres accrochés au mur, cacha sous son manteau les épées et la dague ramassées dans la ruelle du Bonheur-Perdu, serra soigneusement dans sa bourse le bout de l'oreille toujours muni de son pendant, et attendit dans le corridor que quelqu'un passât, capable d'ouvrir la porte.

M. La Cassière vit bientôt paraître une bonne femme qui portait un balai. Il ne manqua point de la saluer très poliment et sortit derrière elle. Puis, d'une allure rapide, sans se retourner une



IL BARRICADA FORTEMENT LA PORTE.

seule fois, bien qu'il eût la certitude qu'on le suivait, il prit la rue de la Huchette, la Grande-Rue de La Harpe et la rue Pierre-Sarrazin. Par la rue de Haute-Feuille il redescendit vers la Seine, toujours marchant d'un pas égal et pressé. Dans la rue de la Serpente, son allure s'accéléra tout à coup, et ce fut en courant qu'il obliqua à gauche et longea les murailles de l'hôtel de Rouen. Sans daigner souffler devant son logis de la rue du Paon, il continua de galoper dans la rue des Cordeliers, bousculant et éclaboussant les gens, insensible aux invectives et aux bourrades, et n'évitant qu'à moitié les seaux d'eau dont les boutiquiers commençaient d'arroser le pas des portes. Puis un étourdissement le terrassa juste devant l'enclos de Saint-Côme. Mais ce trouble fut passager, car on le vit reprendre ses sens et s'arrêter dix pas plus loin contre le mur délabré, dans un enfoncement où les habitants du quartier avaient établi leur dépôt d'immondices. Ainsi le capitaine La Cassière put-il voir, grâce à ce grossier artifice, les deux braves qui le suivaient avec persévérance, passer à toute vitesse, tant était grande leur peur de perdre la voie, devant cet amas d'ordures et de débris potagers, et, emportés par leur élan, donner dans une charrette pleine de légumes qu'on déchargeait à la porte du collège de Séez.


LE SOLDAT DEMEURA EN FACTION

« Tout va bien, se dit-il, la police n'est point dans notre affaire. Ces drôles, quoique assez bien vêtus, appartiennent certainement à l'honorable confrérie des tire-laine, ou, pour parler plus exactement, des Enfants de la Matte. Rien dans leur démarche, alourdie par l'usage du boulet des galères, ne trahit l'insolence et l'audace de ces donneurs d'étrivières qui ont monté en graine depuis que notre colonel le duc d'Epernon en entretient une phalange connue sous le nom de bande des Simons. Ce sont des espions misérables à la solde de nos mystérieux ennemis. Le plus grand des deux fut peut-être un porteur de brancards, si je m'en fie à sa façon de marcher les bras longs et les épaules avalées. Quant au petit, il a.

j'en jurerais, servi parmi les mousquetaires, tant il scande involontairement son pas et progresse avec une précision mécanique, le pied gauche toujours en avant... Les voici qui reprennent du poil de la bête... Ils retrouvent les traces... Très bien!... Ils m'ont vu et se tiennent sous l'auvent de ce fripier, en contemplation apparente des hardes qui y sont appendues... Si j'étais dans la peau du simple et brillant Chauvincourt, j'appellerais sur l'heure ces quelques sergents de police qui bayent aux corneilles à trente pas d'ici, et ferais jeter les deux drôles en prison. Ainsi perdrais-je en un intant les bénéfices de mon industrie et tout espoir de retrouver ce peintre admirable en butte à une persécution aussi étrange qu'obstinée. Mais, heureusement pour maître Ludovic, c'est Ferrand La Cassière, homme assez subtil, entre nous, qui est présentement chargé de ses intérêts, et non point le pauvre d'esprit Philippe de Chauvincourt !

« Maintenant que j'ai reconnu l'ennemi, la vraie sagesse me commande de le mener jusqu'à la porte où il se divisera en deux parties : l'un montant la garde, l'autre se rendant au corps de place, pour faire son rapport. Quant à présent, du moins, il me plaît de ne laisser ignorer à personne que je demeure chez le menuisier Laurent Duperrois, à l'enseigne du *Bois d'Irlande*, dans la rue du Paon. »

Les estafiers suivirent fidèlement le capitaine La Cassière jusqu'à son logis. Ils le virent entrer, causer avec l'hôtesse, disparaître dans l'allée, puis reparaître à une fenêtre de l'étage et en tirer les volets. Ils entendirent même la femme du menuisier déclarer à sa servante qu'il n'y avait pas de bon sens à faire de la nuit le jour et que tous ces officiers ne valaient pas tripette : « Une fille honnête ne devait jamais se trouver seule avec un de ces hommes-là, fût-ce en plein jour, et dans un bon escalier comme le sien. Enfin, grâce à Dieu, ce capitaine-là payait exactement son dû et ne tenait point de propos capables de mortifier quiconque ! »



CES DROLES APPARTIENNENT A L'HONORABLE CONFRERIE DES TIRE-LAINE.

Et, pour finir, l'hôtesse ordonna à sa servante de préparer quelques sacs de copeaux et aussi de ne pas mener de bruit sur le palier, « parce qu'après tout, ce capitaine avait bien le droit de dormir, si mauvaise qu'il choisît son heure ». Le reste, c'était affaire aux valets,

et la dame défendit à la jeune Madelon « tout commerce avec cette racaille ».

Ainsi édifiés, les espions se séparèrent. Le plus grand gagna un cabaret dont la façade donnait juste en face du menuisier, et le petit disparut dans la direction de la porte Saint-Germain, où, par un hasard vraiment miraculeux, il lia connaissance avec un soldat, Sorin de la Soudée, qui promenait, dans le faubourg, les chevaux du capitaine La Cassière.

Celui-ci, cependant, tout en se mettant au lit, avec la ferme intention de dormir deux petites heures, expédiait son page Chamusset et son valet Poupart dans des directions opposées. Le valet Poupart s'arrêta, de fortune, au cabaret même de *la Grappe de*



Il lia connaissance avec un soldat, Sorin de la Soudée, qui promenait des chevaux dans le faubourg.

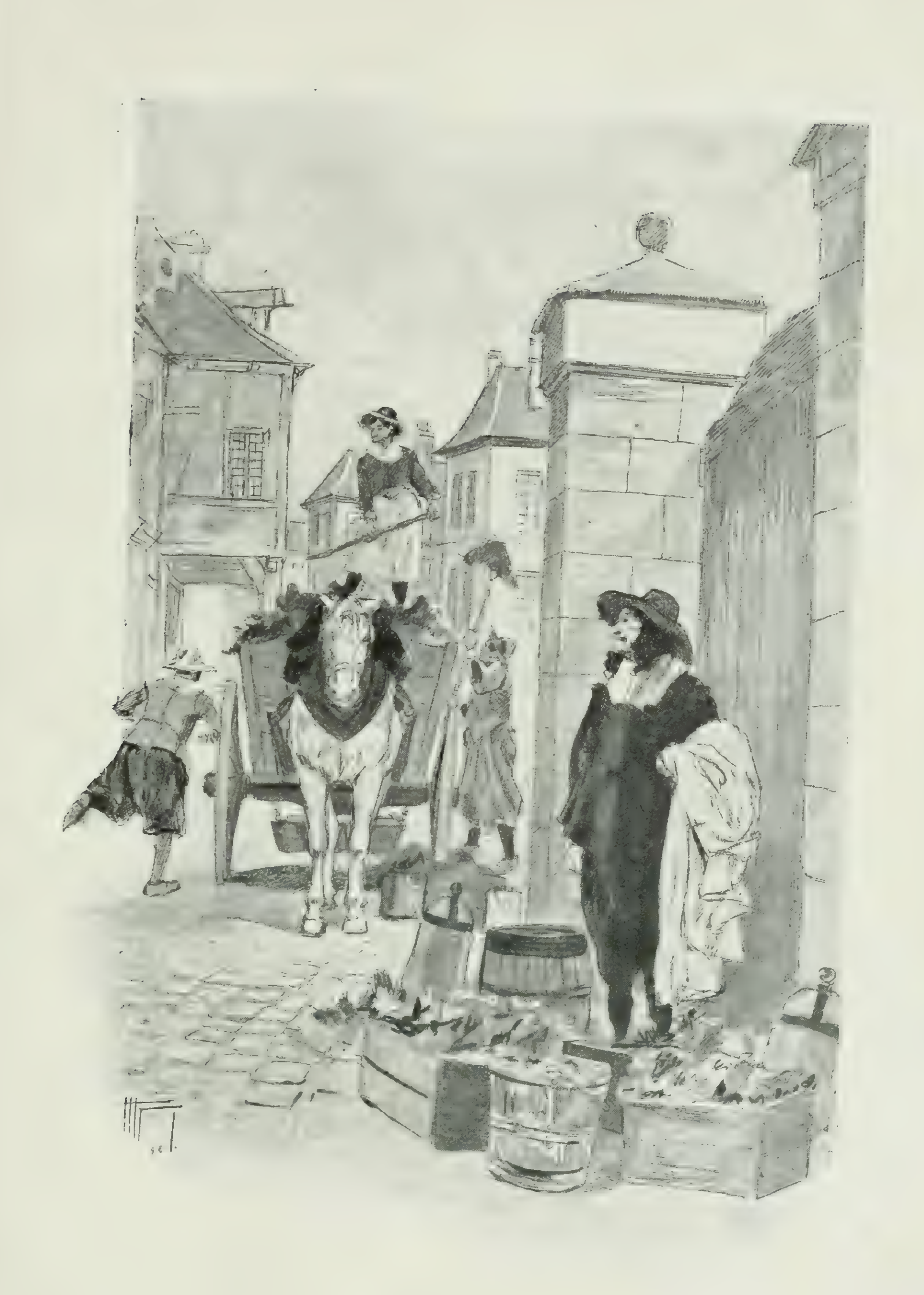
Chanaan, où l'espion de garde attaquait sa première chopine. Mais, avant que de s'attabler, il cria d'une voix puissante au jeune Chamusset, qui traversait la rue :

— Et lestement, petit paillard, ou gare le fouet! Que ce billet soit remis à Mlle Mathurine, sans retard!

Ayant favorisé la fille de cuisine, Toineau, d'une plamussade digne d'un grand cheval, il dit encore, en toute dignité et convenance :

— Il faut bien que jeunesse se passe... Pour ce qui est de mon message, il peut attendre, le lieutenant de police aussi.

Ayant ainsi parlé, « M. Poupart » promena froidement son regard bienveillant tout autour de la petite salle enfumée, sans daigner l'arrêter, fût-ce un instant, sur le modeste buveur de chopine, qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir, à entendre ses dernières paroles. Mais de ce buveur l'émotion ne fut point remarquée, sans doute, par M. Poupart. Ce valet modèle partageait son



Les voici qui reprennent
du poil de la bête...

temps entre une tasse d'hypocras, une rôtie et la fille de service, sans donner à aucune d'elles un avantage bien marqué. Son attention, d'ailleurs, trouvait plus d'un objet où s'arrêter. Les mouches qui conchiaient les guirlandes de cervelas pendues aux poutres du plafond, les cafards qui couraient le long des boiseries et disparaissaient dans leurs fentes, les poules qui picoraient sous les bancs, le chat qui léchait sa patte sans se lasser, bien d'autres choses encore étaient pour ledit Poupart les sujets d'un honnête passe-temps. Et la fille Toineau, le poing sur sa hanche rebondie, mordillait, désappointée et maussade, le coin de son tablier, et se désespérait de la froideur de cet homme avantageux et volage.

Quant au buveur solitaire, il était assurément de ceux qui ont le vin triste. Mélancolique, hébété et taciturne, il ne détournait le nez de sa chopine que pour le lever vers la fenêtre de la rue. Mais il regardait sans voir, et on ne savait si ses traits étaient figés davantage par l'ivrognerie que par l'imbécillité. Telle fut l'opinion émise par M. Poupart; et la servante Toineau, haussant les épaules, semblait offrir sa gorge dont les fermes rondeurs soulevaient le mouchoir à pointe, disposé en guimpe, de la plus immodeste façon. Attiré par ce plaisant spectacle et obéissant à ses coupables pensées, M. Poupart n'entendit point, ou ne parut pas entendre l'inconnu qui commençait de déraisonner :

— Hélas! Tristes temps!... Et pas un homme!... Ils demandent tous à gagner, mais prient le Ciel de ne pas trouver de travail... Et dire que cent beaux écus... deux cents, peut-être, sont offerts pour une si petite besogne!... Mais, à quoi bon!... On sait bien qu'il n'y a plus d'hommes!

— Ecoutez-le, ce bélître! — fit l'aimable Toineau, toujours mordillant son tablier, — et n'a-t-il point l'air de chanter matines! Etre ivre de si bon matin, quelle pitié! C'est moi qui ne voudrais pas d'un homme taillé sur ce patron... Je sais bien...

Et un doux regard, couvant le magnifique Poupart, précisa ce que ce propos interrompu essayait de laisser comprendre.

— J'ai mieux à faire que d'ouïr cet ivrogne, — soupira l'irrésistible valet qui se décidait enfin, mais désormais sans hésitation, pour la galanterie active.

Baissant les yeux, ramenant les pointes à glands de son mouchoir de cou, Toineau échappa aux mains expertes de M. Poupart et opposa la table comme barrière à ses entreprises. Cependant elle le prêchait avec mollesse et douceur :

« N'avait-il pas honte, à son âge... »

M. Poupart, qui avait tout juste trente ans, demeura insensible au reproche. Et même, glissant sournoisement sur son banc, il tenta d'investir la jeune Toineau par une manœuvre tournante. Heureusement pour la vertu de cette nymphe de taverne qu'une voix aigre, sortant de la cuisine, rappela du même coup M. Poupart aux convenances et la fille à ses fourneaux. Une autre voix, doublant celle de la cabaretière, psalmodiait :

— Tristes temps!... Où rencontrer un homme capable de gagner deux cents écus?... On irait même jusqu'à deux cent cinquante!



Écoutez-le, ce bélitre !
fit l'aimable Toineau.

Alors un organe dont le timbre eût rendu jaloux le prophète Jérémie, s'il se fût trouvé là, d'aventure, tant il abondait en émotion sincère et en profondeur, répondit :

— Misère de bon Dieu!... Que devenir ? Ces quelques blancs une fois dispersés, où trouver le vivre et le couvert ?... Saint Magloire, mon bon patron, ne suis-je pas un pauvre homme qui, ce soir, sans bruit, s'ira jeter à la rivière... Un maître, plus ladre que cent diables verts, me chasse sans que j'aie profité à son service!...

Et, sans s'arrêter de pleurer sur sa vie ainsi condamnée et fauchée dans sa fleur, M. Poupart faisait sauter dans le creux de sa main la menue monnaie, seul bien, à l'en croire, qu'il possédât en ce monde.

La musique des espèces ainsi secouées réussit à distraire le buveur de ses tristes réflexions. Tirant de son haut de chausses en drap gris une bourse de cuir, il en délia les cordons, et quelque quinze écus s'éparpillèrent en sonnant sur la table. L'homme murmura, assez haut pour que ses paroles parvinssent jusqu'au désespéré Poupart :

— Quinze écus, misère, fumée de rôt, vétille!... Demain, j'en aurais cent, après-demain mille, assez pour que j'en puisse tirer à ricochets sur la Seine, si seulement je pouvais trouver un compagnon avisé!...

Il haussa les épaules, choqua son pot d'étain contre le bois et enjoignit à la blonde Toineau, qui accourait vivement, de lui apporter une chopine.

M. Poupart, assis en face, la face cachée entre ses mains, regardait ce richard mélancolique et altéré à travers ses doigts entrelacés. Et, sans changer sa pose, il commanda, d'un accent lamentable, une seconde tasse d'hypocras. Toineau fut invitée, par surcroît, à surveiller de près la rôtie.

— Qu'elle soit plus copieusement sucrée que la première, diable femelle!... Hélas!... Sera-ce aussi bien la dernière que je soufflerai sur cette terre!

Les volets de la chambre du capitaine se montraient toujours clos, et il était près de midi. La journée s'écoula tout entière, et la fenêtre ne s'ouvrit pas. Plus que personne, M. Poupart déplorait cet état de choses. Mais, ainsi qu'il l'expliquait au buveur inconnu, avec qui, sans plus se soucier de son message pour le lieutenant de police, il avait consenti à casser une croûte, M. le comte de Fougerays était un de ces hommes qui vont à l'encontre de toutes les lois acceptées. Il lui arrivait — « et plus souvent qu'à son tour, sauf votre respect » — de demeurer hors de chez lui plusieurs jours et autant de nuits, sans qu'on sût où le trouver. Ou bien il fermait sa chambre et n'en sortait pas d'une semaine. A grand'peine pouvait-on lui apporter de quoi manger! Mlle Mathurine seule réussissait alors à forcer la consigne. »

Sans s'étendre plus longuement sur « Mlle Mathurine », le valet Poupart confia, sous le sceau du secret, à son nouvel ami, que la demoiselle ne tarderait pas d'arriver. Il s'étonnait même du retard.

Mais avec ces vauriens de pages, on ne savait jamais si une lettre avait été remise fidèlement.

M. Poupart abonda en propos ingénieux et véridiques sur ce sujet, sans que le buveur cessât de l'écouter, mais distraitement, par pure politesse, car toute son attention était tendue vers la fenêtre aux volets clos. A ne s'en fier qu'aux apparences, cet homme sec, triste, vêtu de gris, n'avait d'yeux que pour les rangs de cervelas appendus au plafond. Et même, tirant son couteau de sa poche, il demanda un de ces cervelas :

— Ils sont de taille, dit-il gravement. Mais, à nous deux, nous en expédierons bien un.

Et, pendant ce temps, M. La Cassière courait chez Mme Marguerite, à l'hôtel de Farges, qui, nul ne l'ignore, compte parmi les belles maisons du quartier Saint-Eustache, dans la rue du Comte-d'Artois. La lanterne de son escalier est justement célèbre, et dix carrosses attelés de six chevaux dansent à l'aise dans sa grande cour carrée. Là, les connaisseurs peuvent admirer quatre déesses et autant de dieux en demi-bosse que fouilla et refouilla le ciseau du fameux Jacques Sarazin.

Le capitaine, les fatigues de la nuit une fois réparées par deux heures de sommeil, s'était senti travaillé par le quotidien désir qui le poussait vers son impérieuse amie. Selon l'usage des gens qui, se croyant forts de leur volonté, n'obéissent dans la pratique qu'à leurs passions, il se paya de mots et se répéta que toute-puissante auprès de Mme de Combalet, nièce du cardinal-ministre, Marguerite de Farges ne refuserait pas son appui au malheureux Ludovic qui, ainsi, échapperait à ses ennemis. En présentant le portrait tant désiré, en ménageant l'espoir que cette peinture serait terminée aussitôt le peintre rendu à ses travaux, La Cassière obtiendrait peut-être aussi quelque preuve plus affective d'amour de cette coquette intraitable. Et puis, M. de Chauvincourt subirait par contre-coup un de ces échecs qui comptent dans la vie d'un homme.

M. La Cassière accumula d'autres raisons, les groupa en faisceau, s'en créa une force, et finit par se convaincre que, seule, Mme de Farges pouvait dénouer ou trancher — la différence était surtout dans les termes — le nœud gordien qui étranglait la famille Courtoys et son ami Lemessier.

Ayant donc apporté de grands soins à sa toilette, revêtu un habit de fine écarlate, chaussé des bottes à la Candale, pris son beau couteau de Turquie, coiffé sa tête d'un castor sans défaut que sommait une longue plume grise frisée d'orange, il dîna solidement. Mais ce ne fut qu'après avoir surveillé de près le harnachement de ses chevaux et reconnu les grands pistolets, chargés en sa présence, qui garnissaient les fontes. Des cinq soldats qu'il avait toujours près de lui, il retint les deux meilleurs, Thomas de Moulins et Blaise Maupas. Celui-là devait le suivre à vingt pas, marchant à pied, et observer toute personne suspecte qui se mêlerait de poursuivre. Le second, à cheval, viendrait derrière Blaise, prêt à parer à tout événement.

Par la rue des Cordeliers, les chevaux furent menés à la porte

Saint-Michel, et La Cassière, prenant après eux par le jardin et le chantier de son hôte, tourna brusquement sur la droite, entra dans le couvent où il perdit un quart d'heure, sous ce prétexte de recommander une morte-paye au prieur des Cordeliers. Puis il longea le mur d'enceinte, passa derrière le collège d'Harcourt, retrouva ses hommes et ses chevaux à la porte Saint-Michel et, sans plus de précautions, gagna les ponts par la rue de la Harpe.

Il trouva Mme de Farges entourée, ainsi qu'à l'ordinaire, par une foule de courtisans des deux sexes dont on n'eût su dire si elle était plus nombreuse que choisie. Ce jour-là, la charmante veuve donnait à danser en l'honneur de ses nièces, Mlles d'Isoré, jeunes filles que l'on ne nommait jamais autrement que les trois Grâces, tant elles étaient dans la première fraîcheur de leur âge et dans la fleur de leur beauté. A elles trois, ces enfants ne réunissaient point quarante années. Sous la direction du délicieux Gilles de la Manicle, maître à danser, et de Marie d'Ossuna, à qui sa perfection en cet art délicat avait valu, au temps où elle charmait les cavaliers pour son compte, d'être baptisée « Plaisir des yeux », les nièces avançaient, reculaient, tournaient sur leurs talons, se guindaient sur leurs pointes, glissaient sans se brouiller dans leurs pas ni s'embarrasser aucunement dans leurs lourdes jupes de damas et de satin broché. De chacune le corps d'acier, mince de taille puis évasé en cornet en suivant le galbe du busc, simulait une corne d'abondance d'où jaillissait la gloire des seins virginaux, des épaules menues et des mines éveillées qu'adoucissait la poudre blonde des coiffures. Attentif au clavecin, dont la table relevée se couvrait d'un paysage flamand, M. Michel Legay était peut-être le seul à ne point goûter ce rare et merveilleux spectacle, car, tout à son jeu, il tournait le dos aux danseuses, et non point seul, puisque l'on devait tenir compte de M. Sébastien Tulard, grand amateur de musique, malgré ses quatre-vingts ans. Ce curieux vieillard ne perdait rien des prodigieux exercices de M. Michel Legay, honneur éternel du clavecin, et il poussait l'attention jusqu'à tenir le cahier, de telle sorte que l'exécutant ne voyait guère autre chose que le nez chaussé de besicles de son vénérable coadjuteur. De M. Sébastien Tulard, coiffé d'une calotte hémisphérique, le costume en taffetas noir et la fraise tuyautée demeuraient tels qu'au temps du feu roy Henri.

Le reste de l'assistance n'avait d'yeux que pour la danse. La jolie Madeleine de Mareuil, ruisselante de perles et chargée d'aiguillettes à ferrets de diamants, Marguerite de Farges elle-même, lourde de broderies et de velours ciselé au point qu'on craignait de la voir succomber sous le poids, se voyaient délaissées. Et les arbitres des élégances verbales, les reines du bon goût, les protectrices des poètes, les Muses, en un mot, reléguées dans des coins, partageaient le sort des vieilles lunes pâlies, décolorées, et qui ont perdu leur éclat. Aubert Landigeois, qui mérita par son poème héroïque, *Capanée*, d'être qualifié d'Admirable, tournait le dos à la divine Elodie de la Roche-Panas, qui, sous ses habits de deuil, taillés à l'image de ceux que chérissait la reine mère, brûlait pour

lui d'un sombre et magnifique amour, à tel point que la casaque en fin drap violet qui habillait ce poète de génie, avait été payée par elle. Sans égards pour Mlle de Lapaumelle, peinte pourtant et poudrée à miracle, et dont la chevelure, fournie par artifices, s'élevait en manière de pyramide au-dessus d'une auréole de dentelle qui mesurait quatre pieds de tour, Siméon-Pancrace Ogier, l'Incomparable auteur du roman *Artabaze*, semblait mué en statue de la Contemplation. Seule, assise au coin d'un buffet, la comtesse de l'Olivette, la Précieuse Sylvie, réfléchissait sur la médiocrité des hommes, car M. Philippe de Chauvincourt se tenait éloigné d'elle avec une visible affectation. De celui-là, l'ingratitude était sans excuse, après le tête-à-tête dans le carrosse. Mais, sans rien laisser deviner de ses chagrins, la mine de la dame, réparée à grand'foison de cosmétiques et surmontée de crépons, reposait majestueuse et impassible sur son collet empesé à l'espagnole : « Ainsi se présenta le chef de saint Jean-Baptiste, ou, si tu préfères, la tête d'un veau sur un plat. »

Telles furent les paroles prononcées par l'injurieux M. de Chauvincourt, qui brillait au moins autant qu'un ostensoir dans son costume de soie vermeille et de toile d'argent. Ces paroles s'adressaient à M. Honoré de la Villarmée, jeune homme que sa taille gigantesque, sa figure hardie et sa manie de tirer l'épée sans raison obligèrent ses amis à l'appeler l'Hercule des Gaules. Ayant reçu, ce matin même, une estafilade sur le nez, M. Honoré avait dû se munir de deux petits emplâtres, et cela l'obligeait à loucher, mais non à se tenir éloigné du cercle d'admirateurs au milieu duquel les trois nièces de Mme Marguerite de Farges continuaient de danser.



— Tournez, monsieur, tournez, vous empestez le chevrotin.

Pour le malheur du capitaine La Cassière, elles s'arrêtèrent à l'instant même où il s'avançait, le panneau de Ludovic sous le bras, pour saluer la dame.

— Ah! vous voici, monsieur! dit, de sa voix pointue, la délicieuse veuve.

Elle toisa le capitaine d'une telle hauteur que celui-ci ne vit plus de ce charmant visage que la pointe du menton ; et elle reprit :

— Vous voici ! C'est grande charité, de la part d'un cavalier

nanti à cette heure de la plus belle des gantières pour maîtresse, que de penser à nous!... Tournez, monsieur, tournez, vous empestez le chevrotin.

Le capitaine Ferrand en demeura bouche bée, un pied de rouge sur la face, le malheureux panneau à la main. Et il le tendait machinalement au milieu des rires. Saisissant la fragile planchette, Mme de Farges la jeta dans la cheminée, où elle l'écrasa sous les pincettes. Le portrait s'abîma dans les flammes, et le modèle criait, tout enroué de colère :

— Il ne manquait plus que cela! Et vous protégez le neveu pour vous avoir procuré sa tante ! Allez, monsieur La Cassière, allez retrouver votre marchande de gants! Puis, si le cœur vous en dit, vous battrez le pavé avec vos traîneurs de rapière et attaquerez les passants. Mais, pour Dieu, laissez-nous à nos modestes divertissements!... Allez, vous me rappelez que l'on doit s'attendre à tout de la part de qui n'est pas né!... La caque sent toujours le hareng!

Ainsi parla Marguerite de Farges que la colère faisait en cet instant plus belle que ne réussit peut-être jamais à le faire l'amour lui-même. Pirouettant sur ses talons, secouant ses deux étages de brunes frisures, elle tourna le dos à son galant disgracié. S'approchant de M. de Chauvincourt, elle lui demanda la main pour passer dans une autre chambre. Le jeune officier salua avec grâce, parla très bas, et Marguerite lui répondit très haut :

— Ah ! ah !... vous êtes de son espèce ?... Je vous laisserai donc avec lui!

Et prenant la main du folliculaire Brice Lemanceau, elle passa dans la salle où était dressée la collation. Brice Lemanceau en avait tout d'abord pâli d'orgueil. Mais, habitué de longue date aux coups de bâton, et redoutant ce que cette faveur insolite pouvait comporter de dangereux par la suite, il croqua précipitamment un massepain, s'en fut par une porte dérobée jusqu'à l'escalier des cuisines et disparut de la scène brillante du monde où sa prudence lui défendait de jouer les grands premiers rôles.

M. La Cassière ne songeait guère à ce noircisseur de papier. Aux plus mauvais jours, il n'avait subi d'humiliation pareille. Habitué à tout supporter de cette Marguerite qu'il chérissait plus que tout sur la terre, il se trouvait aujourd'hui obligé de relever une accusation qui s'étendait jusqu'à d'autres que lui. La lenteur de ses résolutions, quand il se trouvait en présence de Mme de Farges, n'était que la conséquence de son amour. Sous l'atrocité de l'apostrophe qui était trop nette pour ne pas avoir été concertée, il plia ainsi qu'il faisait toujours. Mais cette faiblesse ne dura qu'un instant. Brusquement, d'un temps, il se ressaisit, et la vengeance lui apparut trop facile. Certes, il pouvait répondre : « Vous avez mille fois raison, madame : bon sang ne peut mentir, et pareille conduite est en tout digne de la fille d'un maltôtier. Souffrez que je vous rafraîchisse la mémoire. Si monsieur votre père, dont je vénère le nom, ne fut point pendu voici tantôt cinq ans, c'est qu'il plut à Dieu, dans sa miséricorde, de le rap-

peler à lui en ce jour même où, par la munificence de Sa Majesté, une cravate de chanvre allait lui être, en guise de collier d'ordre, passée au cou par des mains gantées. »

Mais, haussant les épaules, M. La Cassière sortit par où il était entré, sans autrement remarquer les sourires désobligeants qui éclairaient les figures sur son passage. La seule chose qui l'intéressait était de savoir comment et par qui Mme de Farges avait été ainsi préparée, et comment les événements de la nuit, habilement travestis, lui étaient connus alors qu'il était à peine cinq heures du soir.

Ainsi songeant, il descendait l'escalier de l'hôtel, escalier de pierre où deux carrosses auraient pu passer de front, quand il fut rejoint par M. de Chauvincourt.

— Voilà qui est parfait, se dit La Cassière, et cet animal à poils blonds va me provoquer par ordre de Marguerite dont il est le petit valet... Autant lui qu'un autre!... Pareille journée ne saurait se passer sans que ce brave soit saigné de ma main.

A son grand étonnement, M. de Chauvincourt l'embrassa fort gentiment, et se mit à sa disposition pour l'aider dans ses affaires :

— Je les vois embrouillées, et, en tous cas, d'une qualité singulière. Il s'agit là de grandes et profondes calomnies. Je ne sais que croire : cependant, avant que la danse commençât, là-haut, il me souvient avoir vu cette face de Judas, ce Malmouche, ce vil peintre que vous connaissez bien, bavardant avec Mme de Farges. Et c'est après cette conversation qu'elle a parlé de vous avec mépris à Elodie et à Lapaumelle. Marie d'Ossuna, cette mauvaise procureuse, écoutait avec plaisir, puis elle a apporté sa part, avec quelques détails, à ce régal de médisances. Malheureusement, j'ai omis de les écouter... Enfin, pour finir, je suis venu vers vous, parce que nous sommes gens d'honneur et que nous nous devons l'un à l'autre. Si je puis vous être bon à quelque chose, usez de moi.

Alors le capitaine La Cassière se sentit le cœur merveilleusement léger et dispos ; et il pria M. de Chauvincourt de lui faire cette grâce de souper à *l'Epée royale* avec lui.

IV

Chargé de la lettre pour Mlle Mathurine, le page Chamusset se hâtait vers le logis de cette personne, qui répondait plus ordinairement au nom d'Elie Roch Coutheliez d'Aucas. M d'Aucas avait été gratifié d'un tel surnom, à cause de son aspect délicat et frêle et de la fraîcheur de son teint. Si donc, à s'en tenir à la première vue, le lieutenant au régiment de Castel-Bayard rappelait une jeune fille blonde, son audace et sa vigueur démentaient ce qu'on pouvait reprocher d'efféminé à sa mine. Rarement meilleur soldat et pire mauvais sujet n'habitèrent sous une même casaque. Agé de trente ans, alors qu'on ne lui en eût donné raisonnablement que dix-huit, il avait pris part à cinq batailles rangées, sans compter

les rencontres, embuscades et autres faits de guerre d'une moindre conséquence. Ses duels ne se comptaient plus, ni ses aventures d'amour.

Rien de cela n'aurait suffi à le distinguer. Mais, où le lieutenant d'Aucas défiait toute rivalité possible, c'était dans l'exercice du métier subtil et ardu de recruteur. Nul ne s'entendait mieux que lui à trouver des porteurs, soit de mousquet, soit de pique, ni à meilleur marché. Connu à son avantage dans tous les fours du quai de la Ferraille, également aimé et redouté des marchands d'hommes, il ne souffrait dans les actions de ses sergents ni hésitations ni retards. Insensible à la pitié, sourd à la voix de la justice, il eût enlevé le plus inoffensif des passants plutôt que de rentrer les mains vides. Puis il expédiait les contingents, ainsi pressés par les champs et par la ville, aux capitaines qui incorporaient les nouveaux soldats sans se montrer trop regardants sur la qualité, tant il fut toujours difficile de présenter aux montres des effectifs bien complets.

Rarement meilleur soldat et pire mauvais sujet...

De pareils travaux ne vont point sans de sérieux bénéfices, et leur réussite excite nécessairement l'envie. On a accusé M. d'Aucas de prodiguer ses belles qualités ailleurs qu'au service du Roy. On l'a même convaincu d'avoir fait des levées pour la république de Venise. Il n'y a rien là de contraire aux usages. Et comme qui peut le plus peut aussi le moins, le colonel général de l'infanterie fermait les yeux sur le détail et approuvait l'ensemble, sans d'ailleurs tirer des grades subalternes l'officier qui eût pu, peut-être,



— Lis-moi, Tubœuf, lis-moi ce perfide papier !

servir mieux sur le grand théâtre de la guerre et pour la plus grande gloire du Roy.

Ayant pour l'heure mission de remonter en hommes la compagnie La Cassière qui menaçait de tomber à rien, M. d'Aucas s'occupait en toute honnêteté de cette affaire, et aussi de courir le guilledou et les brelans. D'un tempérament à l'excès inflammable, ce jeune homme si gracieusement boucié ne pouvait quasiment point entrevoir une belle sans en tomber amoureux. Ainsi exposé à mille tentations et précipité dans mille erreurs, il confondait la passion de la veille avec celle du jour, quand ce n'était pas avec celle de demain, et se déchirait à cent épines sans souvent contenter son simple désir de cueillir une rose de mai.

Le page Chamusset trouva M. d'Aucas occupé, dans son logis de la rue Saint-Jacques, près de la rue du Plâtre, à consoler une lingère qui se désespérait d'avoir découvert, chez cet homme de guerre, un gant de trop petite pointure pour avoir appartenu à une recrue. C'était, à n'en pas douter, un gant de femme, à garde en velours, et qui sentait la frangipane.

Loin d'arranger les choses, l'arrivée du page porta à son extrême violence la colère de la demoiselle du Palais. Convaincue que cet adolescent effronté apportait un message d'amour et qu'il venait aussi pour réclamer le gant, Mlle Suzon se précipita sur la lettre et l'ouvrit, sans s'arrêter à ce pauvre détail qu'elle ne savait point lire. Ne sachant non plus quelle attitude garder après une action dont elle commençait seulement de comprendre et la gravité et l'inutilité, elle se jeta sur le lit, sans lâcher d'ailleurs ni la lettre ni le gant, enfouit sa tête dans l'oreiller, et, à plat ventre, sans honte de montrer ses bas noirs et ses jarretières bleu et argent, elle se lamenta de telle force que la logeuse, au bruit, entra dans la chambre qui était restée ouverte.

Laissant à la dame Tubœuf le soin de consoler la lingère du Palais de Justice, M. d'Aucas reprit adroitement la lettre et commença de la lire. La Cassière avait couvert plus de six grandes pages de son écriture serrée. M. d'Aucas, avec la plus grande attention, lut et relut; puis il siffla, pirouetta, claqua des doigts et dit au page :

— C'est bien, mon garçon. Retourne vers ton maître et dis-lui qu'il peut compter sur Mathurine; elle le verra ce soir, à *l'Epée royale*.

A ce nom de Mathurine, Mlle Suzon, qui se calmait, retomba de fièvre en chaud mal. Et si la logeuse ne l'eût happée au passage par ses jupes, on eût vu cette autre Ariane voler par la fenêtre et s'abîmer parmi les pots de fleurs dans la cour. Le page, que son extrême jeunesse rendait insensible à de tels spectacles ou qui ne s'en étonnait plus, pour y avoir assisté trop souvent, était déjà parti. Et M. d'Aucas s'habillait avec promptitude, mais sans précipitation, car c'est un défaut capital dans les choses militaires, et en tout préjudiciable au bon ordre.

Métamorphosée en fontaine, Mlle Suzon hurlait d'une voix qui s'enrouait dans les sanglots :

— Maman Tubœuf, il va retrouver sa Mathurine!... La lettre, Tubœuf, ma mie!... Lis-moi la lettre!...

M. d'Aucas, occupé de nouer ses aiguillettes, s'interrompit dans cette difficile besogne, et, froidement, tendit la lettre à son hôtesse, cependant que la triste Suzon, de nouveau à plat ventre sur le lit, s'agitait tumultueusement et criait à tue-tête :

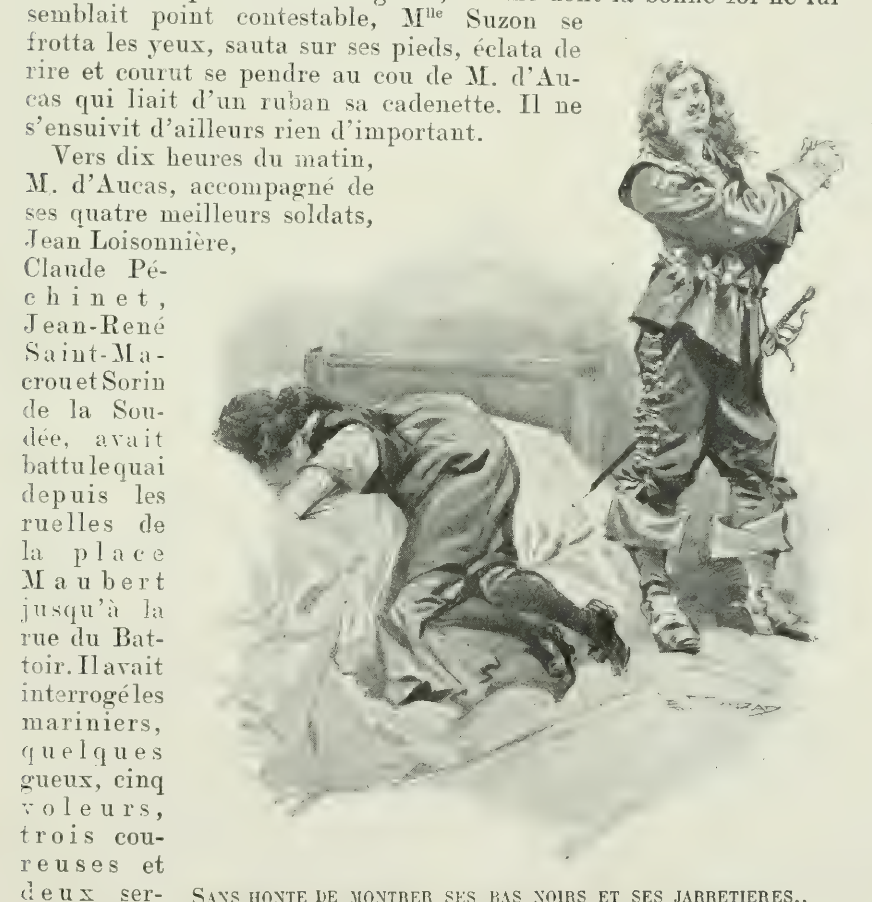
— Lis-moi, Tubœuf, lis-moi ce perfide papier!

La dame Tubœuf, qui n'était point grande liseuse, se mit à ânonner avec prudence et lenteur : « Mon... ami, tu me... feras ce plai...sir de prendre tout aus...sitôt avec... toi les soldats dont tu... seras le plus... sûr : So... rin de la Sou...dée, Jean...-René Saint...-Macrou, et... quelques autres de pa...reille étoffe. Il s'agit de retrouver coûte que coûte... un... homme qui a disparu... aux dernières heures de cette nuit, en...levé dans la... rue du Chat-qui-pêche et qui... »

— Eh bien, mademoiselle, en quoi cela nous regarde-t-il ? Est-il, s'il vous plaît, question de la Mathurine dont vous rêvez ?

A ouïr ces paroles de la logeuse, femme dont la bonne foi ne lui semblait point contestable, Mlle Suzon se frotta les yeux, sauta sur ses pieds, éclata de rire et courut se pendre au cou de M. d'Aucas qui liait d'un ruban sa cadenette. Il ne s'ensuivit d'ailleurs rien d'important.

Vers dix heures du matin, M. d'Aucas, accompagné de ses quatre meilleurs soldats, Jean Loisonnière, Claude Péchinet, Jean-René Saint-Macrou et Sorin de la Soudée, avait battu le quai depuis les ruelles de la place Maubert jusqu'à la rue du Battoir. Il avait interrogé les mariniers, quelques gueux, cinq voleurs, trois coureuses et deux ser-



Sans honte de montrer ses bas noirs et ses jarretières..

gents de police ; tout cela sans le moindre résultat, car le temps avait été si mauvais qu'on ne s'était guère risqué dehors.

Mais, rue de l'Hirondelle, Sorin de la Soudée empoigna sans crier gare un petit mercier ambulant en qui il reconnut un déserteur de la compagnie La Cassière. C'était un mercelot, un de ces colporteurs affiliés aux voleurs de grand chemin, aussi habiles à jouer de leur aune, en guise de bâton à deux bouts, qu'à se défendre contre les chiens d'une seule main, tandis que de l'autre, ils chargent vivement leur balle. Ayant affaire à trop forte partie pour lutter avec avantage, craignant encore plus la police que ses agresseurs, le mercelot fila doux et fournit des indications utiles.

Ainsi M. d'Aucas apprit-il que le racoleur Agnan de Saint-Dié avait enlevé quelqu'un, cette même nuit, dans la rue du Chat-qui-pêche. De fil en aiguille, le colporteur, assuré de n'être pas poursuivi par le lieutenant, et charmé de recevoir cinq deniers en espèces, raconta l'expédition des racoleurs : lui-même avait été placé en sentinelle près du Châtelet.

M. d'Aucas n'avait plus qu'à donner le vol à cet oiseau de potence et à visiter les fours du quai de la Ferraille, habituels repaires des marchands d'hommes, et dont il n'ignorait aucune des particularités. Dans une de ces mauvaises tavernes, il trouva le racoleur Agnan de Saint-Dié, entouré par son aimable cohorte de sergents et de filles perdues.

Ce lieu était le rendez-vous ordinaire de ce que la ville possédait de moins recommandable. Les propriétaires de deux oreilles n'en composaient point la majorité. La canaille des berges y fréquentait avec les gueux qui mettent seulement trois ronds dans la crosle du grand Coesre, quand tenant sa cour avec ses lieutenants les Cagouz, ce roi des voleurs siège sur un nouvel affilié, un blesche, prosterné à quatre pattes. Non loin de là dormaient sur la Seine les bateaux plats où ces enfants de la Matte avaient leur tribunal. C'est à bord que leurs officiers de justice rendaient les arrêts sans appel, et les faux frères, dûment dagués, étaient jetés dans le fleuve.

Les sous-sols des cabarets servaient de geôle aux imprudents qui, attirés par l'appât de quelques écus, avaient signé sur la feuille. L'argent aussitôt dissipé en crapuleuses orgies, les enrôlés attendaient, les fers aux pieds, qu'on les embarquât, de nuit, pour les ports de mer. Plus à plaindre encore ceux que leur mauvaise fortune avait livrés aux racoleurs qui couraient, en armes, par les rues, sitôt la nuit tombée et enlevaient les passants. A force de coups, on obligeait ces gens, enchaînés au fond de caveaux infects, à consentir un engagement. Puis on les expédiait par voie d'eau, ou bien, escortés par la maréchaussée, ils accomplissaient le voyage, ferrés sur les charrettes, jusqu'à rejoindre l'armée.

Des faux sauniers, des chevaliers portant la fleur de lis sur l'épaule, des déserteurs sûrs d'un nouveau louage, des spadassins et des procureurs de filles, des laquais chassés, des Isabelles de carrefour, la séquelle emplissait les bouges. Les voleurs y trouvaient à vendre leur butin de la nuit. Et ceux qui couchent dans les fours

encore chauds, ceux qui vident les pots à aumône, de grand matin, à la porte des couvents, tous les apprentis filous, toute la vermine qu'on fouette au cul des charrettes, se mussait en ces asiles où le chevalier du guet ne s'occupait point de les troubler.

Dans cette société de choix, le racoleur Agnan de Saint-Dié tenait une place honorable. Il reçut M. d'Aucas avec cette courtoisie où la déférence se masque sous une dignité martiale. Mais le personnage tenait trop à la clientèle du lieutenant pour aller contre sa volonté. Peu lui importait d'ailleurs, si la question d'argent ne se tranchait point par une perte. Le crédit de M. d'Epernon, colonel général de l'infanterie, et protecteur du sergent racoleur, était alors assez bas pour qu'un mouvement d'impatience chez M. d'Aucas pût causer à M. Agnan, malgré ses indiscutables mérites, des inconvénients de première grandeur. Le moindre n'était pas le risque d'étrenner une corde neuve.

Jouer au plus fin avec le lieutenant ne parut point à M. Agnan — il le donna du moins à entendre — de bonne politique. Carrément, il s'établit sur le terrain de la finance :

« L'homme de la rue du Chat-qui-pêche était là, dans la cave, sous cette trappe, et bien ferré. Que lui, Agnan, eût enleve cet artisan, — ou ce peintre, et pour lui, c'était même chose, — à cela nulle objection. En tous cas, il ne le lâcherait que contre trois cents livres, une fois payées. Les recrues étaient rares, en ce moment. »

M. d'Aucas ne s'arrêta point à la rondeur de la somme. N'ayant pas reçu d'instructions particulières sur ce sujet, il ne voyait nul inconvénient à ce que M. Agnan fût payé de ses peines et débours. Il signa donc un bon de trois cents livres au compte du trésorier des guerres. Bien plus, il offrit au racoleur vingt écus de sa poche s'il voulait lui dire, sans autres détours, qui l'avait chargé de faire le coup.

Agnan de Saint-Dié se retrancha tout aussitôt derrière la plus impénétrable réserve : « C'était une entreprise de racolage avec ses hasards, rien de plus. » Et il ne voulut point sortir de là.

Dans ce bouge obscur et désert, car les sergents et les filles s'étaient envolés sur un signe du recruteur, les deux hommes, assis à une même table, formaient un curieux tableau qu'eût aimé à peindre quelque artiste hollandais. Avec son haut de chausses sang de bœuf, son pourpoint pain bis, son baudrier rehaussé de clin-



Il signa donc un bon de trois cents livres.





Il avait interrogé les mariniers, quelques gueux, cinq voleurs...

quant, son épée dorée qui luisait peut-être moins que les longues cadenettes de sa chevelure blonde, Elie d'Aucas, élégant et menu, figurait assez bien une princesse d'aventure, sous des habits de garçon. Pour Agnan de Saint-Dié, la comparaison avec un jambon fumé s'imposait, et tout à son avantage, tant il était hâlé, tanné. On eût dit d'une vieille pipe sérieusement culottée, puis oubliée dans la cendre. Vêtu de camelot poil de loup, il avait des bottes rousses, des jarretières feuille morte, une épée à garde bronzée et un chapeau plus bistré que le bonnet des ramoneurs. Un œil lui manquait, le gauche, mais une large mouche de taffetas en dissimulait le défaut. Ses cheveux, en grisonnant, avaient pris le ton du vieux cuivre. De même pour sa royale ondulée ainsi que celle d'un bouc. Et, à l'exemple de cette monture de Sabbat, ses yeux, ou plus exactement le seul qui lui demeurait, s'éclairait d'un feu verdâtre. Bref, c'était une physionomie obscure et sauvage.

Si audacieusement sardonique que s'affirmât ce brave en son coutumier cabaret, il ne pouvait soutenir longtemps la lutte contre M. Roch Elie d'Aucas. Une lame soigneusement fourbie vaut autant à l'usage qu'un fer mal entretenu et rouillé. Avec ses yeux bleus, tout à la fois froids et vifs, et acérés comme des aiguilles de givre, M. d'Aucas regardait-il quelqu'un, ce quelqu'un se sentait tout aussitôt investi par une volonté supérieure. Contrecarrer le lieutenant, le gêner même, rentrait dans la catégorie des dangers entre tous redoutables. Autant valait tirer les moustaches d'un tigre, après s'être introduit dans sa cage. Le capitaine La Cassière comparait volontiers cet aimable garçon à ces dagues déliées, mais renforcées à la pointe et qui faussent la meilleure chemise de mailles.

Regardant bien en face le racoleur, M. d'Aucas commença de l'interroger avec une précision militaire. Et celui-ci baissait son nez crochu, dont la table, jadis fracassée par cette même balle qui lui avait ravi un œil, gardait de cet accident une forme qui défiait toute description exacte. A mesure que M. d'Aucas parlait, M. Agnan balbutiait d'une manière plus embarrassée, tout en grondant à la façon d'un dogue qui se voit menacé de perdre un succulent os à moelle.

— C'est bien, monsieur le drôle, c'est bien! A procéder ainsi vous n'avancerez guère vos affaires. Puis, s'il vous plaît de servir les vengeances particulières, ne comptez pas sur moi pour vous sauver des poursuites. Vous ne voulez pas parler ?... A votre aise. Mais vous ne toucherez pas un sou, fiez-vous-en à moi. Cette ordonnance de trois cents livres, que vous allez me rendre, passera sous votre vilain nez... Allons, donnez!

M. Agnan rendit le papier, sans se permettre une observation. Et M. d'Aucas continua de parler :

— Si vous avez endommagé ce garçon, et si peu que rien, je jure de vous faire passer par les verges. Allons, qu'on réponde et sans barguigner, s'il vous plaît!

Le racoleur avoua de mauvaise grâce que « l'intéressé s'était défendu comme un chat sauvage, et, naturellement... »

— Qu'entendez-vous par là, butor ?... Holà! Qu'on m'amène tout aussitôt ce jeune homme, ou, par le sang-Dieu, je descends moi-même avec mes soldats et donne le vol à vos oiseaux, pour l'exemple !... Allez ! Ensuite nous causerons d'autre chose, et j'aurai plus d'un moyen pour vous délier la langue.

M. Agnan s'occupa tout aussitôt de satisfaire le lieutenant. Après bien des allées et venues, des conciliabules avec ses acolytes qu'il avait appelés, il leva la trappe et descendit le premier dans la cave. Des chaînes résonnèrent, des cris et des malédictions montèrent. Enfin M. Agnan reparut. Un prisonnier le suivait, et derrière venaient des sergents portant chacun une lanterne et l'esponton de l'autre main.

— Comment vous appelez-vous ?

A cette question posée brusquement par M. d'Aucas, le prisonnier hésita, regarda M. Agnan avec la mine d'un chien battu, bredouilla, et se tut. C'était un petit loqueteux de quinze ans à peine, roux de poil, sordide, et plus qu'aux trois quarts idiot. Il se dandinait ridiculement sur ses pieds chaussés de mauvais souliers, et ses jambes étaient si maigres, que



VÊTU DE CAMELOT POIL DE LOUP. IL AVAIT DES BOTTES ROUSSES, DES JARRETIÈRES FEUILLE MORTE.

les anneaux de ses fers descendaient jusqu'à ses talons éculés.

Mais déjà M. d'Aucas avait saisi Agnan de Saint-Dié à la gorge :

— C'en est trop! maître fripon! Par ma bonne mère, tu te veux gausser de moi! C'en est trop, la mesure est comble, et tu vas être pendu!... Holà! Sorin, Péchinet, Saint-Macrou!... A moi! Qu'on s'assure de ce drôle!

Si l'on s'en voulait tenir à la simple apparence, le racoleur eût pu écraser M. d'Aucas d'une simple chiquenaude. Cependant, collé au mur, blême sous son hâle, ou plutôt couleur de cendre, déjeté, pantelant, pitoyable, il gémissait sans essayer d'écarter les mains fines et blanches qui lui serraient le cou :

— Il s'appelle bien Lemessier... pourtant!... Mais la peur lui ferme la bouche!...

— Ah! gredin! Tu veux encore m'en donner à garder, et tu t'obstines !... Qu'on le garrotte ! Et si un seul de ceux-là fait mine de résister, qu'on lui brûle la cervelle, s'il en a une, d'occasion !

Croyant comprendre, à cette dernière plaisanterie, que M. d'Aucas laissait tomber sa colère, Agnan rejeta la faute sur ses sergents :

— Ecoutez, monsieur... Ce n'est... pas de mon fait!... Ah! cessez de m'étrangler, s'il vous plaît!... Evidemment, on vous a présenté un autre homme... Les sots m'ont trompé, et vous aussi, du même coup!... Allons, vous autres! Faites descendre ce bélître et amenez l'autre... qui est là... derrière.

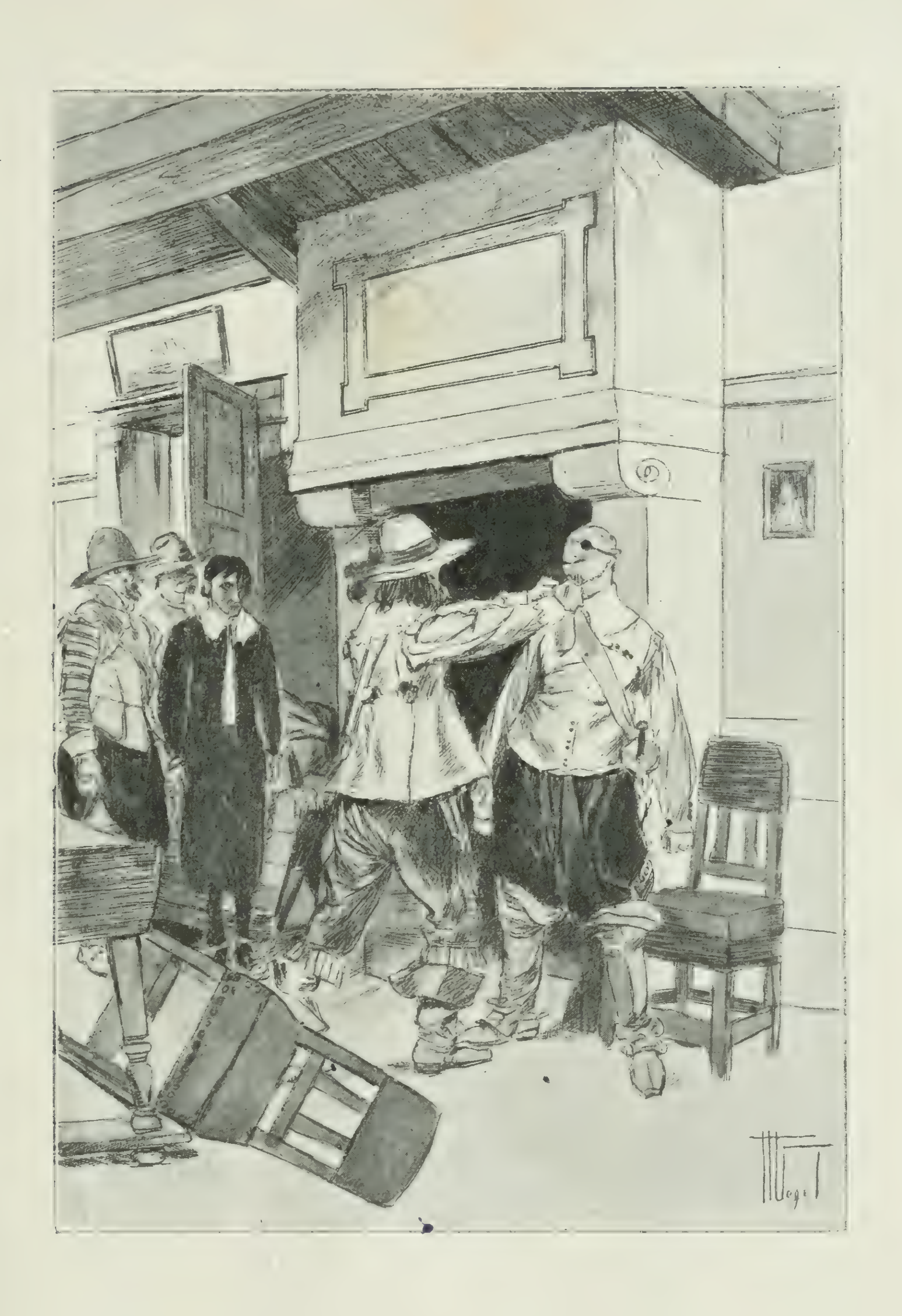
— Tu es moins bête que je ne pensais, coquin! Et tu te tireras de ce mauvais pas, c'est visible!... Mais — j'en jure ma bonne mère! — tu marcheras droit, ou gare le grand prévôt!

Cette habitude de jurer « par ma bonne mère » s'excusait, chez M. Roch Elie d'Aucas, par sa condition même d'enfant trouvé. Ses intimes savaient bien qu'on l'avait découvert, un matin, sous la statue du prophète Elie, le jour de la fête de Saint-Roch, au village de Saint-Martin d'Aucas, l'an 1605.

Dégagé de l'étreinte, M. Aignan, rouge d'émotion, tâchait de rajuster son col. Les quatre soldats le gardaient à vue sans l'empêcher de s'asseoir. C'est alors que la porte du fond s'ouvrit et que Ludovic Lemessier parut. Les vêtements sordides dont il était mal couvert, ne tenaient plus sur lui que par des fils. Son visage, tuméfié, sanglant, se cachait à moitié sous les cheveux souillés, emmêlés, où des brins de paille et des toiles d'araignée demeuraient pris. Plus de chapeau ni de souliers, plus de linge. Les jambes mordues par les entraves de fer saignaient. Les cordes qui assujettissaient les poignets avaient été à ce point serrées que les doigts, violets, laissaient suinter le sang sous leurs ongles. Et, dans cette atroce misère, l'homme n'avait rien perdu de son courage ni de sa fermeté.

Il regarda M. d'Aucas avec un mépris tranquille et lui dit de l'accent le plus naturel, et sans que sa voix ne tremblât ni ne s'enflât :

— Vous êtes sans doute le frère de ce petit scélérat qui essaya de



— Écoutez, monsieur... Ah! cessez de m'étrangler, s'il vous plait!...

me faire assassiner cette nuit dernière ? Vous me semblez bien réduit en dimensions pour nourrir d'aussi vastes projets, monsieur le coupe-jarret. Ceci dit, qu'on me tue, si vous le voulez, mais qu'on me débarrasse de votre présence.

— Par ma bonne mère, voilà qui est parler ! s'écria M. d'Aucas. Si je me trouvais à votre place, monsieur, je ne sais vraiment si j'aurais trouvé des expressions aussi heureuses. A vos propos, je vous ai reconnu sans que vous ayez eu à prendre la peine de vous nommer. Et moi, Roch-Elie d'Aucas, venant de la part de qui vous savez, je pense, j'ai cet honneur et ce plaisir d'annoncer à monsieur Ludovic Lemessier qu'il est libre comme l'air... Allons, Sorin, Saint-Macrou, qu'attendez-vous pour le débarrasser de cet appareil ridicule et odieux ?

Et se rapprochant vivement de Ludovic, il lui dit à l'oreille :

— Mon ami, La Cassière vous attend ce soir à *l'Epée royale*, et j'y souperai avec vous. Quant à moi, je suis à vos ordres pour travailler à avancer vos affaires, si possible, pendant la journée. Dans moins d'une heure, je vous prends et nous irons dîner chez les barbiers Guillemin.

Alors seulement Ludovic Lemessier se sentit pris d'une grande faiblesse. Tombant assis sur l'escabeau qu'on lui avait avancé, il s'abandonna aux rudes mains qui s'essayaient à rompre ses liens en douceur. Cependant le soldat Jean-René Saint-Macrou lui tendait un pot de vin chaud. Mais les mains de Ludovic, trop faibles, ne purent saisir le vase et Saint-Macrou dut le porter à ses lèvres. Insensible à la pitié, M. d'Aucas ne s'arrêta point à ce spectacle. Rentrant dans la pratique des choses, il interpella Agnan de Saint-Dié :

— Maître fourbe, je redoute pour vous la colère de quelques puissants de ce monde qui s'intéressent au cavalier que vous avez enlevé... et outrageusement dépouillé, si je m'en rapporte à sa mise. Je vous conseille donc, pour peu que vous teniez à votre peau tannée, de réparer au plus tôt le dommage. Il faut, monsieur Agnan, il faut — entendez-le bien ! — que le jeune homme, ou l'intéressé — pour me servir de vos propres expressions — rentre dans ses biens, c'est-à-dire ses vêtements, au grand complet. Je veux qu'il ne manque un cordon à ses souliers, non plus qu'une aiguillette à son pourpoint. J'exige qu'il retrouve aussi sa bourse, et garnie comme au moment de son accident. Et seulement alors, gibier de potence, mon ami, tu recevras le bon de trois cents livres, aussi vrai que tu pues le tabac à plein nez.

M. Agnan consentit : tout serait remis fidèlement. A son appel, deux filles s'avancèrent qui flairaient le musc et la civette à ressusciter un mort. Quand chacun eut éternué — et cette odeur violente hâta la reprise des esprits chez Ludovic Lemessier, mieux que le vinaigre dont Sorin de la Soudée lui barbouillait le nez — M. Agnan confabula avec les aimables personnes et finit par lâcher quelques pièces d'argent avec quoi elles s'éclipsèrent, emportant la plus grande partie de leur parfum, mais en laissant assez pour que le cabaret en fût imprégné pour le restant du jour.

— Dans moins d'un quart d'heure, tout sera ici. Et votre ami vous sera rendu tel qu'il se risqua, à la légère, sur le pas de sa porte, alors que j'opérais honnêtement dans son quartier.

A cette promesse du racoleur, M. d'Aucas répondit de la façon la plus détachée :

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur Agnan. Maintenant, si vous voulez que nous entrions dans le vif de l'affaire, il ne tient qu'à vous de toucher une forte gratification. Allons, donnez-moi le nom des gens pour qui vous avez travaillé et comptez sur ma discrétion... Vous-même fixerez la somme.

M. Agnan devint plus muet qu'un poisson de sa rivière. Chacun a son point d'honneur ici-bas. Capable des actions le plus violemment indélicates, M. Agnan n'eût point, pour tous les biens et les honneurs de ce monde, manqué à sa parole. Sans s'expliquer plus clairement, il pria M. d'Aucas de l'excuser. Que le lieutenant le menât prendre, cela rentrait dans les risques de son métier. Mais M. Agnan ne dirait rien. Et, du reste, il n'avait rien à dire, car l'expédition de la nuit rentrait dans le commun de sa besogne, la transaction du matin pareillement. Il avait remis régulièrement une recrue moyennant la prime, ainsi que d'usage.



Ludovic Lemessier parut.

M. d'Aucas comprit qu'il n'obtiendrait de ce côté aucun renseignement utile. Assuré de retrouver le racoleur en cas de besoin, il estimait que le succès inespéré d'avoir délivré Ludovic devait, pour l'instant, lui suffire. Sans autrement insister, il emmena le jeune homme, une fois qu'on lui eût rendu ses hardes. La bourse ne put être représentée, mais on passa sur ce détail. Sur la place des Trois-Maries, ils montèrent dans un carrosse de louage, en tout digne de la Vallée de Misère, et dont les chevaux semblaient s'être enfuis de l'Ecorcherie. Les soldats furent envoyés à la découverte, tant au logis du peintre que chez le capitaine La Cassière. La lettre de celui-ci renfermait des instructions exactes, minutieuses, sur tous les points.

Mais Ludovic Lemessier avait été trop maltraité pour pouvoir supporter de nouvelles fatigues. Il toucha à peine aux plats du repas fastueux que lui offrit M. d'Aucas chez les Guillemin, et rentra chez lui pour se mettre au lit. Sorin de la Soudée et Jean Loisonnière s'installèrent à sa porte pour le garder contre les ennemis et les fâcheux.

M. d'Aucas courait alors chez le capitaine La Cassière. L'affaire mystérieuse, à laquelle il se trouvait subitement mêlé, commençait de passionner sa nature aventureuse et volage. Fort des renseignements contenus dans la lettre, plus fort encore des particularités que lui avait racontées Ludovic, il se persuada qu'une pareille histoire ne pourrait se dérouler sans des bonnes fortunes singulières. M. d'Aucas se voyait déjà distingué par des femmes de la plus rare beauté, sans en excepter la gantière. Et si la lettre du capitaine, qui résumait le drame en son entier, n'eût expressément interdit au lieutenant une semblable démarche, nul doute que M. d'Aucas n'eût couru au *Chevrotin de Vendôme.*

En tous cas, il se jurait de délivrer la gantiere, en dépit des gens du roy. Car M. d'Aucas était d'un caractère indomptable et rebelle, et, comme tel, toujours prêt à prendre parti dans les troubles de l'Etat. Son idée sur l'aventure où il entrait, était que la main du cardinal-ministre — « sa bête rouge » — tenait les fils. A la barbe de cet homme d'Eglise, lui, Roch-Elie d'Aucas, arracherait la Belle Gantière de sa prison. Il ne pourrait moins faire ensuite que de s'en constituer l'amant, sans préjudice des autres dames qu'il rencontrerait au cours de ses travaux. Ceux d'Hercule n'avaient rien pour l'effrayer... Ainsi songeant, il atteignit la maison de la rue du Paon.

M. d'Aucas y fut reçu d'abord par la femme du menuisier. Cette hôtesse, en tout de bonne vie et mœurs, se lamenta, parce que les valets de M. le comte — c'est-à-dire Ferrand La Cassière — profitaient de son absence pour introduire des ivrognes sous son toit. Deux, à sa connaissance, dormaient à poings fermés dans l'écurie.

— C'est là, ma mie, une chose vraiment blâmable. Mais il faut que jeunesse se passe. La vôtre est gracieusement fleurie, et nous aurions, vous et moi, mieux à faire...

Barbe Moutonnet, épouse de maître Duperrois, menuisier, à l'enseigne du *Bois d'Irlande*, n'en écouta pas davantage. Elle s'enfuit vivement, car de son menton, la main de M. d'Aucas était descendue jusqu'à la taille et l'autre chiffonnait sa guimpe.

Privé de cette distraction de hasard, M. d'Aucas continua de gravir l'escalier. Le valet Poupart, sur le palier, lui annonça que le capitaine était absent, mais, s'il voulait bien entrer, des nouvelles lui seraient données, et elles étaient d'importance : « Deux hommes attendaient, dûment ficelés, dans l'écurie, que M. le comte les daignât interroger, à son retour. Tout prouvait que c'étaient deux espions, mais d'une pauvre espèce, et les mêmes qui avaient suivi M. le comte dans les rues. Non contents de cela, ils s'étaient essayés à interroger ses domestiques. L'un d'eux, même, n'avait pas craint d'offrir des sommes à lui, Poupart, et cela dans la salle basse de *la Grappe de Chanaan...* »

— Voyez, monsieur, vous en distinguez d'ici l'enseigne!... Heureusement, monsieur, que mon maître, qui, ainsi que vous n'en ignorez, a l'œil sur tout, ne partit point sans me dicter ma conduite, non plus qu'au palefrenier Marin...

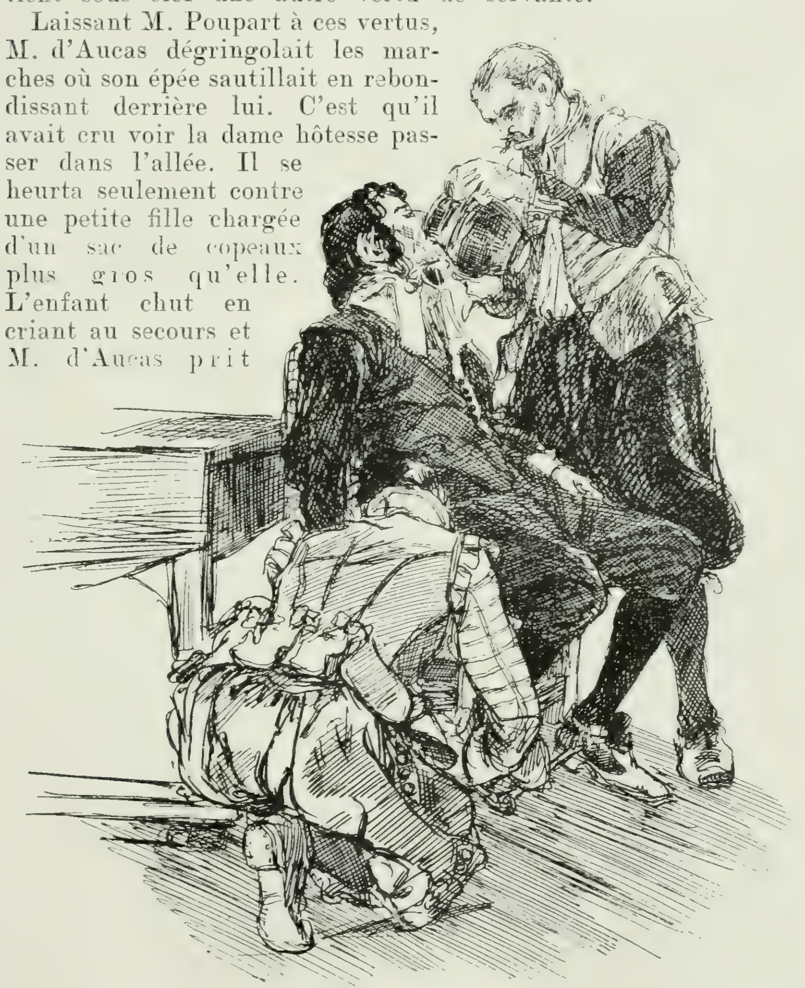
Tout en écoutant le rapport de M. Poupart, le lieutenant examinait les trois épées nues que La Cassière avait laissées sur sa table. Il en regarda une de très près, et s'écria :

— Tiens!... Mais cette estocade appartient à Roussi de Saint-Clair, le vieux maître d'armes!... Je lis bien son chiffre gravé sur le talon de la lame... Comment a-t-elle pu tomber entre les mains de La Cassière ?...

Et, sans plus songer à l'épée, sous le coup de l'émotion provoquée par les charmes discrets de l'hôtesse trop tôt disparue, M. d'Aucas demanda à M. Poupart quelques renseignements sur la « demoiselle du menuisier ».

— Hélas! monsieur, une vertu de dragon, si j'ose dire, et qui tient sous clef une autre vertu de servante.

Laissant M. Poupart à ces vertus, M. d'Aucas dégringolait les marches où son épée sautillait en rebondissant derrière lui. C'est qu'il avait cru voir la dame hôtesse passer dans l'allée. Il se heurta seulement contre une petite fille chargée d'un sac de copeaux plus gros qu'elle. L'enfant chut en criant au secours et M. d'Aucas prit



Cependant le soldat Saint-Macrou lui tendait un pot de vin chaud.

congé de M. Poupart, qui l'accompagnait respectueusement :

— Adieu, Poupart, riche en jolies voisines. Garde étroitement les prisonniers. Vraisemblablement, nous les interrogerons dans la soirée. Et gare à la police!... Nous autres gens de guerre faisons nos affaires nous-mêmes.

M. d'Aucas s'enfuit en riant sous ses moustaches de chat. Une idée lui était venue, et plaisante.

« Après qu'on aura tiré de ces deux drôles les renseignements utiles, je les garderai comme recrues et les donnerai en compte à Agnan! »

Quand il rejoignit le capitaine La Cassière au cabaret de *l'Epée royale*, son premier soin fut de s'excuser de se présenter seul. Travaillé par la fièvre, Ludovic Lemessier gardait le lit. Le médecin, appelé par ses soins, répondait du malade, pourvu qu'on respectât son repos.

M. La Cassière ne marqua ni étonnement ni surprise. Après avoir présenté cérémonieusement le lieutenant Roch-Elie d'Aucas à M. de Chauvincourt, il dit, d'un ton noble :

— En vérité, mon cher, je n'attendais pas moins de toi. Quand on veut s'attaquer à l'impossible, il suffit de t'aller chercher.

Puis, se tournant vers M. de Chauvincourt, il ajouta :

— Ainsi sommes-nous dans les gens de pied. Je voudrais voir un chevau-léger dévider un pareil peloton.

M. de Chauvincourt sourit agréablement, comme à son ordinaire, et répondit :

— Mon bon ami, vous les verrez à l'œuvre, ces chevau-légers dont vous faites trop peu de cas. Dans cette affaire, nous sommes pareils aux doigts de la main. J'entends courir tous les risques, partager tous les dangers. Buvons, messieurs, à la Belle Gantière et à son intéressant neveu!

— Et à son aimable fiancée, la jeune Claire. Chauvincourt, nous voici passés dans la confrérie des chevaliers errants!... Chauvincourt, à notre dame!

Ainsi parla M. La Cassière, comte de Fougerays, avant que d'entamer un merveilleux pâté de lamproie. M. d'Aucas ne voulut point s'asseoir, parce qu'il lui fallait d'abord porter trois santés, sans préjudice de celle du Roy. Il vida trois fois son verre en l'honneur de la Belle Gantière, de l'hôtesse du capitaine et de Mlle Claire. Ainsi le lieutenant buvait-il à ses prochaines amours, amours du jour, sans préjudice de celles du lendemain.

V

M. de Chauvincourt n'était point de ces Gascons dont les protestations d'amitié s'envolent aussitôt qu'émises. S'il avait prié M. La Cassière de l'employer en cas de besoin, son propos de l'obliger était ferme et il le lui fit bien voir. A la fin du souper, les trois amis se trouvaient bien décidés à suivre jusqu'au bout l'aventure où Ludovic Lemessier se trouvait engagé d'une façon autant mystérieuse que

singulière. N'en étant pas encore à se partager les rôles dans l'action où ils entraient à peine, MM. de Chauvincourt, La Cassière et d'Aucas s'arrêtèrent à cette première résolution d'interroger étroitement les deux espions que l'on gardait dans l'écurie de la rue du Paon.

Sans donc s'attarder à l'*Epée royale,* ils louèrent un carrosse qui les transporta au logis du capitaine La Cassière. Là, ils ouïrent tout d'abord M. Poupart et le palefrenier Marin. De ces valets le récit fut semblable. Chacun des espions avait essayé de les corrompre. Chacun d'eux, même, avait cru réussir à acheter les domestiques qui leur avaient permis d'entrer chez M. le comte de Fougerays. Mais là, les deux inconnus avaient été vivement bâillonnés et ligotés. Ils attendaient, ainsi arrangés, ce que M. le comte déciderait d'eux.

Si M. Poupart eût été le maître, on eût cacheté le bec de cette canaille avec de la bonne cire d'Espagne. Si cela eût dépendu du palefrenier Marin, on les aurait précipité dans une de ces carrières voisines du Diable Vauvert. Pour ingénieux que s'en montrassent les auteurs, ces propositions furent écartées.

Mais la grande expérience que possédaient les trois officiers dans l'art de délier la langue des captifs ne leur fut d'aucun secours. Ils ne purent rien tirer des deux drôles. Promesses d'argent, menaces, sévices demeurèrent également sans succès. De l'un l'on serra les pouces avec la batterie d'un pistolet ; de l'autre l'on comprima les tempes avec une corde tordue sur un bâtonnet ; de tous deux l'on grilla le cuir. M. d'Aucas en fut pour sa peine. Et l'on crut, un moment, qu'il allait pleurer de désappointement.

Au vrai, les deux misérables ne savaient rien. Embauchés dans la Vallée de Misère, aux dernières heures de la nuit dernière, par un quidam vêtu de noir et qu'ils n'avaient jamais vu, ils s'étaient engagés à suivre le capitaine La Cassière, à l'observer, et à rendre compte de ses faits et gestes à l'homme noir qu'ils devaient retrouver, à quatre heures du soir, sur le Petit Pont. Témoins de l'enlèvement de Ludovic au coin de la berge et de la rue du Chat-qui-pêche, ils n'y avaient pas été mêlés activement. Leur rôle s'était borné à garder la porte de la maison, puis à filer le capitaine La Cassière. Pour cette besogne, une forte récompense leur était promise ; d'avance, ils en avaient touché une partie. On pouvait les tuer, ils n'en savaient pas davantage. Leurs noms et leurs professions n'avaient rien de fixe. C'étaient des vagabonds, des filous sans feu ni lieu, à louer pour n'importe quel mauvais coup, et à la disposition du plus offrant.

Interrogés séparément, ces larrons de petite volée n'eurent point de réponses contradictoires. M. d'Aucas ouvrit alors cet avis qu'on les transportât cette nuit même jusqu'au quai de la Ferraille et qu'on les livrât à Agnan de Saint-Dié. M. de Chauvincourt ne pensait point de même : le racoleur se trouvant mêlé, de l'aveu même du lieutenant, à cette ténébreuse affaire, il convenait de s'en défier. Qu'on lui remît ces deux hommes — recrues à première vue sans valeur — Agnan ne manquerait point d'en donner avis aux ennemis de Lemessier.

Intérieurement mortifié de voir le fruit de ses combinaisons ainsi se gâter, plus mortifié encore du peu de cas que le capitaine de chevau-légers faisait de ces deux recrues possibles, M. d'Aucas tenta de biaiser :

— Je me porte garant du contraire. Agnan est, au su de chacun, parmi les plus déterminés et les plus louches coquins qui honorent Paris de leur présence. Mais je le connais incapable de manquer à sa parole. Il s'est engagé vis-à-vis de moi à ne plus parler de notre affaire à âme qui vive. Soyez persuadé qu'il ne dira rien.

— Ne lui fournissons pas une occasion trop tentante de manquer à son serment, dit M. de Chauvincourt. Si vous m'en croyez, nous garderons ces deux braves sous clef jusqu'à plus ample informé. Il importe, avant tout, qu'on ne les revoie de quelque temps à la Ferraille non plus qu'à la Vallée de Misère pour donner une haute idée de nos moyens à l'ennemi. Les démarches qu'il ne manquera pas de faire, pour retrouver ses espions, pourront nous mettre sur la bonne voie. Mon opinion est que La Cassière doit les garder chez lui, ou, pour mieux parler, chez moi, car ce logis de la rue du Paon n'est pas sûr. Je possède, à Vaugirard, une petite maison où notre ami trouvera toutes ses aises, entouré de ses soldats et de ses valets. Nous autres, après l'avoir déposé dans cette obscure retraite, nous répandrons le bruit qu'une maladie subite le condamne à l'isolement et que les médecins défendent qu'on l'approche. La maison étant ainsi préservée contre les indiscrets et les deux malandrins y vivant établis chacun en un caveau et surveillés étroitement, le malade rentrera dans Paris et travaillera avec nous à découvrir la Belle Gantière et à protéger l'aimable Claire ainsi que le vertueux Ludovic contre l'engeance acharnée à leur nuire.

Le capitaine La Cassière applaudit : « Jamais, en un conseil de guerre, affaire ne fut mieux présentée. » M. d'Aucas, content de conserver les deux recrues et ne perdant point l'espoir de les saisir, dans l'avenir, avoua que c'était là parler. M. Poupart fut requis de préparer vivement le départ. On se rendrait à Vaugirard dans deux heures. Le carrosse était tout prêt. Les prisonniers y seraient attachés, chacun en un panier à linge. M. de Chauvincourt se chargeait du passage à la porte de Bussy.

Puis on examina les épées : celle qui portait le chiffre du maître d'armes, Roussi de Saint-Clair, fut retenue comme un des éléments les plus importants de l'enquête.

— J'avais déjà pensé au vieux diable, dit La Cassière, et tous mes souvenirs de la nuit dernière se groupent, à cette heure, et constituent une merveilleuse certitude. Il n'est pas jusqu'au mot d'ordre « Tarobat », que j'entendis prononcer à la fin du combat, qui ne prenne maintenant une signification précise. Sous ce nom, vous le savez, l'on désigne ces coutelas de gabier qui nous sont familiers depuis le siège de La Rochelle. Mais le mot n'est point d'usage courant parmi les gens de terre. Roussi de Saint-Clair a servi, jadis, dans les troupes embarquées, et jusqu'en Hollande. Je vous laisse le soin de tirer la conclusion raisonnable. A la sûreté de certains coups fournis dans cette nuit mémorable, j'ai cru reconnaître

la main de ce réputé maître d'armes. Et peut-être, même, m'ayant lui aussi reconnu à la lueur des flambeaux, nous a-t-il un peu ménagés. Il nous faut donc retrouver Roussi de Saint-Clair. Rien de plus aisé : sa salle d'armes est établie rue des Quatre-Fils-Aymon, à toucher l'hôtel de Guise. Dès demain matin, la chose sera éclaircie.

— Quant à cette épée dorée, fit M. d'Aucas, je la tiens pour italienne, et vous ne me contredirez pas. La brièveté remarquable de la prise, les courbes concentriques des gardes, leur ordre serré, la finesse de la lame et son excès de longueur crient une origine d'au delà les monts. C'est une arme de parade plus qu'une arme d'usage, et qui semble plus propre à une main débile qu'à celle d'un spadassin exercé.



— Quant a cette épée dorée...

M. de Chauvincourt et M. La Cassière n'y contredirent point. Ce dernier ajouta même :

— Pour moi, je vois dans cette méchante rapière la propriété du petit seigneur que j'ai étourdi d'un maître fendant sur la tête. Son chapeau para en partie ce coup que je détachai d'ailleurs assez mollement, tant l'allure débile du drôle me semblait commander la pitié. Malheureusement la lame ne porte aucune inscription ni marque, non plus que celle-ci, d'ailleurs...

L'épée que le capitaine tendait à M. de Chauvincourt rentrait dans la catégorie des produits d'Allemagne. Sa forte monture, noircie au feu, était celle des estocs saxons, mais la lame en était presque plate. La dague que La Cassière avait ramassée à côté formait bien avec elle la paire. Le pélican et sa piété, se détachant parmi les rinceaux gravés à l'eau-forte sur le talon des deux lames, étaient décor trop commun sur les armes d'outre-Rhin pour fournir une indication utile.

— Je crains bien que ces dépouilles opimes ne nous aident que peu dans nos recherches. Peut-être n'en sera-t-il pas de même pour ce pendant et sa perle. Et quand je devrais fouiller toutes les boutiques des joailliers et des revendeurs, je retrouverai l'homme qui m'a fait cadeau, avec ce bijou, de la moitié de son oreille.

Et M. La Cassière conclut en ces termes :

— Enfin, pour arrêter notre plan de campagne, voici ce que je propose : vous, Chauvincourt, après que vous m'aurez installé dans votre maison de Vaugirard, vous retournerez vous coucher dans Paris. Dès demain matin, vous répandrez le bruit que je suis au plus mal, et visiterez tous les indiscrets capables de le répéter Elie d'Aucas aura vu notre Ludovic et pris tous les renseignements nécessaires pour commencer nos travaux d'approche autour de la maison du gantier. Vous êtes de trop adroits renards pour que j'aie à vous prêcher la prudence. Et, d'ailleurs, vous me verrez bientôt parmi vous, mais vous aurez grand soin de ne pas me reconnaître avant que je ne vous parle. Toi, d'Aucas, mon fils, ne te laisse point lier de lacs d'amour, si, d'aventure, l'ennemi en dispose sous tes pas!... Et, pour Dieu, ne mets pas la main à l'épée sans raison!... Je ne te parle pas de la police... Nous devons la redouter plus que quiconque... puisque nos intentions sont pures.

Ainsi lesté de bons conseils, M. d'Aucas regagna son logis, et La Cassière, accompagné par M. de Chauvincourt, s'en fut à Vaugirard, escorté par ses valets à cheval. Deux soldats surveillaient le bagage, c'est-à-dire les deux espions ficelés en deux paniers et qui tressautaient à tout cahot du carrosse. Le menuisier, l'hôtesse, la servante, tous armés de chandelles, accablèrent le capitaine de leurs salutations et de leurs vœux. Lui, en robe de chambre et en bonnet de nuit, les bénit d'une main que la fièvre faisait trembler. Et chacun se répandait en lamentations sur le bon officier travaillé, à la fleur de l'âge, par une maladie mortelle. La douleur de M. de Chauvincourt était sombre et muette.

Cet aimable seigneur ne devait point dormir en cette nuit de mars au delà de quelques heures. Dès le soleil levé, il commença de courir les rues. Sachant Mme Marguerite de Farges personne entre toutes matinales, il monta chez elle et la trouva livrée, devant sa toilette, aux soins de deux chambrières qui s'occupaient de la coiffer et de la friser. Sans souci de ces filles de service, dont les oreilles étaient cependant prêtes, sous les coiffes, à recueillir les propos d'un chacun, Mme de Farges reprocha aigrement à M. de Chauvincourt sa conduite de la veille.

— Vous m'obligerez à vous fermer ma porte, si vous continuez à prendre ainsi le parti de qui me déplaît... Restez ici, je vous défends de partir!... Taisez-vous!... Je sais ce que je dis, peut-être! Assez! Et je vous défends de me répondre. Votre La Cassière est un sot, peu m'importe qu'il soit malade... Je vous interdis de prononcer son nom devant moi!... Et n'était ma trop grande amitié pour vous... Allez, allez, mon bel ami! ne vous flattez pas de mériter davantage!... Laissez ma main et retournez vous asseoir, là-bas, au coin de la cheminée... Aïe! Aïe! Sotte Gillette, friponne, effrontée coquine! Tire-moi encore un peu les cheveux et tu verras le beau soufflet que je te baillerai!... Et vous, qu'avez-vous à garder votre coin plus muet qu'un poisson?... M'apportera-t-on bientôt mon potage?... Monsieur de Chauvincourt, vous avez la langue un peu bien longue, maintenant. Vous ne réussirez pas à m'en conter...

Toi, Jacqueline, surveille ton fer, tu finiras par me brûler, créature maladroite et sans art!...

Ainsi partagée entre les soins de sa coiffure, l'attente de son potage, son désir d'être désagréable à M. de Chauvincourt et son secret dépit à apprendre La Cassière malade, à le voir échapper à sa tyrannie, Marguerite de Farges agitait sur place sa gracieuse personne enveloppée d'un peignoir de taffetas zinzolin à nœuds couleur soufre.

La venue de Marie d'Ossuna, de serge noire habillée, ne réussit point à calmer la despotique Marguerite. Prenant à témoin Plaisir des yeux qui lui présentait un grand flacon d'eau de naffe, elle noircit à plaisir le capitaine La Cassière.

— Je lui souhaite un mal en rapport avec ses vertus, Ossuna, tu devines lequel! et qu'il garde longtemps ce souvenir de sa gantière. Ossuna, raconte-moi encore cette histoire!

La maîtresse de danse, sans lever ses paupières lourdes, répondit avec humilité :

— Hélas! madame la comtesse!... Se peut-il que le bon capitaine en soit déjà malade!

Et, levant ses mains grasses et trop blanches, jusqu'à les joindre sous son triple menton, elle continua, gémissante et zézayante :

— Douce Madone, Madame!... Que voulez-vous, c'est un bien grand malheur!...

— L'histoire, Ossuna, vieille coquine, je veux l'histoire!

— Hélas! madame, vous la connaissez! Le pauvre M. Malmouche ne m'en apprit pas plus que je ne vous en ai dit!... Ah! madame, le pauvre M. Malmouche!... Lui qui chante partout votre beauté!... Qui ne le ferait, d'ailleurs ?... Et quand il travaille à votre portrait, on croirait le voir peignant la Sainte Vierge et l'Enfant... Mais c'est bien plus beau!...

Insensible à ces éloges, Marguerite de Farges tourna sur son tabouret, toisa M. de Chauvincourt qui souriait, distrait, et cria :

— Ossuna, marchande de mensonges, tu n'es qu'une lâche calomniatrice! Je ne veux point de ton eau! Ose-tu bien, vile poltronne, me répéter que tu ne sais rien et que c'est de Malmouche que tu tiens les nouvelles, alors qu'hier encore cet excellent peintre m'avouait qu'il les tenait de toi ?

Repoussant de ses mains tremblantes la bouteille que Gillette lui poussait effrontément sous le nez, Marie d'Ossuna recula. Et M. de Chauvincourt put croire que cette dame, dont on vantait encore et la science et les appas, allait tomber assise sur ses genoux. Il ramena donc ses jambes bottées de blanc sous sa chaise, et continua d'écouter :

— Sainte Mère de Dieu, madame que j'aime mieux que ma fille défunte! Madame Marguerite! Pauvre de moi! Appartient-il à une chétive veuve de blâmer les uns ou les autres!... Certes, par votre sainte patronne, je n'ai rien à reprocher à mademoiselle la gantière! S'il lui a plu, à cette demoiselle... et si discrète, si convenable, avec ça!... Une brebis du seigneur, madame! Quand je lui vendais, de fortune, quelque parfum...





De l'un l'on serra les pouces
avec la batterie d'un pistolet.

— Tais-toi, hypocrite! Tu lui portais les billets des galants! Allons, Marie, ne fais pas la fière!... Pose ce flacon sur la table, Gillette, et ferme l'oreille à ces histoires. Elles ne sont pas pour les filles de ton âge, quoique maintenant... Allons, Marie, continue!

— Ah! madame, que sais-je de plus ?... Enfin s'il lui a plu, à cette demoiselle, si son neveu en était amoureux, où est le mal ?... Ils sont partis ensemble... Et puis il s'est battu avec d'autres mauvais garçons qui voulaient goûter au morceau... Quoi de plus naturel ?

Malgré son véhément désir de jeter par la fenêtre l'humble procureuse de serge vêtue, M. de Chauvincourt gardait une attitude gracieuse. Marie d'Ossuna ne cessait de glousser, de zézayer, d'invoquer la Vierge et les saints en salissant la gantière, Ludovic Lemessier et le capitaine La Cassière. De temps à autres, Mme de Farges l'interrompait pour confondre M. de Chauvincourt :

— Ah! ah! monsieur, ce n'est pas moi qui le dis! Vous devriez rougir de posséder de tels amis... Continue, ma pauvre Marie, continue!... Tu as mille fois raison, aussi vrai que ton eau embaume l'oranger!... Je garde le flacon! Ne manque pas, la prochaine fois, de m'apporter de ton ambre.

Sans perdre son temps à défendre La Cassière que Marie d'Ossuna accusait avec douceur et cautèle, M. de Chauvincourt continuait d'écouter. Mme Marguerite goûtait son potage qu'on lui avait enfin servi. Deux petites talmouses, merveilleusement rissolées, façonnées en forme de flûte, accompagnaient ce bouillon. Se fardant d'une main, portant de l'autre l'écuelle d'argent à ses lèvres frottées de rouge, la jolie veuve encourageait Marie d'Ossuna à déblatérer, lorsque, tout à coup, un bruit de soufflets interrompit la maîtresse à danser. Et Gillette, pleurant, s'enfuit, la tête cachée sous son tablier. C'était Mme Marguerite qui venait de giffler sa fille de chambre. Et, sautant sur ses pieds, cette dame trépignait, hurlait, cependant que le bouillon de poulet, échappé de l'écuelle, s'étalait sur son peignoir zinzolin.

Toute au plaisir d'entendre les racontars enfiellés de Marie d'Ossuna, Mme de Farges avait été victime de sa distraction coupable. Au lieu et place de la talmouse succulente qu'elle croquait et reposait tour à tour sur sa toilette, la dame avait saisi et mordu à belles dents un bâton de cosmétique qui voisinait avec le gâteau. Elle en pensa défaillir. Le geste qui suivit cette déplorable méprise fut si prompt, que la moitié du nécessaire en vermeil dégringola de la toilette sur le plancher, avec le potage, le plateau et tout le reste. Gillette n'eut pas le temps de parer à l'accident : deux maîtres soufflets s'étaient déjà abattus sur ses joues.

Et Mme de Farges criait d'une voix de Ménade :

— Imbécile, stupide, traînée, coquine!... Qu'on lui donne le fouet!... Appelez Jacques, Guillaume, Sylvain, Désiré, Laplanche!... Toute l'écurie et ses étrivières!... Je veux qu'on la roue de coups!

Croyant lire une secrète improbation sur la face sérieuse de M. de Chauvincourt la dame tourna sa colère contre lui :

— Et ce maître sot qui rit!... Oui, vous pouvez faire le niais, c'est bien le seul personnage qui vous convienne!

M. de Chauvincourt n'essaya pas de repousser ces injures. Saluant très bas, il s'excusa, invoquant des affaires urgentes, dont deux duels étaient les moins considérables, et gagna la porte. Marguerite de Farges le poursuivit de ses souhaits acrimonieux jusqu'à ce qu'il eut disparu. Et même, elle courut jusque sur le palier, sans souci de ses boucles en désordre, de ses papillotes dressées et de ses garcettes déroulées sur son front poli et têtu :

— Allez au diable! Puissiez-vous être tué cent fois! J'en prendrai le vert à la première nouvelle!

Et, blottie derrière cette audacieuse veuve, la prudente Marie d'Ossuna grasseyait :

— Oh! le pauvre!... Ayez pitié de lui!... Bien sûr, il en fera une maladie, comme le capitaine La Cassière!... Le pauvre!...

M. de Chauvincourt sortit de l'hôtel de Farges dans la peau d'un homme convaincu que la procureuse débitait une leçon apprise, et qu'elle avait déjà, la veille, soufflé cette leçon au peintre Malmouche. Il se promit de rechercher les causes de cette alliance entre un peintre obscur — plutôt parasite qu'ouvrier du pinceau — et la maîtresse à danser, dont les bons offices étaient appréciés des galants. Et M. de Chauvincourt se proposa de lancer sur Marie d'Ossuna l'inflammable et peu scrupuleux Roch-Elie d'Aucas.

« Elle est encore assez fraîche pour le tenir en éveil, et lui assez jeune pour tirer de cette coquine, en pleine maturité, les secrets de la ténébreuse histoire. »

Ainsi songeant, M. Philippe de Chauvincourt atteignit la Grande Porte du Louvre. Il y trouva M. d'Aucas accourant au rendez-vous, alors que sonnaient dix heures du matin. M. d'Aucas avait vu Ludovic Lemessier que la crainte des saignées et des purgations avait miraculeusement guéri de sa fièvre.

— J'ai eu toutes les peines du monde pour le retenir. Croiriez-vous qu'il voulait m'accompagner jusqu'ici ? Grâce à Dieu, il s'est, par mes soins, rendu raisonnable et je l'ai laissé s'amusant à dessiner ou à peindre, cela importe peu. Ce qui importait, c'était de déjouer tout espionnage possible. Obéissant aux instructions détaillées du capitaine La Cassière, j'ai payé et congédié le valet, sous ce prétexte que son maître est parti en voyage brusquement. Par bonheur, ce valet n'avait pas revu le peintre depuis la veille. L'hôtesse, gagnée à prix d'argent — car ce M. Ludovic possède certainement une bourse bien garnie, et même il m'a remonté en espèces pour notre entreprise — l'hôtesse donc a juré que, pour elle, M. Lemessier avait déguerpi subitement et que jamais elle ne saurait dire autre chose.

J'ajouterai que nos soldats gardent fidèlement et discrètement la porte de notre ami le peintre. Aucune figure suspecte ne s'est montrée jusqu'ici. On me tiendra au courant. Tout va bien. Maintenant, me voici porteur d'une lettre que ce Ludovic écrivit pour sa charmante Claire. J'ai mission de la remettre en mains propres... A ne vous rien cacher, je meurs déjà d'amour pour cette petite!... Que

sera-ce, s'il vous plaît, quand je l'aurai seulement entrevue ?...

Alors, M. de Chauvincourt coula, d'une voix savamment étouffée, dans l'oreille de M. d'Aucas, ces paroles :

— J'ai mieux que cela pour vous. Une belle vous sera présentée sous peu, et plus digne... Mais, chut!... On pourrait nous entendre...

Et, sans satisfaire la curiosité ainsi éveillée du lieutenant, M. de Chauvincourt reprit :

— Pour l'heure, allons au plus pressé... Laissez, laissez, vous dis-je!... Oui, c'est une belle personne, blanche et brune, pleine de mérites... Mais il est temps pour tout, et vous devez remettre votre lettre, sans tarder. De compagnie, nous pénétrerons dans la boutique du gantier Courtoys. Là, sous couleur de choisir, voire d'acheter des gants, j'occuperai le bonhomme, cependant que vous glisserez adroitement — j'en réponds! — la lettre entre les mains de la mignonne. Celle-ci occupera, c'est certain, au comptoir, la place de sa tante disparue... Oui, oui, j'entends!... Il se pourrait que la dame dont je vous ai entretenu surpassât en beauté la gantière elle-même, si j'en crois les on-dit... En tous cas, pour en revenir au principal, n'ayons point l'air de nous connaître, chez le gantier Courtoys.

Il en alla ainsi que le souhaitaient les deux complices. Lorsqu'ils entrèrent dans la boutique de la rue Saint-Honoré, un trop grand nombre de clients et surtout de curieux occupaient la place pour que le sieur Perrin Courtoys pût porter sur les nouveaux venus toute son attention. M. de Chauvincourt, à lui seul, eût suffi à la retenir et aussi celle de tous les commis, tant il se montra tranchant, difficile, tour à tour capricieux et entêté dans ses choix.

Dix paquets de gants de Grenoble, cinq de Blois, six de Rome furent défaits sous ses yeux. Rien ne put l'attacher. Haussant les épaules, il menaça de s'en aller « de ce pas, rue de la Limace. Là, au moins, on avait du choix!... Et des gants à bon marché!... Enfin, des gants!... »

Repoussant d'une main dédaigneuse les marchandises étalées devant lui, tournant le dos au comptoir de la caissière, tenant la place de dix acheteurs, M. de Chauvincourt se plaignit en termes hautains et amers : « Si on le prenait pour un enfant, on pouvait le dire, mais on ne lui passerait pas de l'agneau pour du mouton ! »

— Et ceux-là!... Vous appelez ça du cordouan d'Espagne ?... Enfin!... Mettez-moi de côté cette paire en chevreau ; et pourtant, Dieu m'est témoin que je la voudrais mieux surfilée à l'entournure du pouce!...

Ainsi M. de Chauvincourt dépréciait les gants mêmes qu'il achetait sans compter. Le sieur Courtoys voyant dans ce client de passage un vrai connaisseur, s'empressait, oublieux de ses cuisants soucis. Les boîtes en bois blanc défilaient, demeuraient ouvertes ; attentif et morose, M. de Chauvincourt critiquait. Puis, non content de discuter la qualité, il attaqua les prix. Ainsi M. d'Aucas, modeste acquéreur d'une paire en satin gris, garnie d'argent, pour la somme

de six francs put-il, en payant entre les mains de Mlle Claire, lui glisser vivement la lettre du cousin Ludovic.

Mlle Claire de Valensora ne pouvait se poser en rivale de sa tante Julie dont la beauté légendaire était, sans conteste, pour beaucoup dans la prospérité du commerce de maître Perrin Courtoys. Elle donnait trop peu à la coquetterie pour que les charmes de sa personne produisissent, à première vue, une vive impression sur le vulgaire. Mais, pareille à ces fleurs des bois dont l'arome pénétrant et suave entête qui le respire, Mlle Claire exhalait un parfum de noble et douce dignité. Vers cette jeune fille de dix-huit ans on se sentait attiré, moins par la splendeur de sa jeunesse en fleur que par la fraîcheur de son teint, l'éclat soyeux de ses boucles châtain clair, par les promesses de son corps souple, que par la chaste franchise de ses yeux bruns et la grâce simple et sans apprêt de tout son être.

M. d'Aucas qui s'attachait principalement aux qualités positives du mérite charnel, fut déferré avant même que d'avoir poussé sa première pointe amoureuse. Et, d'ailleurs, l'honnêteté professionnelle dont il se piquait dans toutes les entreprises dont son plaisir n'était pas l'unique objet, le condamnait, dans l'occurrence, à une absolue réserve. Il s'abstint donc de ces sourires entendus et de ces œillades en coulisse dont il tenait réserve dans son arsenal particulier. Ses préoccupations, du reste, étaient pour l'avenir. M. de Chauvincourt, avec sa mystérieuse inconnue, lui avait mis la puce à l'oreille.



M. DE CHAUVINCOURT DÉPRECIAIT LES GANTS MÊMES QU'IL ACHETAIT SANS COMPTER.

Sans donc regarder en face la jeune caissière, il compta et recompta sa monnaie. Tout en ronchonnant, parce qu'un denier lui semblait rogné, le lieutenant murmura avec une rapidité déconcertante :

— De la part de Ludovic ! Attention ! Tout va bien ! Prenez ce papier de Ludovic Lemessier. Cet après-midi, une autre personne, un soldat, se présentera pour rassortir des gants à fraise ; vous lui donnerez la réponse.

Et sans même saluer, tant il était hautain et brutal, M. d'Aucas sortit, bousculant un commis et deux vieilles demoiselles en quête de gants en vrai chevrotin d'Issoudun.

Cependant, la voix de M. de Chauvincourt continuait de monter, autoritaire et propre à décourager tout autre marchand moins âpre au gain que le disgracieux Perrin Courtoys.

— De mon temps, chez Mathieu Robert, à Grenoble, on trouvait encore des gants!... Enfin, voyons toujours!... Mais, vraiment, cela donne envie de pleurer!... Vous allez, sans tarder, m'envoyer ceux-là chez M[me] de Farges... Ah! vous connaissez son adresse, c'est encore heureux!... De la part de qui ? De la mienne, parbleu!... Son oncle, M. de Ramorin, c'est bien!... Oui, ils sont musqués, on le sent de loin!... Et passés à l'ambre ?... Ça, j'en doute!... Avec la frange d'or et de soie gris de lin ? Assez!... Vous m'ennuyez... Dix francs ?... Quelle pitié!... Envoyez toujours! Je prends aussi ces deux gants de fauconnier en loutre... Vingt-cinq livres!... Jamais!... Va pour vingt-quatre!...

M. de Chauvincourt sortit du *Chevrotin de Vendôme*, laissant cent trente livres à M. Perrin Courtoys et sans avoir pu lasser sa patience. Mais, comme c'était un seigneur en tout magnifique et que sa richesse dépassait encore son mérite, il ne regretta en rien sa dépense. Son seul souci était de retrouver La Cassière, qui lui avait donné rendez-vous, à midi, dans « l'île Notre-Dame », c'est-à-dire dans l'île Saint-Louis.

— Avec leurs sacrés gants, ils m'ont à ce point distrait, que je n'ai pu voir si d'Aucas a glissé heureusement le billet à la demoiselle. Sa coutumière habileté me fait cependant augurer heureusement de son succès. Et, ce qui lève mes doutes, la gentille enfant a disparu aussitôt qu'il est sorti... pour lire son billet, j'en jurerais ma vie !

En quoi M. de Chauvincourt ne se trompait point. M[lle] Claire de Valensola tenait le petit rouleau que lui avait passé M. d'Aucas avec autant d'à-propos que d'audace. Le premier mouvement de la jeune fille avait été de fuir la main qui, d'un mouvement sûr, avait envoyé le papier dans sa manche. Depuis que, pour obliger son oncle, elle remplaçait au comptoir sa tante disparue, de pareilles entreprises étaient trop communes pour qu'elle s'en étonnât. Elle n'y répondait, d'ordinaire, que par un silence méprisant ou par un geste sec, également propre à décourager le plus entreprenant galantin.

Le nom de Ludovic, prononcé distinctement dès le commencement de la phrase, fut pour elle la lumière brillant parmi les ténèbres. De la phrase murmurée par l'inconnu, Claire ne perdit pas un mot. Puis, d'un imperceptible signe de tête, ayant remercié l'arrogant blondin, elle appela la première ouvrière Pernelle Lorion, fille dont elle était sûre.

— Pernelle, ma mie, remplace-moi à cette heure au comptoir, car on me demande là-haut.

Claire put alors lire le billet de son cher Ludovic. Il lui racontait, d'une écriture fine et serrée, toutes ses aventures, les dangers courus, le dévouement de ses nouveaux amis, le serment commun de retrouver Julie. Que Claire prît en patience tout ce que les jours à venir promettaient encore de mauvais : le succès était au bout. Une grande prudence s'imposait et un absolu silence. Par M. d'Au-

cas et ses émissaires on correspondrait. Le signe de reconnaissance serait une petite croix rouge, sans plus, tracé à l'extérieur du rouleau de papier. Claire, quand on lui annoncerait au plus prochain jour et vraisemblablement par l'entremise de l'oncle Courtoys, la mort de Ludovic ou son départ pour l'armée d'Allemagne, ne devrait marquer aucune émotion, sans cependant paraître douter de l'accident. Il était probable que des propositions de mariage lui arriveraient par la même voie : qu'elle demeurât immuable dans sa résolution de ne rien conclure sans la présence de sa tante Julie. Mais, sur toutes choses, qu'elle avertît Ludovic jour par jour et dans le détail des démarches qui seraient tentées près de l'oncle Courtoys. Le plus pressé était de donner, dès aujourd'hui, une description minutieuse des habits, de la chaussure, du masque, de la coiffure que portait, le soir de sa disparition, la tante Julie. On viendrait, un peu après midi, chercher cette lettre.

Les protestations d'amour occupaient dans ce billet autant de place que les recommandations pratiques. Celles-ci se terminaient par une injonction pressante de détruire le papier. Car s'il tombait entre les mains des conspirateurs inconnus, et qui sans doute avaient leurs espions dans la maison, c'en serait fait de toutes les combinaisons du capitaine La Cassière et de ses amis.

Mlle Claire était personne trop sage pour ne pas obéir à un pareil conseil. Elle brûla sur l'heure, mais non sans soupirer, ce papier qui lui valait tant de joie, et, retournant à son comptoir de gantière, elle prépara la réponse qu'elle roula et tint prête pour le messager dont elle attendait la venue.

VI

Le choix qu'avait fait M. de Chauvincourt de l'île Saint-Louis comme lieu de rendez-vous n'était point un choix de hasard. M. La Cassière, en effet, aimait ce coin de Paris parce qu'il lui rappelait sa Marguerite de Farges, dont les intérêts de son ami Lemessier, plus encore que les rigueurs de cette belle, le condamnaient à se tenir éloigné, pour un temps.

Quelques années avant sa mort, le sieur Vaulérins, père de Mme de Farges, avait lié partie avec cette société d'entrepreneurs qui, sous la présidence de Marie, commença de couvrir l'île de maisons et aussi de la relier à la rive droite de la Seine par un pont. Le somptueux hôtel où le traitant comptait finir ses jours, suivit la fortune des autres constructions, abandonnées et reprises, à la merci des procès que soutint, vingt années durant, l'association contre les chanoines de Notre-Dame. Quand Nicolas Vaulérin mourut, à la veille d'être pendu pour ses voleries, gabegies, concussions et autres piperies, sa fille, forte de la protection du cardinal, — car elle était l'amie de Mme de Combalet, — ne fut point tenue de rendre gorge. Les biens mal acquis de son père lui revinrent en entier. Elle en hérita cet hôtel de la rue Regrattière qui sortait de terre, mais dont les écuries et les communs étaient déjà terminés.

Trompée ainsi que d'usage par son intendant que subornait l'architecte, incapable de surveiller les travaux, Mme de Farges, quand elle eut perdu son mari, tué d'un coup de canon devant Pignerol, s'en reposa sur le capitaine La Cassière. Celui-ci consacrait le meilleur de son temps à courir par les chantiers d'où il sortait noir de boue, à monter sur des échelles d'où il descendait blanc de plâtre, éprouvant tous les inconvénients de la tranchée sans en récolter la gloire. Plaire à Marguerite lui agréait mieux qu'une pleine moisson de lauriers. Puis il s'en allait rendre ses comptes à la dame. Elle le blâmait royalement et lui donnait à comprendre qu'il n'entendait rien aux arts. Néanmoins, le capitaine La Cassière, comte de Fougerays, prenait toujours le même plaisir à examiner ces pierres, lentes à gagner le premier étage, et dont chacune lui rappelait le nom trois fois cher de Marguerite.

Puisque à cette heure il ne pouvait plus jouir de la présence de son amie, pouvait-il, au moins, regarder les échafaudages de sa maison.

« Je viendrai, avait-il dit à M. de Chauvincourt, et avec telles précautions que je déjouerai toute surveillance. Quant à mes voisins de Vaugirard, aucun d'eux ne soupçonnera même mon départ. Je suis d'ailleurs convaincu que l'ennemi a perdu nos traces. Nul espion n'a été signalé par nos hommes dans le voisinage de la rue du Paon, non plus que dans celle du Chat-qui-pêche. On tient notre peintre pour enrôlé, c'est certain. Tout l'effort de l'intrigue va se porter sur le gantier Courtoys. Mais il ne se passera pas deux jours avant que je n'aie poussé ma mine jusqu'à l'ennemi.



Un bonhomme, tout de gris vêtu, pêchait silencieusement à la ligne.

Songeant à ces audacieuses déclarations d'un homme qui n'était rien moins que hâbleur, M. de Chauvincourt attendait patiemment dans ce terrain vague qui meurt à la pointe extrême de l'île, vers l'ouest, en talus herbeux. Un bonhomme, tout de gris vêtu, pêchait silencieusement à la

ligne. Il avait déjà tiré de l'eau un barbeau et trois poissons blancs. Et des chèvres, gardées par une femme très occupée à filer, paissaient au soleil, parmi les pierres de taille. M. La Cassière, cependant, ne se pressait point de venir.

Plus exact au rendez-vous, M. d'Aucas apparut. Le nez au vent, l'épée horizontale, le feutre planté de côté, il présentait la vraie figure d'un enfant de Mars foulant aux pieds les ruines accumulées par ses mains. Il salua M. de Chauvincourt d'une façon si gaillarde, que la femme aux chèvres, convaincue que ces deux braves allaient, sans tarder, mettre la rapière à la main, s'éloigna sans tourner la tête. Tout à sa distraction stupide, le pêcheur ne bougea pas. On eût dit d'une pierre ou de quelque tertre d'où sortait une gaule de roseau.

M. d'Aucas, qui désirait entretenir M. de Chauvincourt loin des oreilles indiscrètes, ordonna à ce solitaire de s'en aller plus loin guerroyer contre les habitants des eaux : faute par lui de s'éloigner il recevrait plus de coups de canne que son panier contenait de poissons.

Sans s'étonner de ce discours intempérant et brutal le pêcheur, pacifique et prudent, réunit son attirail et disparut dans la direction de l'Est. Une palissade lui servit d'abri. Libre alors de parler sans témoins, M. d'Aucas exposa l'heureux succès de ses entreprises : la lettre avait été remise à la jeune Claire :

— Entre nous, monsieur, cette fille est loin de mériter le bien qu'on en dit. Elle est sans grâce, trop pâle et assez mal faite.

— Il n'importe, répondit M. de Chauvincourt. Et quand vous m'aurez tout appris, je vous dirai, à mon tour, quelle belle me semble digne de vous retenir par ses attraits... Non! non!... Pas maintenant!... Avez-vous vu Ludovic Lemessier ?

Non seulement M. d'Aucas l'avait vu, mais encore, cet artiste, dévoré d'impatience, s'était trouvé tout heureux de tromper son ennui en écrivant une longue lettre pour la demoiselle gantière. Puis il l'avait remise à lui, Roch-Élie d'Aucas, courrier ordinaire... Le Dieu Mercure lui-même n'était ni plus diligent ni plus occupé que lui. Enfin l'on se devait à ses amis. C'est pourquoi il s'en retournait, de ce pas, porter le papier à la fillette. Car, après tout, un second examen...

— Gardez-vous-en bien, cher monsieur d'Aucas. Si l'on ne vous a pas remarqué la première fois que vous entrâtes dans la boutique, soyez persuadé qu'il ne sera plus de même quand vous y reviendrez. Des espions embusqués guettent ces pauvres bourgeois et leurs amis. Une trame subtile nous entoure. Je vous prie donc de vous en tenir aux instructions du capitaine La Cassière. Envoyez deux soldats. Blaise Maupas et Saint-Macrou, que vous trouverez sur la Motte aux Papelards, — vous l'apercevez d'ici, — me paraissent les plus capables de mener à bien cette affaire. Quand ils en auront fini, qu'ils reviennent ici m'en faire leur rapport. Pour vous, si vous m'en croyez, jamais Ludovic Lemessier, qui doit se ronger le foie de chagrin, n'aura plus agréable compagnie que la vôtre. Vous lui parlerez de Mlle Claire. Il s'amusera à peindre votre portrait que vous offrirez à quelque belle...

— Parlez-vous, monsieur, de cette beauté sans seconde, qui, par vos soins...

— Tout doux! Ce sera pour ce soir. D'ici là, soyez prudent et discret... Au revoir!

M. d'Aucas s'en fut. Il n'insista point, tant l'avait rompu la discipline militaire. Et M. de Chauvincourt, élevé à la même école, continua d'attendre M. La Cassière. Voyant qu'on ne se battait pas, la bonne femme avait regagné le coin de verdure où broutaient ses chèvres, et le pêcheur reprit sa place dans la petite anse où étaient préparés ses appâts. Bientôt une perche de belle taille, adroitement tirée de l'eau, frétilla sur l'herbe. Heureux de cette distraction, M. de Chauvincourt s'intéressa à la pêche. Il y avait d'ailleurs du goût, et si, de fortune, il vivait quelques semaines aux champs, il n'en dédaignait point le passe-temps. Un brochet ayant été ferré, M. de Chauvincourt approuva le coup. Le pêcheur, sensible à l'attention, se retourna et dit gravement :

— Chauvincourt, mon ami, vous serez toujours la dupe des espions, et cela m'afflige. Qu'un écervelé tel que notre d'Aucas s'y laisse prendre, je ne vois rien là que de naturel. Mais vous!... Puissent nos ennemis n'être pas plus avisés!... J'ai tout entendu de votre conversation, là, derrière ces planches. Et même, si la femme qui file là-bas sa quenouille avait voulu écouter, elle n'aurait pas perdu un mot... Heureusement que je veillais, et deux diables aussi, que je vous montrerai quand il en sera besoin.

M. de Chauvincourt s'excusa de son manque de prudence : « Mais comment aurait-il pu reconnaître dans ce modeste pêcheur la fleur des capitaines du royaume ? » Et il félicita M. La Cassière pour s'être ainsi travesti. Sous son vaste balandran de bouracan gris de fer et son large chapeau roussi et cassé, le comte de Fougerays disparaissait jusqu'à perdre sa physionomie et sa taille. Par sa barbe, blanchie avec art, il gagnait vingt années de plus. Ramenés sous une calotte que cachait la forme du chapeau, ses cheveux ne laissaient plus voir que quelques courtes mèches grises. Le visage avait su prendre cette expression lourde et humble qui, jointe à l'absence de regard, permet à l'homme de passer inaperçu en tous lieux. Le reste du personnage était à l'avenant. Du bout des gros souliers en vache grasse à la golille espagnole qui formait le col, en passant par les bas drapés et le vaste haut-de-chausses en droguet couleur de suie, M. La Cassière était un villageois sans apprêt dont le panier et les instruments de pêcheur révélaient les goûts simples et l'humeur oisive. Un couteau à la polonaise, pendu à un baudrier de cordes se perdait dans les plis du balandran. Et ce vêtement cachait aussi une dague de bonne taille, fixée à la ceinture un peu plus haut que les reins.

— J'ai merveilleusement dîné dans ce petit cabaret que vous voyez là, derrière. Ma pêche payera mon repas, tant il est vrai que la guerre nourrit son homme. Maintenant, à vous parler franc, je vous dirai que nos affaires vont mal. Toute piste qui se dessine meurt brusquement dès que je la suis un peu loin. Je fondais quelque espoir sur ce Roussi de Saint-Clair qui nous laissa son épée :



Le nez au vent, l'épée horizontale...

je l'ai cherché en vain. Voici trois jours que le vieux maître d'armes disparut de son académie. Et pourtant je ne renonce pas à mettre la main sur lui et à l'obliger de parler... Serait-il tombé sous les coups de Ludovic ? Est-ce bien lui qui couvrit de son épée la retraite des assassins ? Le doute m'assiège à cette heure. Et puis, il n'aurait pas, dans ce dernier cas, jeté son arme!... Et encore, si ma mémoire me sert, l'homme en question jurait en italien, et il était plus grand que Saint-Clair. Et, de même, les deux drôles que je garde dans votre cave de Vaugirard s'obstinent dans leur silence!... L'ennemi ne donne point signe de vie, cela m'inquiète... Enfin! Dès que j'aurai les détails sur l'ajustement de la Belle Gantière, j'entrerai en campagne. Je jure, Chauvincourt, je jure sur ce que j'ai de sacré, que je ne quitterai le quartier Saint-Honoré qu'après avoir retrouvé les ravisseurs!... Heureux si cette découverte peut m'aider à souder les anneaux d'une chaîne aussi embrouillée et rompue en vingt endroits.

Ainsi parla le capitaine La Cassière, d'un ton qui n'avait rien d'enthousiaste, mais où ne perçait pas le découragement.

— Je vous accompagnerai! s'écria M. de Chauvincourt. Tête Dieu! Ne me retirez point ce plaisir de partager vos dangers!

— Non point, s'il vous plaît! Contentez-vous, ainsi que je vous en priai, de relever tout ce que vous remarquerez d'insolite dans l'entourage de Mar...

La voix de M. La Cassière fléchit soudain. A qui l'entendait, il n'était point douteux que son chagrin ne connaissait pas de remède. Dominant son émotion, le capitaine, déguisé en homme des champs, reprit :

— Je tiens pour indiscutable que nos ennemis mystérieux m'ont noirci auprès de Mme de Farges autant pour m'effrayer par ces marques de leur sagacité et ces preuves de leur entregent, que pour me séparer d'une amie dont l'influence sur Mme de Combalet deviendrait pour eux un danger véritable... Cela nous indique que l'ennemi n'appartient pas à la coterie du cardinal. Retenons ce détail.. Et maintenant, parlez-moi un peu de Mme de Farges.

M. de Chauvincourt glissa sur ce sujet. D'une nature trop généreuse pour goûter le moindre plaisir à décourager celui qui s'obstinait, dans la simplicité de son cœur, à voir en lui un rival, il voila la méchanceté des propos. Il rejeta l'odieux des clabaudages sur la marchande de parfums. Marie d'Ossuna, à ses yeux, était l'ouvrière principale de ces perfidies, le canal par quoi les calomnies intéressées parvenaient d'une source inconnue, jusqu'à Marguerite. Puis il s'ouvrit à La Cassière de son projet de livrer Plaisir des yeux aux entreprises galantes de Roch-Elie d'Aucas :

— Quand le diable y serait, elle est encore assez belle pour l'amuser, d'autant que notre lieutenant n'est point raffiné à l'excès quand il s'agit de l'amour. La demoiselle, flattée par cette attention d'un jeune homme, se montrera de bonne composition, comme toujours. Faudra-t-il encore que d'Aucas cache soigneusement son nom et le lieu où il demeure... De cela, je me charge, et au besoin de le fournir d'argent...

— Non, non! dit M. La Cassière. Ludovic Lemessier ne veut point que d'autres que lui payent pour cette affaire : elle est sienne. Notre peintre est d'ailleurs fort à son aise et possède, chez lui, une assez grosse somme en espèces. Le reste de son bien est déposé chez le banquier Lumagne. Mais il ne pourra y toucher sans se découvrir, et vous savez qu'il est, aux yeux de tous, mêlé aux recrues que l'on achemine vers l'Allemagne... Pour d'Aucas, joyeux et impitoyable, il réduira la demoiselle au désespoir et la mènera par tous les chemins si elle s'oublie jusqu'à l'aimer. Seulement alors elle se décidera à parler...

M. de Chauvincourt demanda alors ce qu'il en était du pendant d'oreille : « La Cassière avait-il interrogé les revendeurs, visité les joailliers ?

— Le temps m'a manqué !... Je veux vous confier le bijou, et vous irez, s'il vous plaît, quêter autour de Saint-Germain-l'Auxerrois pour savoir si, d'aventure, on n'aurait point promis récompense à qui rapporterait la perle perdue... Tenez ! Serrez-la soigneusement dans votre bourse, c'est une belle perle baroque.. Je vous recommanderai encore.

L'arrivée de



Il le conduisit par la rue du Champ-Fleuri.

Blaise Maupas interrompit M. La Cassière. Ce soldat avait fidèlement rempli sa mission : « Pendant que Jean-René Saint-Macrou occupait les commis avec ses gants à fraise, lui recevait le papier des mains de la jeune demoiselle qui avait aussi pris la lettre de M. Lemessier. Puis l'on était allé chez M. Lemessier, et maintenant on apportait ce billet de sa part. »

Le capitaine La Cassière lut. Ainsi apprit-il, et dans le détail, comment la Belle Gantière, Julie Lemessier, était vêtue le soir de son enlèvement.

Il partit tout aussitôt, non toutefois sans avoir confié, avec cent recommandations, son attirail de pêche à la cabaretière. Il lui promit de venir dîner le lendemain. M. La Cassière partit donc, et les soldats Sorin de la Soudée et Jean-René Saint-Macrou le suivaient à longue distance. M. de Chauvincourt demeura encore quelque temps dans l'île, où on le vit s'intéresser aux bâtisses. Puis, porteur du pendant d'oreille, il s'éloigna alors que le jour commençait de baisser.

D'un pas lourd et régulier, avec une allure en tout inélégante, M. La Cassière gagna la rue Saint-Honoré. Il passa et repassa, sans affectation, devant le *Chevrotin de Vendôme*, relevant jusqu'aux minimes détails du terrain et des façades. Du gantier Courtoys les apprentis affairés tiraient les volets de la boutique. Très poliment, le capitaine demanda à l'un de ces enfants si Mlle Poncet, mercière, ne demeurait pas en face : « Il n'en était pas bien sûr... Croyait-il bien se le rappeler tout de même. En tous cas c'était rue de l'Autruche. »

L'apprenti, garnement facétieux ainsi que ses pareils, sentit ses mauvais instincts excités par la simplicité de ce passant balourd et rustique. Comme la rue Saint-Honoré était en partie barrée par des travaux de construction et qu'un petit fossé la coupait juste devant la rue du Coq, il trouva plaisant d'envoyer le villageois s'abîmer dans le trou boueux qu'on ne distinguait plus à cette heure. Et il cria :

— Tourne, l'ami, tourne à droite, tu tomberas dessus !

— Mon joli garçon, répondit tranquillement La Cassière, qui connaissait le terrain, je ne suis pas de Paris. Toutes ces rues obscures me font peur, et je ne saurais m'y diriger. Mais, si tu voulais me conduire, je te baillerais volontiers un beau denier.

Les résolutions de l'apprenti s'orientèrent aussitôt à l'opposé des farces non profitables. Poliment, il pria cet homme généreux d'attendre qu'il eût chevillé ses volets. Et il le conduisit par la rue du Champ-Fleuri et la rue de Beauvais, jusque dans la rue de l'Autruche, où il lui montra la boutique de Renée Poncet, où brillait un mince filet de lumière.

— Je te suis bien obligé, mon petit ami, et tu es vraiment bien honnête. Jamais, sans toi, je ne m'en serais tiré. Et y a-t-il longtemps que la rue du Coq est ainsi impraticable près de ta maison ?

L'apprenti qui voyait le denier luire entre les doigts de cet homme de la campagne, se méfia de perdre l'aubaine par un mensonge inutile.

— Oh ! ma foi, je ne saurais vous dire au juste, mon bon monsieur. Mais il y a toujours deux mois... oui... environ.

Ayant ainsi appris ce qu'il avait grand besoin de savoir, M. La Cassière donna le denier et poussa la politesse jusqu'à toucher son chapeau. L'apprenti, avant que de s'éloigner, crut gagner de l'importance en mêlant à ses remerciements quelques recommandations pratiques :

— Grâces vous soient rendues, bonhomme !... Prenez garde maintenant aux voleurs et aussi aux valets des Valpergues. Il n'est pas prudent de se promener ici de nuit.

Des voleurs, le capitaine La Cassière se souciait peu. Outre son coutelas et sa dague, il portait des pistolets dans son haut-de-chausses étoffé. Et, derrière lui, les deux soldats veillaient, également bien armés. Mais « les valets des Valpergues » l'intéressaient davantage. Malheureusement l'apprenti était parti dans la nuit, et il n'eût pas été prudent de le rappeler.

Consciencieusement, et pour la quatrième fois, le capitaine étudia la rue de l'Autruche. Avant que le jour ne fût tombé, il l'avait parcourue, reconnue, ainsi que les trois autres voies qui circonscrivent le pâté de maisons où habitait le gantier. La rue était impraticable, et depuis plus d'un mois, à sa prise sur la rue Saint-Honoré. Donc la Belle Gantière avait suivi le même chemin que lui quand on vint la chercher de la part de Renée Poncet. Donc aussi le rapt avait dû se commettre dans une des trois rues, soit du Champ-Fleuri, soit de Beauvais, soit de l'Autruche. Car, que l'on eût enlevé Julie Lemessier dans la rue Saint-Honoré, rien de moins probable. Elle était là trop près de sa boutique, sous la lumière d'un flambeau, et l'on eût entendu ses cris. Donc, encore, la gantière avait dû passer par la rue du Champ-Fleuri. Peut-être ne l'ai-je pas examinée avec assez de soin ?... En tous cas, j'y souperai, et cela ne me coûtera pas cher ! »

Le capitaine siffla doucement. Deux ombres aussitôt se détachèrent sur le mur éclairé par la petite lumière de la mercerie. Sorin de la Soudée et Jean-René Saint-Macrou avançaient à l'ordre :

— Mes enfants, nous allons de ce pas dans la rue du Champ-Fleuri. Chacun de vous en gardera un bout. A la première alerte, rejoignez-moi où vous m'aurez vu entrer.

Les deux soldats disparurent dans l'obscure rue de Beauvais ; et, dans la rue du Champ-Fleuri, M. La Cassière s'arrêta devant l'étalage d'une fruitière. Cette femme qui, selon toutes apparences, s'était faite aussi vendeuse de rogatons en faveur des maçons occupés aux bâtisses de la rue du Coq, s'occupait alors de fermer sa pauvre boutique. M. La Cassière la pria si poliment de lui servir un morceau à manger — et il voulait payer d'avance — qu'elle consentit à recevoir ce client de passage :

— Mon ami, dit-elle, je n'ai plus qu'un peu de potage aux herbes, de l'abatis de poule, du fromage... Oh ! je ne vous demanderai pas cher : douze sous... et quelques liards pour le vin et la chandelle.

Déjà La Cassière s'était assis à la table grossière. Des paquets de

légumes l'entouraient. A ses pieds picoraient deux poules, et cinq ou six lapins sautillaient parmi les feuilles de salade qui jonchaient le sol. Il se débarrassa de son épais balandran, tira son couteau de sa poche, et aussi sa bourse. La marchande, d'un coup d'œil, la reconnut bien garnie. Alors elle devint obséquieuse. C'était une petite femme pâle, vêtue misérablement, et ses cheveux luttaient avec les carottes de ses paniers pour se rapprocher du ton de la flamme. D'une voix endormie et timide, et qui décelait quelque peu d'astuce, elle proposa un pâté de lièvre et demanda si une serviette, en guise de nappe, ne serait point plus propre que ce bois graisseux :

— Excusez! C'est un peu simple, chez moi!... Mais les maçons s'en contentent...

Tout en se coupant une maîtresse tranche de pain à même la miche brune, La Cassière s'extasia sur les ressources du commerce parisien : « Pour une grande ville, Paris était une grande ville, et l'on y trouvait, à toute heure, et à point, les commodités de la vie... Du pâté de lièvre, il se montrait toujours friand, d'autant que sa ménagère, prompte à l'épargne, ne le nourrissait point de pareilles viandes... Aussi bien c'était une vraie chance d'avoir trouvé cette aimable boutique... Arrivé seulement depuis hier, il logeait chez sa parente Pernelle Lourson, une veuve, rue de Thorigny... Il aurait dû rentrer pour souper, c'était sûr! Mais le plaisir de visiter Paris!... »

Et le couteau au poing, la bouche pleine, il s'extasiait sur le pâté. Il loua aussi l'abatis, la saveur du vin de Suresnes, le bon marché de toutes choses. Confiant dans l'honnêteté de son hôtesse, il se servait largement, retournait au plat, demandait du meilleur, sans parler du prix :

— Ma bonne femme, vous devriez bien me donner un conseil... Vous avez l'air avisé... Une vraie Parisienne, quoi!

Son désir était de reconnaître l'hospitalité de sa parente Lourson par un cadeau. Il priait donc son hôtesse de le renseigner sur deux points :

— Voyez-vous, ma mie, cette Pernelle, qui est bien de sa personne... sans la comparer à vous, s'entend!... est un peu portée à s'enjoliver. Rien ne la tente autant que ces affiquets et autres agréments dont usent les demoiselles... Elle me disait ce matin : « Guillaume, mon fils... » Pernelle m'appelle son fils par jeu, puisque je pourrais être son père... Oui, bonne femme! Moi, Guillaume Piédache âgé de cinquante ans et quelques mois, nourrisseur à Issoudun, en Berry... Ah! oui, c'est loin!... J'ai fait le chemin sur mon vieux bidet, en cinq jours!... Votre vin est vraiment un fameux vin, et ce me serait plaisir de trinquer un brin avec vous!... Allons, un doigt! Laissez-vous faire!

Assise sur l'autre bout du banc, la petite femme à mine de belette écoutait attentivement le bonhomme et supputait ce qu'elle pourrait gagner. Guillaume Piédache, d'Issoudun, n'arrêtait cependant point de manger, de boire et de parler :

— A votre santé, ma petite mère! Enfin Pernelle me dit comme

ça qu'elle soupirait après une paire de patins pour se garder des crottes, et après un masque pour se garantir la frimousse du froid, en hiver et du soleil en été... Ma foi, je lui offrirais bien ces délicatesses, mais j'ai peur de mal m'adresser... Et d'autre part, si je lui donne l'argent pour qu'elle les achète, elle le gardera et continuera de pleurer après ses patins et son masque.

La marchande de rogatons, insensiblement, s'était rapprochée du nourrisseur. Son menton pointu dans ses deux mains, ses yeux verts en coulisse, elle répondit d'un air détaché :

— Je crois qu'on pourrait trouver votre affaire. J'ai, dans le voisinage, une amie fripière, ou plutôt ravaudeuse. Elle tient, à l'occasion, cette sorte d'articles. Ce matin encore il me semble bien avoir vu chez elle une jolie paire de patins et un masque qui pourraient vous contenter. Finissez de manger... oh! sans vous presser !... Nous irons ensuite, si le cœur vous en dit, chez la fripière.

Le sieur Guillaume Piédache se confondit en remerciements. Puis il reprit son éloge de Paris, de ses boutiques, de ses habitants : « Et des femmes si gentilles !... Quelle ville !... Tôt ou tard il s'y fixerait, bien sûr !... Mais ses intérêts !... Enfin !... Qu'il devînt veuf, par exemple, et l'on verrait ! »



DÉJA LA CASSIÈRE S'ÉTAIT ASSIS A LA TABLE GROSSIÈRE.

Et le menton toujours entre ses mains, effrontée et attentive, la marchande regardait en dessous cet homme simple dont la bourse de cuir était si bien remplie.

Des cavaliers portant des torches passèrent alors, qui entouraient un carrosse attelé de quatre chevaux aubins. Et la lueur était si vive que la rue apparut tout éclairée de son sol boueux jusqu'au faîte des maisons. Sur le mur opposé, les ombres des bêtes et des hommes se découpèrent gigantesques ; puis tout retomba dans l'obscurité.

Guillaume Piédache paya à « cette menée de princes » un tribut de naïve admiration. Bientôt, sa curiosité reprenant le dessus, il demanda à l'hôtesse ce qu'était cette petite roulette qu'il avait vue, grâce aux lumières, « là! accrochée au-dessous du toit, au fronton de cette fenêtre, là, en face! » Et son doigt levé montrait quelque chose d'invisible, dans le noir de la rue.

— Eh quoi, bonhomme, ne comprenez-vous pas que c'est la poulie du grenier à foin des Valpergues ?

Si ce nom fit dresser l'oreille de son auditeur, la pâle commère ne s'en aperçut pas, tant son attention était éveillée sur la bourse et sur la possibilité de s'en approprier le contenu. Maître Guillaume

demandait alors, du ton le plus indifférent, ce qu'étaient ces Valpergues : « Ils devaient avoir de fameuses écuries pour que le foin eût besoin d'une pareille poulie. Vive Dieu! La roue était de taille!... Une roue de charrette, plutôt qu'un rouet! »

— Une partie de leur cavalerie vient de passer sous vos yeux, bonhomme! Ce carrosse leur appartient, et trois ou quatre autres avec, et les chevaux aussi, et encore les deux demoiselles!... En voilà des effrontées, que ces Italiennes! Ça sort sans masque, la nuit comme le jour, pour allécher les sots avec des minois fardés!

Et la marchande commença de déblatérer contre ces Valpergues et leur séquelle : « Des aventuriers, des étrangers, pour tout dire!... Mais leur méchanceté était telle que personne dans le quartier n'osait seulement parler d'eux. »

Baissant la voix, elle se rapprocha du nourrisseur qui, occupé de son fromage et de sa bouteille, ne l'écoutait que distraitement : « Ces gens-là étaient capables de tout... Leurs laquais passaient en insolence, leurs pages en effronterie tout ce que l'on pouvait honnêtement supposer. Ils battaient le monde, insultaient les femmes... Et si encore ils ne faisaient pas pis... »

Et la roussotte se rapprochait toujours. Maintenant elle parlait très bas et regardait autour d'elle, craignant sans doute que des oreilles invisibles s'ouvrissent derrière les légumes, pour recueillir ses propos. Seuls les lapins tendaient leurs longues oreilles. Mais on sait que c'est la coutume de ces animaux de tenir toujours une oreille de-ci, une oreille de-là, pour mieux percevoir les bruits.

— On dit, murmura la femme, on dit qu'ils enlèvent les belles filles pour le plaisir des seigneurs qui demeurent là!

— Le fait est, ma mignonne, répliqua froidement Guillaume Piédache, qu'avec une poulie de telle force on pourrait aisément guinder deux ou trois filles, culbutées dans un panier, jusqu'à la lucarne du grenier...

— Comment, vous savez donc que...

La marchande se mordit la langue. Elle aurait bien voulu pouvoir reprendre ses paroles. Imperturbable, M. Guillaume continua, comme s'il n'avait rien entendu :

— ... Et là, faire d'elles à son idée, pas vrai ?... Eh! eh! que diriez-vous, la petite mère, si, un soir...

— Taisez-vous, maître paillard! dit d'une voix sucrée la marchande, en repoussant le bras qui formait ceinture à sa taille. Vous n'avez pas honte, à votre âge!...

— Là! Ne vous fâchez point, ma mie!... Et buvez un coup de vin à la santé de ces braves laquais!...

— Pour cela, jamais, par exemple!... A la vôtre, si vous voulez, et de bon cœur!... Hein!... Que vous semble de ces deux figures de poupées qui viennent de passer, de satin noir vêtues, le cou engoncé dans une fraise à tuyaux, et les cheveux relevés en bourrelet sous un atifet de velours ? La plus grande, pâle à rendre jalouse la lune, c'est la signora Isabelle Galerate, la Dariolette, comme on la nomme; mais je ne comprends pas ce que cela signifie. L'autre, c'est Marie Stauge! Deux bonnes pièces!... On dit que la Valper-

gue, l'ancienne comtesse de Sauzes, ne remue aile ni patte sans demander conseil à Isabelle. Celle-ci prend les ordres de l'écuyer Vicomte. Il y a aussi Monseigneur Jean, un garçon aux trois quarts idiot et qui ressemble à un singe. Du joli monde, quoi!... L'avez-vous regardée, la Dariolette, avec sa face en bloc de farine et ses yeux charbonnés ?

— Ma foi non! Ebloui par tous ces flambeaux, j'en ai vu, comme on dit, mille chandelles!... Et, d'ailleurs, ma chère, que nous est, à nous autres, pauvres gens, toute cette noblesse... Si les laquais me veulent battre j'ai là de quoi me défendre.

Le geste par lequel il essaya de dégainer trahit chez M. Guillaume une ivresse complète. Qu'il continuât de boire, et l'habitant d'Issoudun roulerait, sans faute, sous la table.

Vivement, la rousse fruitière enleva la bouteille.

— Bonhomme, si vous voulez acheter des patins et un masque pour votre Pernelle...

— Pernelle, Pernelle Lourson!... Bien sûr que c'est... ma nièce!... Et vous, comment vous nomme-t-on, ma belle ?

Ayant prononcé ces quelques mots d'une voix pâteuse, maître Guillaume promena autour de lui un regard hébété.

« Il est à point, et ce serait dommage de laisser passer une pareille occasion. »

Ainsi pensa Marie Surotte, marchande de rogatons, et femme, au besoin, folle de son corps. Convaincue que les jambes de ce lourdaud ne sauraient loin le porter, n'ayant aucune crainte qu'il déménageât, en son absence, sa pauvre boutique, elle se résolut à aller chercher son amie Lucotte Péramelle, gibier de pareil mérite, qui cachait, sous les dehors d'une modeste fripière, une délurée voleuse, capable aussi de divertir autrui moyennant un petit écu. La marchande cria alors d'une voix de tête :

— Marie Surotte, je suis Marie Surotte, pour vous servir, mon bon monsieur, une pauvre petite veuve!... Si vous vouliez bien patienter un tant soit peu, tout en gardant ma boutique, j'irais de ce pas jusqu'à la rue du Chantre, à quelque cinquante pas d'ici, chercher ma commère la fripière. Elle vous apportera ce que vous pouvez désirer... et à choisir... Ce serait pitié de vous exposer à la pluie et de vous refroidir sans raison.

Pour remercier une femme aussi charitable, maître Guillaume Piédache voulut se lever. Mais une force invincible l'enchaînait au banc sur quoi il était assis. Ne pouvant se lever, il exprima sa reconnaissance d'une voix humide de larmes, et salua d'une main, l'autre serrant prudemment la bourse que mirait la marchande. Et, à grand'force de hoquets, il prononça ces paroles :

— Je ne vous laisserai sortir, ma mie, que si vous me dites depuis combien de jours il y a, près de la rue de l'Autruche, un vilain fossé où les honnêtes gens risquent de se rompre les os, s'il vous plaît ?

Haussant les épaules, elle répondit, tout en chaussant ses galoches :

— Hé! mon pauvre ami, hier encore j'ai failli m'y casser le nez...

— C'eût été grand dommage, car il est gentil et plaisant comme un Enfant Jésus... Mais y a-t-il longtemps que la rue est ainsi défoncée ?

— Deux mois au moins, j'en suis sûre, car je vends à manger à tous les gâcheurs de mortier et autres ouvriers qui travaillent à la maison de la rue du Coq... Au revoir ! Patientez, je ne serai pas longtemps dehors par ce joli temps.

Relevant sur sa tête le double collet de son manteau de pluie, Marie Surotte prit sa lanterne de corne et sortit. M. Guillaume continua d'admirer les lapins, la chandelle, et sa bourse avec un sourire idiot.

Puis, brusquement, il se dressa sur ses pieds, ouvrit la porte de la boutique et envoya dans la nuit son sifflement modulé. Les deux soldats apparurent, ruisselants, crottés. Le temps était épouvantable. Raflant les restes du pâté et les autres victuailles, le capitaine La Cassière leur en emplit les mains. Il atteignit quatre bouteilles de vin, leur en passa une sous chaque bras :

— Ainsi lestés, mes garçons, vous attendrez les événements de meilleur cœur et résisterez au brouillard. Tout va bien. Demeurez donc cois à l'abri de quelque porte. Deux femmes vont venir. Si des hommes les accompagnent, tenez vos armes prêtes et gardez la porte de la boutique. Si elles sont seules, dînez tranquillement. Allez!

Marie Surotte ne fut point longtemps en course. Elle ramena son amie Lucotte et trouva maître Guillaume Piédache, d'Issoudun, dormant les yeux ouverts, calé par plusieurs bottes de navets qui composaient à son banc le plus rustique et le meilleur des dossiers. Réveillé en sursaut, il réussit cette fois à se soulever et mêla son rire épais à ceux plus légers des deux commères qui secouaient leurs mantes imbibées d'eau. Quand elle eut abaissé son capuchon, Lucotte Péramelle parut, aux regards de M. Guillaume charmé, avec un museau rose et effronté, des boucles brunes s'échappant d'un bavolet à pointe et un mouchoir de cou en dentelles qui, sans couvrir les épaules, dégageait la gorge. D'une layette en bois blanc couverte de toile cirée, elle tira une paire de patins, trois masques, un col de broderie et des éventails.

VII

— J'ai cru, — disait, deux heures plus tard, M. La Cassière à Ludovic Lemessier, qui l'écoutait curieusement, le coude appuyé sur son oreiller, car le capitaine était allé, malgré le déluge de cette nuit de mars, le surprendre au lit, — j'ai cru, mon ami, en voyant cette simple paire de patins, posée sur la table, que j'étais ivre pour tout de bon. Regardez-les, ces patins, et dites-moi si ce ne sont pas là ceux de votre tante Julie. Relisez la description qu'en écrivit Mlle Claire : « ... de bois doré, la bride en maroquin gaufré et le contrefort pareil... Le chiffre J. L. C. imprimé au petit fer sur le veau de la semelle, etc... » Je les ai eus pour trente-deux sous, j'en aurais donné cent livres!... Et le masque!... Ah! mon bon ami, le

masque!... Tandis que mes deux coquines s'essayaient à m'aguicher, jouant le principal tableau de la *Tentation de Monsieur saint Antoine*, je tordais le nez sur les trois masques, faisais le dégoûté. Cependant j'examinais avec une attention jalouse ces faux visages en carton. Le bienheureux chiffre se laissa lire enfin sur la doublure de l'un d'eux : doublure de toile blanche, et si fine, que la boue l'avait irrémédiablement gâtée malgré un consciencieux lavage. L'encre de la marque avait heureusement résisté au savon!...

Ainsi donc je tenais entre mes doigts le masque de votre tante. Sans sourciller, j'arrêtai mon choix sur un autre que voici, et aussi sur lui, et je rejetai le troisième... J'ai payé les deux masques deux livres six deniers, non sans avoir marchandé, pour la forme.

Si l'émotion qui m'agitait à la vue de ces patins et de ce masque s'est laissé voir, je jure que les commères la mirent sur le compte et de leurs charmes et du vin. Evitant de passer les bornes de l'honnêteté, je courtisai courageusement la roussotte et son amie la fripière. En vouloir tirer d'autres renseignements en cette soirée eût été d'une puérile imprudence. Remettant donc à des temps plus heureux un entretien soit avec Marie Surotte soit avec Lucotte Péramelle, je payai ma note sans compter et me retirai. J'ajouterai que j'agitais, tout en titubant avec art, une lanterne allumée que ces bonnes créatures me vendirent à haut prix. Ainsi muni, je reconduisis chez elle la timide revendeuse. Mais je n'échappai à ses subtiles embûches que par mon opiniâtreté à ne les pas remarquer.

— Vous êtes, dit alors Ludovic, un homme admirable et votre sang-froid ne saurait être surpassé que par votre intrépidité. Votre force de raisonnement...

M. La Cassière l'interrompit sans façon :

— Arrêtez, mon bon ami, et parlons un peu du hasard! Si nous étions de ces libertins qui prennent plaisir à farder leurs discours avec des lieux communs à l'antique, je dirais que nous sommes aimés par les dieux. La fin de la soirée me réservait en effet une surprise à ce point considérable que ma croyance dans la force du hasard précité s'en est accrue si possible. Que valent, en effet, contre lui nos meilleures combinaisons, s'il vous plaît ?

— Je suis, répliqua Ludovic, trop désireux de vous entendre pour perdre, à vous contredire, un temps qui sera mieux employé à vous écouter!

— Comment, reprit le capitaine, j'avais vu au fond de ce carrosse, qui passa au milieu de dix torches, deux jeunes femmes vêtues à l'ancienne mode italienne, c'est ce que je vous ai raconté. Leurs traits me frappèrent assez vivement pour que je sois maintenant assuré de les reconnaître en tous lieux. Celle qui s'appelle Isabelle Galerate, la confidente, la Dariolette, pour employer cette expression de roman, la confidente, dis-je, de la dame de Valpergues, est une des plus excellentes beautés romaines dont il m'ait été donné d'apercevoir la figure. Son profil droit rappelle celui des meilleures médailles qui furent frappées à la belle époque. Et ses yeux

luisent d'une telle force qu'on n'oserait soutenir leur éclat. Seule Mar...

— Souffrez que je vous arrête! dit en riant Ludovic sans remarquer qu'il coupait une nouvelle phrase. Dieu me pardonne, vous avez tout l'air d'en être tombé amoureux !



— Celle qui s'appelle Isabelle Galerate, la confidente, la Dariolette.

— Ne plaisantons point sur un aussi grave sujet ! Si vous aviez eu la patience d'entendre le reste, pareille idée ne vous serait venue à l'esprit. Vous savez que mon cœur est pris ailleurs et chargé de chaînes trop lourdes pour que j'en puisse ni surtout n'en veuille secouer le poids.

Ludovic, à demi sorti de sa couche, embrassa M. La Cassière avec la plus franche amitié :

— Pardonnez-moi, mon ami! Oubliez ces sottes paroles. J'ai parlé comme une tête légère, quand je devrais louer sans mesure votre dévouement à m'obliger !... Dévouement qui devient pour vous la source des chagrins les plus amers... Mais tels sont les ordinaires effets du bonheur. Il nous rend égoïstes et vains, à l'exemple des hommes de cour pour qui la reconnaissance est une faiblesse plus pernicieuse encore que la générosité... Ainsi donc, rendu à la liberté, voire à la vie, par votre courage et votre industrie, à la veille sans doute de devenir par vous le plus heureux des hommes, mon premier soin est de vous contrister par des balourdises encore plus déplacées que frivoles!

— Point n'est besoin de pardon. Plus je pratique ces travaux que j'entrepris pour vous délivrer vous et les vôtres, plus vous me devenez cher, ami Ludovic!... Je vous répète que de cette merveilleuse Romaine — car elle est de Rome, j'en jurerais mon épée — la beauté est parfaite, parfaite aussi la noblesse de son maintien. Quant à sa compagne, qui a nom Marie Stauge, elle m'a semblé, malgré l'élégance de son habit, appartenir à une condition infé-

rieure. Plus que jolie, frisée et pomponnée à miracle, sa mine, tout à la fois éveillée et molle, possède je ne sais quelle mobilité d'expression qui déconcerte, et son regard est à lui seul un monde de fausseté. Je parle de cette fille en connaissance de cause, car je l'ai revue, dans la rue de Beauvais, au moment où, dans le même carrosse, elle sortait de l'hôtel de Valpergues, ou, si vous préférez, de l'hôtel de Sauzes, car ce nom est encore gravé dans la pierre, au-dessus de la maîtresse porte, et en lettres dorées. Les flambeaux des valets l'éclairaient. Et, à côté d'elle, qui était assise ?... Je vous le donne en mille!

Ludovic n'essaya même point de chercher :

— Allez, allez, de grâce!

— Mon ami, la belle dame assise à côté de Marie Stauge n'était autre que la maîtresse à danser, Marie d'Ossuna, dont vous connaissez le rôle!... Suivre le carrosse, il n'y fallait point songer. Je me contentai d'envoyer Sorin de la Soudée rue du Petit-Musc, où demeure la gracieuse coquine, et lui recommandai de couper au plus court pour arriver avant la voiture. Pour moi, je continuai de faire le guet avec Jean-René Saint-Macrou, jusqu'à son retour. Mes prévisions ne me trompèrent point. Sorin de la Soudée revint, moins d'une heure après, avec l'escorte du carrosse. On avait bien reconduit Marie d'Ossuna jusqu'à son logis. Ensuite, le rusé garçon avait su se glisser parmi les valets et les pages où il avait tiré l'épée contre quelques voleurs qui essayèrent de mendier à main armée, dans je ne sais plus quelle rue, à la portière dudit carrosse. De telle sorte que nous aurons demain accès dans l'hôtel de Sauzes, où l'on a invité Sorin à se présenter, demain matin, pour y être récompensé de son assistance. Je me tiens pour persuadé que sa vaillance et sa bonne mine ont produit un tel effet sur ce monde, qu'on le désire embaucher comme spadassin contre nous.

Cependant, ami Ludovic, la nuit s'avance. Et quoique j'accepte votre invitation de coucher ici et qu'on m'ait préparé un lit, il sera raisonnable de dormir bientôt. La journée de demain sera dure, j'en ai le pressentiment. Si vous voulez donc que je résume les faits acquis depuis notre dernière entrevue, je vous dirai que votre tante Julie Lemessier a été enlevée par les laquais des Valpergues. Que sont exactement ces Valpergues ? C'est ce que nous saurons demain. Donc, amenée dans la rue du Champ-Fleuri, seule voie praticable pour une femme à pied qui veut aller rue de l'Autruche sans se perdre dans les travaux de la rue Saint-Honoré, votre tante a été empoignée à l'improviste, jetée dans un grand panier qu'une corde reliait à la poulie du grenier à foin des Valpergues. On hissait le panier que déjà Macée Boissonnade et le page ayant éteint son flambeau avaient disparu. La rue était noire et déserte. Les patins et le masque de Julie Lemessier tombèrent à terre où un inconnu les ramassa et les vendit à la fripière de la rue du Chantre.

Je dis un inconnu, parce que je n'ai point pris la fruitière Marie Surotte sur le fait. Soyez pourtant certain que cette femme a vu le rapt, et que la terreur, ou l'intérêt, l'empêche de parler. Sa commère Lucotte Péramelle le connaît aussi. Les cris de votre

tante, si elle en poussa d'aventure — car le saisissement l'aura tout d'abord rendue muette, selon toute vraisemblance — furent vivement étouffés dès qu'elle fut entrée dans le grenier à foin. Qu'en fut-il d'elle après cela ? Je l'ignore, mais je ne l'ignorerai pas longtemps. La chose la plus importante est donc de pénétrer dans cet hôtel de Sauzes, chez ces Valpergues mystérieux qui ont commandé le coup. Car vous n'en êtes pas plus que moi à penser que l'on a ravi votre tante, à travers les airs, pour satisfaire un caprice d'amour. L'entreprise serait à la fois et trop vaine et trop dangereuse. Ainsi que nous l'avons déjà reconnu — et mon opinion n'a pas varié d'une ligne — seules la personne et la dot de Mlle Claire sont en jeu. Réfléchissez là-dessus et bonne nuit !

Le capitaine La Cassière se ravisa cependant et, s'étant frappé le front, dit :

— Deux mots encore ! Que les gens qui vous ont attaqué dans la nuit du 14 mars soient ceux de l'hôtel de Sauzes, de cela pas le moindre doute. Rappelez-vous les cris poussés par eux quand nous les mîmes en déroute. La femme qui criait : « On tue Monseigneur !... Que dira Madame ? » s'appelait Isabelle. Or, l'hôtel renferme une Isabelle, un Monseigneur Jean et une dame de Valpergues. Ce Monseigneur Jean est, d'après la rumeur publique, chétif et laid à ressembler à un singe. A la lueur des torches, pendant le combat, il m'a bien semblé voir un marmouset de cette espèce. L'épée dorée que nous avons rapportée de la bataille est celle d'un jeune garçon débile et non d'un spadassin vigoureux. Réfléchissez aussi là-dessus.

Qu'il vous souvienne enfin que ce vilain avorton invectiva un certain page du nom de Poncet et le menaça de cent coups de fouet. Or, ce page, non seulement je l'ai reconnu, il y a une heure, à la portière du carrosse, chevauchant un roussin poil de cerf, mais encore j'ai bien entendu son nom. Car Marie Stauge lui a dit : « Et toi, Poncet, demeure à cheval dans la cour, il y aura une lettre à porter. »

Maintenant, nous avons une base d'opérations. Donnez-moi quelques jours et je déroulerai le peloton, si embrouillé qu'en paraisse le fil... Bonne nuit, et point de mauvais rêves !

Le capitaine La Cassière, s'étant mis au lit, essaya de dormir. Mais, dans son esprit alors livré sans remède, faute d'action, à Mme Marguerite de Farges, il se donna de durs et vains combats entre ce qu'il croyait être l'amour et le ferme propos de délivrer Julie Lemessier et Mlle Claire. La voix de l'amour reprochait au capitaine La Cassière de négliger Marguerite pour des affaires sans intérêt : « Que t'importent, en somme, ces gens de condition médiocre et qui te sont en tout étrangers. Tu te lances, pour les beaux yeux des gantières dont tu n'attends rien, absolument rien, dans des aventures indignes de ta condition. Le blâme de tes chefs, le mépris du monde, ta fortune arrêtée, tels seront les fruits de ton imprudence, et tu ne pouras même pas invoquer, comme excuse, d'avoir eu la passion pour objet. Tu te heurteras aux puissants de la terre et ils te briseront. Déjà Marguerite de Farges t'a chassé de sa

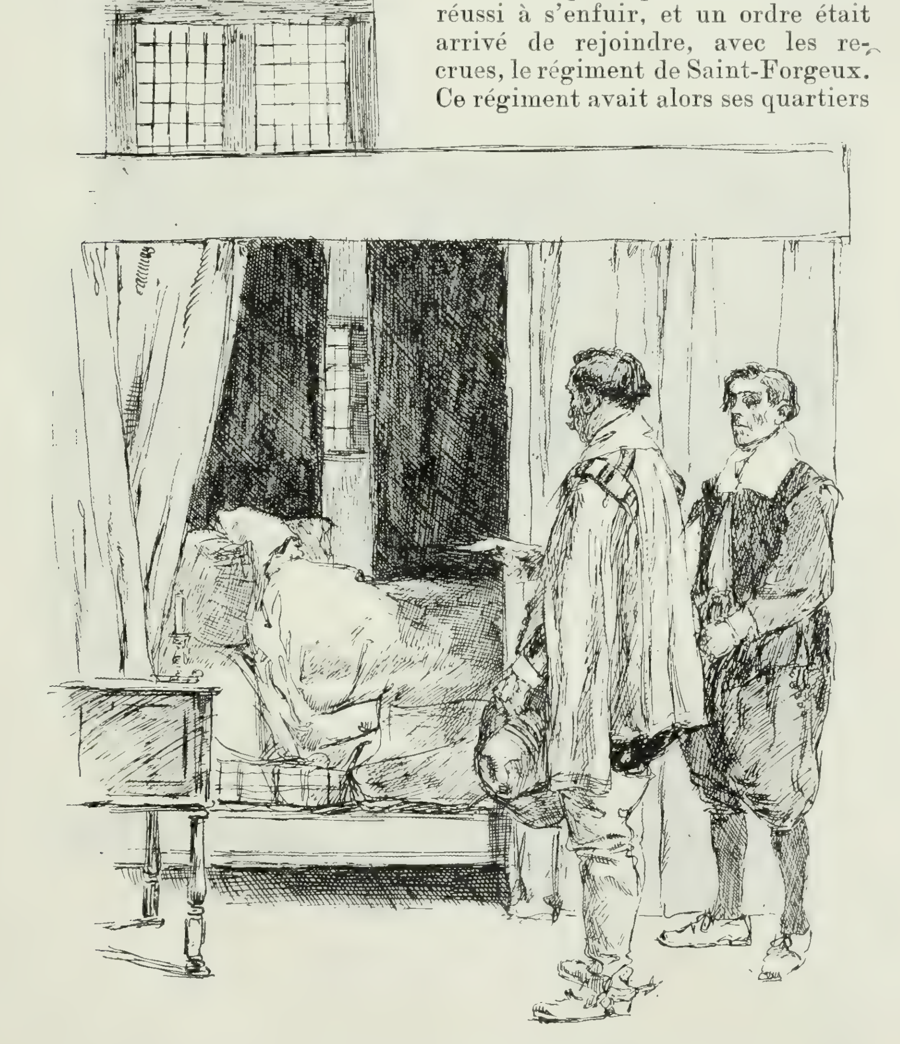
maison... Ce n'est pas la première fois, dis-tu ?... Si tu raisonnes ainsi, mon garçon, c'est donc que tu n'es pas épris de cette dame ! »

Et M. La Cassière se mettait à trembler devant cette imagination singulière qu'il n'était plus sûr d'aimer d'amour Marguerite de Farges.

« Mon amour, songeait-il, me semble se présenter sous des habits empruntés. »

Et redoutant également de ne pas assez aimer la tyrannique veuve et de la trop aimer, il s'endormit enfin.

Quand il regagna Vaugirard, dans la matinée, le capitaine y apprit deux assez graves nouvelles : les deux espions prisonniers avaient réussi à s'enfuir, et un ordre était arrivé de rejoindre, avec les recrues, le régiment de Saint-Forgeux. Ce régiment avait alors ses quartiers



Ce valet modèle gardait le lit, les draps ramenés jusqu'au nez.

en Bresse. Il en devait partir pour aller à la guerre, c'est-à-dire vers l'armée d'Allemagne.

Cet ordre, que le porteur — un trompette expédié par le secrétaire du Roy — s'était cru obligé de remettre en mains propres, avait été reçu par M. Poupart, en personne. Ce valet modèle gardait le lit, les draps ramenés jusqu'au nez. Un bonnet de coton lui couvrait la tête de la nuque à la racine du nez, jusqu'aux yeux. Bref, il ressemblait à qui va rendre l'âme, et sur les figures des laquais, des soldats et des pages, qui entouraient sa couche, régnait cette sombre tristesse que l'on prodigue, comme encouragement, aux moribonds.

Ainsi représentant au naturel le capitaine La Cassière, — pendant que celui-ci courait la ville sous les espèces de Guillaume Piédache, nourrisseur à Issoudun, — M. Poupart avait tendu une main tremblante vers le papier du secrétaire d'Etat. Et cette main était retombée sans force sur la courtepointe, tandis que le papier tombait sur le plancher. Le trompette en conclut que M. le comte de Fougerays, loin de se diriger sur l'Allemagne, devait plutôt se préparer à comparaître devant le Souverain Juge. Et il remporta son ordre de départ, car M. le comte n'en avait pu signer le reçu.

« Voici, se dit La Cassière, quand son valet lui eût raconté l'histoire, un maître coup porté par l'ennemi. J'ai affaire à des gens puissants, c'est certain, mais qui usent de moyens détournés. La police, non plus que la justice, n'est là-dedans. La ruse s'oppose à la ruse. Nos ennemis ont acheté quelque commis des bureaux qui, adroitement, aura soumis cet ordre à la signature du secrétaire d'Etat. Chauvincourt arrangera cela... Mais il en résulte que les Valpergues ont un intérêt majeur à se débarrasser de moi ; je ne saurais leur donner tort... S'ils se doutaient du plat que je vais leur servir ! »

M. Poupart n'était pas sans inquiétude sur la façon dont son maître accueillerait cette nouvelle que les deux espions avaient pris la clef des champs. Son étonnement fut donc très grand, quand les reproches, dont il n'espérait guère complètement se laver, passèrent par-dessus sa tête pour s'attacher à M. de Chauvincourt et à la mauvaise construction de sa maison.

— Poupart, dit M. La Cassière, je ne saurais te blâmer. Tu as fidèlement accompli ta tâche et il ne dépendait pas de toi que les portes des caves ne fussent pourries ou vermoulues. Tu m'apprends que Loisonnière et Claudin Péchinet sont partis tout aussitôt sur les talons de nos drôles. Voilà qui est parler. Enfin, s'ils ne les rattrapent point, le plus sage sera de nous consoler et de ne plus y penser.

Le capitaine ne se crut pas obligé d'instruire M. Poupart du fond même de cette affaire. Avant que de se déguiser en nourrisseur et de gagner l'île Saint-Louis, il avait donné aux soldats Jean Loisonnière et Claudin Péchinet les instructions les plus minutieuses sur la manière de favoriser l'évasion des deux prisonniers, et aussi de les surveiller étroitement dans Paris, où il ne pouvaient manquer de rentrer.

« Tout est pour me persuader, songeait La Cassière, que ces malheureux reprendront contact avec les Valpergues qui me les ont

détachés. Au vrai, c'est sur ceux-ci que je voudrais être renseigné. Je me sens gagné, lorsque je pense à eux, par une fièvre de curiosité démoniaque. Ma volonté seule m'enchaîne ici. Pour un peu je revêtirais la défroque d'un marmiton et me glisserais dans les cuisines!... Pourquoi me tourmenter ainsi ? Avant qu'il soit midi, Sorin me reviendra plein de nouvelles. Je n'ignorerai rien de cet hôtel de Sauzes ni de ses habitants. Et si, par grand hasard, ce soldat avisé et rompu à toutes les ruses et pratiques de l'espionnage ne réussit point à entrer dans la place et à en relever les particularités, Jean-René Saint-Macrou, sans doute plus heureux, aura confessé Marie Surotte et Lucotte la ravaudeuse que je lui recommandai de questionner... et de payer, puisque, chose admirable, l'argent ne nous manque pas... Mais quel est ce bruit ? »

Le bruit et le désordre avaient pour cause un page effronté qui criait à tue-tête :

— Et moi je gage cent coups de bâton sur votre dos, canailles, qu'il est là, M. le comte de Fougerays!... Arrière, coquins, lourdauds, megère!... Je ne me retirerai pas que je ne lui aie remis ma lettre!

Au concert d'imprécations, de malédictions, se mêla alors la voix de M. La Cassière. Pâle et tremblant d'émotion, il cria du palier :

— Laissez monter cet enfant!... Laissez-le-monter, vous dis-je !... Monte, Catien, mon garçon !

Alors, tirant la langue à la cuisinière Léonarde, faisant les cornes à M. Poupart, bousculant Chamusset qui prétendait lui interdire l'accès de l'escalier, Catien Guillotel, propre page de M[me] Marguerite de Farges, lestement escalada les marches, où sonnaient ses éperons argentés

VIII

Le seigneur Odoardo Visconti occupait, dans l'hôtel de Sauzes, une chambre d'angle, à l'étage. Cette chambre prenait son jour par deux fenêtres donnant, l'une sur la rue de Beauvais, l'autre sur la rue du Champ-Fleuri. Si de cette dernière fenêtre les volets n'eussent pas été poussés, le capitaine La Cassière, alors que Lucotte Péramelle essayait de le dévaliser dans la boutique de sa commère Marie Surotte, en aurait pu voir les vitres éclairées par deux chandeliers à la financière. Et cette chambre était si vaste et si haute que, malgré les bougies, tout baignait dans l'ombre où se perdaient les verdures de Flandres garnissant les murs, les grands cabinets de poirier noirci à pieds tors, et les tables chargées de fioles, de pots, de bandes. L'odeur fade de cette pharmacie remplissait la pièce. Du côté du lit, elle gagnait en force, rendue plus écœurante, si possible, par un mélange de parfums violents où dominaient le musc et le benjoin.

L'homme qui, la nuit du 14 mars, avait roulé sous l'épée de M. La Cassière, laissant à la lame Goton la moitié d'une oreille, était couché dans le lit, et les rideaux relevés en partie n'étouffaient ni ses malédictions ni ses plaintes qui s'élevaient furieusement dans

le silence. Ce qui exaspérait Odoardo Visconti, c'était l'absence d'Isabella Galerata dont il réclamait les soins. Il ne pouvait souffrir sur sa personne d'autres mains que celles de la jeune femme, et lâche devant la douleur, pleurait après elle comme un enfant qui ne peut retrouver sa nourrice. En vain le médecin Paul Borgomanero prodiguait-il à l'impatient ces exhortations sages et froides que ses pareils croient bonnes pour calmer l'excitation fiévreuse du patient :

— Faute de vous tenir en paix, seigneur Visconti, vous reculez à plaisir la date de votre guérison. Que cela continue et je cesse de répondre de vous. Gardez le repos, et, dans dix jours, je vous veux voir sur pied, frais comme un œuf, aussi bien portant qu'homme sur terre et prêt à toute aventure... Mais, par Esculape, pas d'enfantillages!... Ne vous agitez pas ainsi!... Voilà que vous avez encore dérangé mon appareil, et vous recommencez de saigner!... Votre oreille...

Insensible à la voix du médecin qui lui prêchait la patience, Odoardo Visconti s'agita violemment, et la tache rouge s'élargit sur l'assemblage des toiles où disparaissaient sa tête et les trois quarts de son visage. On n'en distinguait plus qu'un nez plus fier que le bec du faucon, les yeux enfoncés sous l'orbite, brillant autant de colère que de fièvre, des moustaches hérissées et une barbe taillée court, en pointe et que striaient quelques poils argentés :

— Borgomanero, nécromant, empoisonneur maudit, vampire! En finiras-tu de me rompre la tête avec tes radotages ?... Mon oreille, enfant de Satan, me la rendras-tu, mon oreille!... Ah! je voudrais vous voir tous en enfer, et toi, et cet imbécile qui m'attaqua sans raison, lorsque je vaquais à mes affaires... En enfer, vieux réprouvé, en enfer!

— Laissez-nous, fit en ricanant le vieux médecin, laissez-nous le temps d'en étudier la route, car, par Dioscoride! nous y cheminerons de compagnie et vous y guiderez mes pas alourdis par l'âge!... Mais, en attendant, prenez toujours ce breuvage calmant, et laissez-moi resserrer ce bandage.

— Ah! bourreau! En finiras-tu jamais, et quand serai-je débarrassé de ta sinistre présence!... Et ces femmes qui ne viennent pas, Oria, Isabella, toutes me délaissent, jusqu'à Stauga, la joueuse d'archiluth, qui me distrait en pinçant ses cordes!... Non, rien!... Coquines, viendrez-vous enfin...

— Allons, seigneur Visconti, ne soyez pas injuste, et n'oubliez pas que la demoiselle Isabella est sortie ce soir pour aller aux nouvelles.

— Oui, oui, vieil escarbot! Qu'il s'agisse de courir les rues, on est sûr de la voir en route

Une voix douce, chaude et timbrée s'éleva alors :

— Ami, je cours les rues, puisque personne ici ne le peut faire utilement à ma place. Et le temps est mauvais, triste à l'image de mon cœur qui bat pour toi. Et toi, Borgomanero, si tu veux me plaire, dis-moi, dis-moi qu'il va mieux et qu'il sera bientôt guéri. Déjà j'ai payé une douzaine de cierges à Saint-Germain-l'Auxerrois, offert un joli cœur d'or à l'autel Saint-Honoré, promis une



— Allons, seigneur Visconti, ne soyez pas injuste.

robe dorée à la Vierge d'Ascalon. Sainte Mère de Dieu, rejetteras-tu mes prières ?

Et Isabella Galerata se signa tout en marchant vers le lit.

Sans relever son long nez crochu que chaussaient des lunettes de corne, le médecin, toujours attentif à soigner le blessé, répondit en grommelant :

— D'une guérison rapide, j'en doute, s'il persiste à cabrioler tel un lapin dans une bourse. Les baumes et les onguents perdent leur vertu quand on ne les aide pas au moyen du repos. Un pot de cérat n'est rien au prix d'une heure de sommeil... Allons, c'est fini!... Bonne nuit, seigneur Visconti! Et vous, mademoiselle Isabella, tâchez de le décider à dormir!... Si la fièvre le travaille, si les cauchemars l'assiègent, versez quelques gouttes de cet élixir — il est fameux, c'est moi qui l'ai inventé — pas plus de dix gouttes, surtout!... dans un verre plein d'eau aux deux tiers. Et donnez-lui à boire en trois fois.

Sur ces sages paroles, le médecin Paul Borgomanero, juif jadis attaché à la maison du cardinal Pier-Antonio de Narni, sortit de la chambre. Plus semblable à un rat qu'à une créature humaine, il glissait le long des murailles et l'on n'entendait pas le bruit de ses pas. Du seuil de la porte, il envoya cette recommandation dernière à Isabella :

— S'il en est besoin, appelez-moi, sans hésiter! Je passerai la nuit près de monseigneur Jean.

— Est-il donc si bas ? demanda-t-elle.

Hochant la tête d'un air mystérieux et discret, Borgomanero s'en fut, et Isabelle tira la porte, puis revint vers le lit, où Visconti continuait de geindre :

— Sorcier! Judas! Empoisonneur!... Il m'enverra, comme les autres, *ad patres!*... Surveille-le, Isabella, ne le perds pas de vue, si tu m'aimes! Ou bien il m'administrera, quelque nuit, une mauvaise drogue... Et puis il a le mauvais œil! Je te le dis, ce méchant juif me sera funeste... Isabella, as-tu attaché une croix de paille au rideau ?... Oui ?... Alors je dormirai plus tranquille, avec ma corne de corail au cou.

La jeune femme remonta, avec précaution, les oreillers empilés sous la tête du malade, ramena le drap sur sa poitrine, et, s'inclinant sur le front d'Odoardo, murmura :

— Dors, mon amour! Tu souffres, et moi j'endure mille morts, tant ta douleur est mienne!... Que ne puis-je prendre pour moi toute seule tous tes maux, tous!... Et saignant pour toi, mutilée...

— C'est bien, Isabella, c'est bien!... Tu es une aimable fille... Mais ne me diras-tu rien de plus utile ?... Voyons!... Où en sommes-nous avec ces gens ? Auront-ils l'audace de nous mettre la police aux talons ? Et...

Elle l'interrompit, essayant d'emprisonner sa bouche entre ses mains, et, d'une voix suppliante :

— Tais-toi, mon ami! Si tu m'aimes, Odoardo, tais-toi! Borgomanero a défendu que tu parles!

Méprisant cet avis, le seigneur Visconti repoussa les mains chargées de bagues et reprit d'un ton aigre :

— S'il m'a défendu de parler, ce diable cornu, il ne m'a pas défendu d'écouter, je suppose, et j'ai encore une oreille de bonne. Mon cerveau, à cette heure, se dégage, et cela me réjouit de t'entendre bavarder. Je t'écouterai donc en silence. Dis-moi tout ce que tu a appris... Assieds-toi là!

La main droite du blessé entre les siennes, Isabella Galerata se jucha sur le bord du lit un pied posant à terre. C'était, en vérité, et le capitaine La Cassière ne mentait pas, une excellente beauté romaine. Son âge ne passait point vingt-cinq ans et sa taille semblait parfaite. Née dans les environs de Velletri, elle tenait des Romagnes ses yeux veloutés et lumineux, son front obstiné, ses traits droits, sa chevelure opulente et soyeuse, son cou long et plein et ses flancs magnifiques. Seules ses attaches un peu fortes trahissaient la fille des champs. Mais son teint pâle et mat, la noble mollesse de son maintien rachetaient cette imperfection au centuple. Depuis quinze ans, Isabella comptait dans la maison de Mme Oria, comtesse de Valperga, depuis huit ans elle était la maîtresse d'Odoardo Visconti, l'écuyer en titre. Suivante superbe, amante honteuse, telle était sa condition.

Comment, n'ayant pas encore dix-huit ans, cette fille, aussi belle que fière, et qui eût pu trouver facilement fortune dans l'entourage de la reine mère, où la comtesse de Valperga jouissait encore de la plus solide faveur, s'abandonna-t-elle à un aventurier florentin de

condition médiocre, c'est ce qu'expliquerait seul ce mythe antique qui prête à l'amour un bandeau. Ceci pour les gens superficiels et qui s'en tiennent aux apparences. Au contraire, pour ceux qui atteignent au tréfonds des choses, Visconti appartenait à cette race d'impérieux séducteurs qui subjuguent les femmes par un charme indéfinissable et les lient par des entraves plus fortes que ces chaînes d'or dont le dieu gaulois chargeait les hommes assez imprudents pour l'écouter.

Il était venu de Toscane à la suite d'un parent de Concini, quelque cinq années avant que le maréchal d'Ancre tombât sous les pistolets de Persan et de l'Hôpital. Ce parent cachait sous le titre de comte de Valperga une vie d'expédients et une origine obscure. Grâce à la protection de Concini, César Valperga put accéder jusqu'à la reine régente et obtenir une de ces basses charges de cour qui permettent à leur homme de vivre, en attendant un sort meilleur. Celui-ci se présenta vite sous les traits de Mme Oria, Vénitienne blonde et bouffie que Marie de Médicis avait mariée, quelque temps auparavant, au vieux comte de Sauzes. François de Sauzes, tour à tour royaliste avec Henri de Valois, ligueur avec Mayenne, huguenot avec Henri de Navarre, fut célèbre pour sa facilité magnifique à tenir tête, naguère, au défunt roy, dans ces parties de reversi et de prime où se fondaient les fortunes. Le comte de Sauzes n'abandonna les cartes que lorsque son royal partenaire eut trouvé la mort sous le couteau de Ravaillac, et il ne lui survécut que peu. César de Valperga était déjà dans les bonnes grâces de la comtesse de Sauzes, mais après le décès du vieux comte, il s'y installa pleinement. Intendant bénévole de la dame, il passa vite à la condition d'époux, acheta des deniers de l'amoureuse comtesse une charge plus importante, et rien ne semblait plus devoir l'arrêter dans sa course aux honneurs, quand une mauvaise fièvre, en tout pareille à celle qui avait eu raison du comte de Sauzes, le prit un soir. Il en mourut huit jours après, sans que la science du médecin Paul Borgomanero pût la couper.

Certains remarquèrent que cet hôtel de Sauzes portait singulièrement malheur aux épouseurs de Mme Oria, et Paul Borgomanero, que son état de juif et ses bésicles de corne suffisaient à rendre suspect, fut accusé, par la rumeur publique, d'avoir donné des poudres au vieux comte de Sauzes, mort sans héritiers, et au comte de Valperga qui laissa un fils en bas âge. Mais cette rumeur publique s'affaiblit bientôt, tels ces incendies dont on néglige d'entretenir les foyers. La comtesse de Valperga demeura tranquille dans son hôtel, voisin du Louvre, avec son fils Jean et son nombreux domestique, pour les trois quarts italien, dont le seigneur Odoardo Visconti avait le gouvernement.

Les fonctions de cet homme de bien avaient été en gagnant d'importance, comme ces humbles sources qui grossissent insensiblement jusqu'à devenir une puissante rivière. A son début, simple valet de César de Valperga, puis écuyer, secrétaire, intendant, il occupait à la mort du comte la position d'écuyer meneur de la comtesse Oria et avait accès en cette qualité, auprès de sa personne, à

toute heure. Tant que le Valperga vécut, le goût de la Vénitienne pour le valet florentin se dissimula sous les espèces honnêtes d'une confiance flatteuse. Mais quand le comte eut disparu, les deux amants ne se donnèrent même plus la peine de cacher leurs amours aux gens de la maison.

Toute à la passion qui la livrait, en dépit de son âge, qui approchait de la quarantaine, à son écuyer de dix ans plus jeune qu'elle, la comtesse Oria se laissa glisser sur la pente des faciles plaisirs et vécut une vie libre dont le seigneur Odoardo Visconti était là pour écarter les ennuis. Puisant sans compter dans l'épargne du vieux comte de Sauzes, qui avait résolu ce problème de tenir le jeu du roy Henri IV sans se ruiner, Odoardo tailla, rogna, vendit, attaqua le principal, hypothéqua terres et châteaux, menant la comtesse aveugle à la banqueroute, et remit toujours au lendemain de réformer un train de maison et des habitudes qu'il faudrait, vaille que vaille, abandonner pourtant quelque jour.

Parmi les filles de service de la comtesse, Odoardo Visconti avait remarqué, au premier jour, Isabella Galerata qui remplissait, auprès de sa maîtresse, les fonctions de gouvernante et de trésorière : une compagne plutôt qu'une suivante, et si belle que c'eût été péché de ne pas le lui dire. Odoardo eut tôt fait de circonvenir l'ardente et naïve Romaine. Mais où il ne pensait qu'à se créer un divertissement passager, le Florentin trouva un amour désintéressé et sauvage qui le remplit à la fois d'orgueil et de crainte.

Confidente des amours de M[me] Oria, Isabella Galerata, la Dariolette de la comtesse, comme l'on disait, connut cette sourde douleur d'entendre à toute heure la vieille amante roucouler sa ridicule cantilène à l'éloge de l'avantageux Visconti. Aussi bien, cette fille indomptable n'ignorait-elle rien du supplice auquel elle se condamnait, en se prêtant au caprice d'Odoardo. En proie, tout entière, au délire de son âme et au désordre de ses sens, elle sacrifia l'avenir au présent pour la satisfaction immédiate de ses désirs.

A mesure que les années coururent, les souffrances de la Dariolette devinrent plus profondes et plus vives. S'attachant à son amant d'autant plus étroitement qu'elle redoutait ses dégoûts, le harcelant tour à tour de ses exigences despotiques et de ses prières importunes, alternant les reproches inutiles et les caresses fatigantes, désormais sans grand prix, Isabella Galerata, vivait une vie amère, sans que son orgueil intraitable fléchît et lui permît de se déprendre. Et puis, son dévouement inlassable, obstiné, barbare, l'attachait de plus en plus à cet homme dont elle voulait, à tout prix, conjurer la ruine.

Ce fut cette jeune femme qui, à elle seule, combina le coup porté au gantier Perrin Courtoys, à Julie Lemessier, à Claire et à Ludovic. Son esprit, fertile en ressources et sans cesse aux aguets, avait été mis en éveil par ce qu'elle apprit du procureur Godin sur la fortune énorme de Claire de Valensola. Isabella voyait souvent ce Godin, qui, tuteur de Mgr Jean de Valperga, s'occupait aussi des intérêts de la comtesse sa mère. Le seigneur Odoardo, en mal d'argent, avait vite confié à Isabella ses secrets et ses soucis. Il s'en



Suivante superbe, amante honteuse,
telle était sa condition.

était remis sur elle du soin de fermer les yeux de Mme Oria sur l'abîme qui se creusait sous ses pas. Et celle-ci ne soupçonnait point que la détresse se fut installée à l'hôtel de Sauzes.

Le vieux Pierre Godin, qui avait son étude rue Saint-Honoré, près de l'enseigne des *Rois d'Arménie*, voyait toujours Isabella avec un nouveau plaisir. Sordidement riche de biens et aussi de ces espoirs qu'entretient une passion sénile qui se sent forte de ses écus quoique sans force pour les lâcher, ce bourgeois défiant et avare brûlait pour la belle Italienne d'un désir que rendait muet la crainte d'effaroucher son objet. Isabella était d'une pâte trop fine pour ne pas sentir ce que l'accueil empressé du barbon crasseux cachait de concupiscence misérable. Elle n'encouragea ni ne découragea ces amours de pauvre. De Godin elle tira mieux que quelques avances d'argent; il lui livra un secret considérable. Mêlé au trafic des célèbres Lumagne et Mascarini, Godin apprit, d'occasion, combien la fortune de Claire de Valensola, pour qui ces banquiers, aux ordres de Perrin Courtoys, oncle et tuteur, faisaient de continuels remplois, dépassait en importance ce que possédaient les négociants les plus aisés. Isabella fut bientôt au courant de tout ce qui se passait chez Courtoys : l'influence prépondérante de Julie Lemessier sur son médiocre époux ne fut plus un mystère pour elle, non plus que les projets d'union entre Ludovic et Claire. Des premières, elle sut le mauvais vouloir du gantier et le départ du peintre. Et de même, elle fut tenue au courant des lettres de change que Ludovic envoya d'Italie et d'Espagne à Julie Lemessier, par les intermédiaires Lumagne et Mascarini.

Audacieuse et réfléchie, la Dariolette construisit une machine dont Odoardo Visconti admira et l'ensemble et le détail, le jour où elle la lui soumit. Au vrai, l'écuyer admira de confiance, étant plus homme de main que de réflexion. Sans y rien comprendre, Mme Oria, que l'on avertit pour la forme, approuva. Car elle désirait établir son fils. Après quoi elle s'en retournerait en Italie avec son Odoardo. Le plan d'Isabella était tout autre : il fallait mettre monseigneur Jean et sa sotte de mère au-dessus du besoin, par le mariage du noble avorton avec Claire, la riche héritière; puis Odoardo Visconti, dûment récompensé, s'unirait à elle, Isabella, généreusement dotée, et ne vivrait plus que pour sa femme loin des Valperga nantis.

Le seigneur Visconti acquiesça. Il jura à Isabella de l'épouser devant Dieu et les hommes. Il fit le serment à la confiante Oria de ne jamais l'abandonner sur terre Il la prendrait même en mariage, si elle l'en jugeait digne, mais après celui de son fils. Toutefois, il supplia la comtesse de tenir tout cela secret, de n'en point ouvrir la bouche, surtout, devant Isabella, car « avec cette fille ombrageuse, on ne savait jamais... » Mme Oria, tout aussitôt, déclara que le plus simple était, dans ce cas, de mettre la gouvernante à la porte. Odoardo s'évertua à lui faire comprendre que le moment eût été mal choisi. L'aveuglement extraordinaire de cette dame de cinquante ans, sa vaniteuse simplicité, son inébranlable confiance en la valeur de ses charmes, lui fermaient les yeux sur les rapports

qu'entretenaient son écuyer et sa Dariolette sous son propre toit. En fait, Mme Oria était la seule à ignorer une vieille histoire qui ne défrayait plus depuis longtemps la chronique scandaleuse du quartier.

Le fils du comte de Valperga, jeune homme de dix-sept ans, contrefait, infirme, aux trois quarts idiot, et dont un orgueil démesuré était la qualité dominante, ne fut pas insensible au projet de mariage échafaudé par la Dariolette Isabella. Celle-ci ne se fit point faute d'exciter l'amour-propre de ce monstre débile, en lui répétant que « la jeune fille, belle comme le jour », et elle ne la désignait pas autrement, était amoureuse comme une bête de « monsieur le prince ». Car, monseigneur Jean avait ajouté, on ne sut jamais pourquoi, le titre de prince de Pontremoli à sa qualité de comte de Valperga. Monseigneur Jean répondait à ces flatteries qu'il était prêt, et qu'un homme de son étoffe avait droit à tout en ce monde. Puis il s'en allait fouetter ses chiens, jouer avec sa guenon, parfaire l'éducation des perroquets de sa mère, ou s'amuser à la cuisine. Il était si laid, qu'on n'osait point le produire en plein jour ; quand il sortait, les laquais et les galopins, le prenant pour un singe de bateleur, lui jetaient des trognons de choux. Mais la nuit, monseigneur Jean avait sa revanche. Rôdant par les rues avec ses laquais armés, il molestait les passants. Nul ne l'égalait en rapidité pour s'enfuir quand il comprenait qu'il n'était pas le plus fort. L'aventure où monseigneur Jean se risqua jusque sous l'épée du capitaine La Cassière fut une exception. S'il ne se sauva pas en cette nuit du 14 mars, ce fut qu'il était pris de vin et aussi exaspéré d'apprendre que l'homme attaqué osait se déclarer son rival.

Isabella se chargea donc de tendre les filets autour du *Chevrotin de Vendôme*. La boutique de maître Courtoys était trop achalandée pour que la belle Italienne songeât à y fréquenter de sa personne. On l'aurait vite remarquée. Elle y installa donc des espions à demeure, soudoya un apprenti, Robin Lecanelier, débaucha un neveu de la mercière Renée Poncet, Louis Poncet, et le prit page à son service. De même pour Macée Boissonnade, servante de la mercière, qu'elle retint à l'hôtel de Sauzes. Ayant sous la main un personnel de laquais étrangers habiles à manier les armes, et prêts à toute mauvaise besogne, Isabella Galerata put préparer son entreprise à loisir. Sans la malencontreuse intervention du capitaine La Cassière, le succès en eût été complet.

Et c'est pourquoi ce nom abhorré revenait toujours sur les lèvres d'Isabella Galerata. Mais qu'Odoardo se rassurât ! L'homme qui l'avait si rudement mutilé allait être dirigé sur l'armée d'Allemagne ; il n'en reviendrait pas de si tôt. Sans doute y retrouverait-il le soldat Lemessier. Tous deux pourraient associer leurs vains regrets cependant que monseigneur Jean épouserait la nièce de l'inepte Courtoys. Le procureur Godin préparait le contrat qu'accepterait le notaire. De Julie Lemessier, gardée à vue, le consentement sans lequel son misérable gantier de mari ne laisserait jamais aller sa nièce était affaire de jours.

— Je lui ai attaché aux jupes une chienne qui ne cessera ni d'aboyer ni de la mordre!... Vois-tu, Odoardo, la vie de cette créature que nous tenons en lieu sûr ? A tout instant du jour, à tout moment de la nuit, la vertueuse gantière entendra une voix murmurer : « Consens, et tu seras libre! » De même, le gantier recevra toujours des lettres disant : « Consens et on te la rendra! » Claire, elle aussi, se fatiguera à la longue. Godin la prêchera en temps utile. Et puis, point n'est besoin de s'occuper de la péronelle, on la fera obéir!

Hochant sa tête emmaillotée, le seigneur Visconti répondit gravement :

— Tout cela est pour le mieux, Isabella de mon cœur, et je reconnais ta main à la sûreté et à la vigueur des coups. Mais tu vas trop vite et je ne puis te suivre. Dis-moi, sans hâte, si cela t'est possible, ce qui s'est passé depuis que je tombai et perdis le sentiment sous l'attaque de ce traître La Cassière, car, en vérité, ma cervelle éclate quand j'essaye de comprendre toutes ces histoires.

Sans impatience, la Dariolette reprit les événements depuis la retraite vers les carrosses. On s'était, par crainte de la police, sauvé dans la nuit, après avoir éteint les flambeaux. Les blessés avaient été mis en voiture, et, parmi eux, Roussi de Saint-Clair...

— Ah! oui, murmura Odoardo, je l'avais oublié, celui-là! Il est venu me visiter dans la journée, mais je l'ai à peine reconnu, tant je brûlais de fièvre... Oui, il s'est réfugié ici. On aura soin de lui... Continue!

— Affreusement brûlé à la main droite par la résine d'une torche, il avait lâché, perdu son épée, et se lamentait : « Quel malheur! Jamais je ne retrouverai la pareille!... Cette épée sera la cause de ma perte. » Et le vieux maître d'armes pleurait. « Il était déshonoré, perdu, le capitaine La Cassière — car c'était bien lui, son ancien élève, Ferrand La Cassière, aujourd'hui comte de Fougerays... »

— Tout le monde est comte, en ce temps! Valperga aussi était comte... Ainsi juge du reste, et continue, Isabella!

Isabella continua : Si La Cassière — et Roussi de Saint-Clair était sûr que c'était lui — ramassait son épée, nul doute qu'il ne vît, au chiffre gravé sur la lame, à quel homme elle appartenait.

— Sans le savoir, j'avais déjà envoyé le petit page Poncet sur les traces de Lemessier et de son défenseur. Cependant ton secrétaire Matteo Scabrioni avait défendu si courageusement notre retraite que nous eûmes le temps de jeter à l'eau les corps des quatre braves que ces deux misérables nous ont tués : Lampero Panadela, Mathieu de Saillac, Paolo Orsati et Louis Petit-Fay. Mangot, Fantin, un autre encore nous restent, blessés grièvement, Palavicino atteint d'un coup léger à l'épaule...

— Passe! Passe! dit Odoardo avec impatience. Et ensuite ?

— Ensuite, nous rentrâmes et on t'a mis au lit, et moi, je me désespérais, parce que Borgomanero était d'avis que tu allais mourir, tant tu avais perdu de sang. Les coussins du grand carrosse en étaient trempés. Mais j'avais tant crié que je restais sans force et

sans voix... Pour monseigneur Jean, il était surtout malade de peur... Cela tu le sais... Mais, dès que Poncet fut de retour, je revins à moi. J'envoyai Robin Garnier et le frère de Fantin battre le pavé, à la Vallée de Misère et s'aboucher avec Agnan de Saint-Dié. Alors lui et ses hommes ont couru rue du Chat-qui-pêche, et Ludovic Lemessier, attiré au dehors par Poncet, a été enlevé vivement. Il est, à cette heure, avec la chaîne, dans une charrette qui roule vers le Rhin...

— En es-tu bien sûre ? demanda le soupçonneux Odoardo.

— Oui, j'en suis sûre. Ce matin même, Agnan de Saint-Dié m'a écrit qu'il l'avait livré aux sergents, et son messager m'a montré le reçu, signé par un officier du régiment de Castel Bayard!... Quant à ton ennemi La Cassière, Godin a acheté un commis du Bureau de la Guerre. J'ai vu de mes yeux l'ordre de départ, dûment paraphé... Et d'ailleurs, j'avais pris les devants pour paralyser ce traître. Marie d'Ossuna m'avait appris, jadis, que La Cassière était le soupirant d'une grande dame, la comtesse de Farges, en crédit auprès de Mme de Combalet. De ce côté, nous avions beaucoup à craindre. Donc, sans perdre de temps, j'ai persuadé à Marie, par le don de quelques pièces d'or, que La Cassière avait été l'amant de Julie Lemessier et qu'il favorisait aujourd'hui les amours du neveu et de la tante. J'ai rapidement recueilli les fruits de ma prudence. Marie d'Ossuna, ce soir, m'a raconté comment Mme de Farges avait chassé le capitaine La Cassière de sa présence et défendu à quiconque de prononcer devant elle le nom du peintre Lemessier. Son portrait, peint par ce Ludovic, a été jeté au feu!...

— Puisse-t-il l'y suivre! grogna Odoardo.

— Ce Ludovic ne te gênera plus, puisqu'on l'a expédié en Allemagne!

— Les morts seuls ne reviennent pas!

— Le tuer était mauvais, Odoardo! Ainsi pris, ce Lemessier, que nous pouvons suivre, nous servira d'otage, au besoin, si Claire contrarie nos desseins... Mais ce n'est pas tout! Le lendemain, chez Mme de Farges, l'ami intime du La Cassière, un certain Chauvincourt, essaya de le défendre. Il fut pareillement traité. Marie d'Ossuna assistait à la scène... Prends donc confiance, mon Odoardo. Ton Isabella veille!... Le terrain est déblayé. Seul l'imbécile Courtoys doit maintenant retenir notre attention. Ne crains rien, je saurai l'envelopper dans mes filets!...

Le seigneur Visconti, qui, à se sentir autant mal en point, poussait les choses trop au noir, répondit à Isabella que le terrain ne lui paraissait pas aussi parfaitement nettoyé qu'elle se plaisait à le croire :

— Tu es comme toutes les femmes! Prompte à t'enorgueillir du succès, et le moindre revers te jettera bas! Songes-y, notre victoire est petite. Courtoys, que tu te vantes de si aisément réduire, ne donne pas signe de vie. Et, si j'en crois ce que Matteo Scabrioni m'a conté après souper, on a vu aujourd'hui Claire de Valensola avec des yeux moins rouges et une mine moins dolente qu'à l'ordinaire...

— On s'habitue à tout, fit Isabella. Courtoys, lui, n'a aucune raison de remuer. Il croit toujours que sa femme s'en est allée avec un galant...

Odoardo, haussant les épaules, grommela.

— A d'autres! Depuis qu'il a revu son neveu Ludovic, ses idées ont dû changer!... Enfin, sais-tu, toi qui prétends tout diriger, où sont passés les deux espions que l'on m'a dit avoir mis aux trousses de La Cassière ? Les a-t-on revus ?

Pour Isabella, la disparition de ces hommes était chose de peu d'importance :

— Des vagabonds, des filous, sans feu ni lieu, des enfants de la Matte! Notre valet Robin Garnier a pris ce qu'il a trouvé, tant on était pressé par les circonstances. Ces drôles, dès qu'ils ont reçu quelque argent...

Mais Odoardo interrompit la Dariolette avec humeur . « Là gisait tout le mal! Jamais l'on ne devait consentir d'avances à de pareils coquins. Ah! comme ils avaient dû boire et manger à leur faim et à leur soif, pour une fois! Et puis, après, chercher quelque autre dupe! Rien, d'ailleurs, de plus dangereux que d'embaucher tels garnements : beaucoup étaient affiliés à la police. Qui savait si, à cette heure, ils n'avaient point dénoncé les habitants de l'hôtel de Sauzes ? »

Isabella ne partageait pas ces craintes. Pour aller au pis, si ces gueux voulaient trahir, ils n'en avaient pas la matière. Contre qui porteraient leurs dénonciations et quelles seraient-elles ? Odoardo parlait de police ? Celle qu'observent les enfants de la Matte est si étroite que si les deux espions fautaient, deux jours ne s'écouleraient pas sans qu'ils fussent dagués et jetés dans la Seine.

— Crois-tu donc que Robin Garnier ait eu la simplicité de leur donner rendez-vous à l'hôtel ?... Il les attendait sur le Pont-Neuf, à un endroit déterminé; et toujours nous avons quelqu'un là, aux aguets, pour les recevoir, au cas où ils reviendraient.

— On pourra les attendre! Prends garde, Isabella, avec tes combinaisons ingénieuses, tu nous feras tous pendre.

La Dariolette ne releva pas ce que le propos contenait d'ingratitude et de lâcheté. Excusant Odoardo sur son état de faiblesse, elle posa ses lèvres sur la racine de son nez, seule place découverte de ce visage enveloppé de bandes :

— Adieu, ami, dors! Il est tard!

Dans l'antichambre, quand Isabella passa, d'une allure vive et légère, une jeune femme, assise sur une chaise, se leva. C'était Maria Stauga, la fille de chambre d'Isabella Galerata :

— Maria, te voici donc de retour! As-tu quelques nouvelles ?

Certes, il y en avait, des nouvelles. Marie d'Ossuna, qu'elle venait de reconduire avec le carrosse, lui avait fait des confidences :

— Croyez-vous que cette parfumeuse se croit suivie par un beau jeune homme blond qui la regarde d'un air... mais d'un air!...

— Bien, bien, Maria!... Et encore ?

« Au retour, des voleurs avaient voulu attaquer le carrosse. Un jeune homme, brun cette fois, s'était rencontré, fort heureusement,

qui, plein de vaillance, avait aidé les laquais à repousser cette canaille. »

— Si vous aviez vu comme il leur mettait le pistolet sous le nez! Jamais voleurs ne furent reçus de la sorte! Puis il est parti, sans même donner son nom. Mais il doit revenir, dans la matinée, pour recevoir sa récompense... Ce doit être quelque soldat sans emploi... Peut-être pourrait-on le prendre pour remplacer Mathieu de Saillac ?

Isabella, qui écoutait distraitement, devint alors attentive. La mort de Mathieu de Saillac et des autres spadassins, tués dans la nuit du 14 mars, l'allégeait d'un lourd souci, car on leur devait plusieurs mois de gages. Elle approuva la combinaison.

— Tu me le présenteras demain. Maintenant, je me rends chez madame. Veille, Maria, sur le seigneur Visconti et ne manque pas de m'avertir s'il m'appelle! Installe-toi donc dans sa chambre et y demeure, sans qu'il s'aperçoive que tu me remplaces.

Et la Dariolette passa dans l'appartement de Mgr Jean. Là, cet héritier sans avoir était soigné par sa mère, qui défendait à quiconque de s'approcher de lui. Tous deux dormaient profondément. Le prince de Pontremoli, avec sa face de grenouille, plate et verdâtre, son crâne pointu et rasé en partie, car il avait fallu recoudre le cuir chevelu ouvert sur une longueur de quatre pouces, ronflait, la bouche ouverte. Et sa bonne dame de mère, replète, bouffie, les tresses teintes à la vénitienne, d'un blond ardent, s'abandonnait au sommeil, son triple menton en l'air, dans un fauteuil.

Regardant sans amitié cette femme mûre et puissante, que la médisance accusait d'avoir fait jadis, à Venise, la joie des grands de la terre, Isabella, prête à repousser la porte, murmura :

— Oui, dors, oie grasse, stupide créature!... Ce n'est pas pour toi que je travaille, ni pour ton hideux avorton!... Tu profiteras de mon œuvre, mais ne t'avise pas de me le prendre, alors, mon Odoardo... ou malheur à toi!

Et, dessinant un signe étrange dans l'air, avec sa main à demi ouverte et le bras tendu, la Dariolette laissa retomber la tenture et disparut.

IX

Mme de Farges était une grande épistolière. Chaque jour que Dieu fait, elle écrivait sa douzaine de lettres. Son plaisir était d'en recevoir autant, sinon plus. Ce commerce considérable d'écritures ne suffisait pas, d'ailleurs, à calmer la fièvre d'activité qui brûlait en elle. Il lui fallait gouverner chacun et chacune, et de tous administrer les secrets. Et sa maison n'étant pas assez nombreuse, quoique bien montée, pour occuper cette faculté du commandement, Mme de Farges en passait le reste sur ses amis des deux sexes.

Entre ces amis, M. La Cassière jouissait d'une place privilégiée, parce qu'il représentait pour la dame une personne de tout repos et douée d'une mansuétude que rien ne semblait capable d'altérer.

Aussi quand Mme Marguerite n'eut plus sous sa main cette victime toujours prête à aller au-devant de ses coups, elle sentit qu'un vide de conséquence se creusait dans sa vie, et qu'il était urgent de mettre ordre à cela. L'enlèvement de Julie Lemessier par un neveu incestueux et libertin n'était pas, à ses yeux, un forfait passant à ce point l'ordinaire, qu'elle dût y consacrer toute sa capacité d'attention. Et la complicité du capitaine La Cassière ne lui apparaissait pas aussi comme suffisamment démontrée pour qu'elle condamnât à un exil sans retour l'amoureux à qui elle était habituée d'imposer ses caprices.

Mme de Farges écrivit donc à M. de Chauvincourt qu'il la vint visiter. Car, tenant la balance égale entre ses deux soupirants pour les mieux régenter à son gré, elle les combattait l'un par l'autre, et amusait l'oisiveté de sa vie égoïste et médiocre du trouble où les devait jeter, à son idée, les tourments de la jalousie. Marguerite comptait donc sur M. de Chauvincourt pour lui ramener M. La Cassière. Bien qu'il sût ce qu'en valait l'aune et que la jolie veuve ne fût pour lui qu'un honnête prétexte à divertissement, M. de Chauvincourt était trop galant homme pour ne pas obéir à ses ordres. Quand il se présenta chez Mme de Farges, celle-ci lui enjoignit de se mettre en quête de La Cassière dont elle se trouvait fort en peine.

— Revenez avec lui, ou bien ne reparaissez plus devant moi!

M. de Chauvincourt répondit avec sa coutumière politesse qu'il ne pouvait se charger d'une pareille commission, et s'étendit en regrets : M. La Cassière était très gravement malade. Fièvre chaude ou jaunisse, son mal était de ceux avec quoi l'on ne saurait badiner impunément. Et, prenant avantage de la mine contrite de l'impérieuse jeune femme, M. de Chauvincourt ajouta :

— En chassant de votre présence mon malheureux ami, vous lui avez, madame, porté le coup de la mort. Est-il encore vivant, à cette heure ? C'est ce dont je ne saurais décider. Hier encore, alors que je le quittai, les médecins anxieux se consultaient dans ma maison des champs, où l'on soigne cet intéressant malade. Les saignées se sont succédé sans qu'une amélioration en résultât. Telles sont les nouvelles. Vous comprendrez ma réserve.

— Je lui écrirai donc, dit Mme de Farges, et sans tarder. Mon page Catien portera lui-même ma lettre. Entre nous, je crois que vous m'en voulez donner à garder, et je serais bien surprise qu'à la recevoir, votre intéressant et lamentable ami ne se lève, subitement guéri.

— Vous avez fait, madame, en votre aimable vie, de plus signalés miracles, et tout devient facile, dès qu'il vous plaît de vous en mêler. Ecrivez donc à M. La Cassière et permettez à votre humble serviteur de vous baiser les mains.

Mais, à ce moment même où M. de Chauvincourt prenait congé de Mme de Farges, on annonça que deux visiteurs étaient là, dans l'antichambre, qui suppliaient Mme la comtesse de les vouloir bien recevoir. C'étaient M. Pierre Malmouche, peintre, et M. Florent des Pourpiers, homme de lettres. Ils entrèrent en saluant tellement

bas que leurs chapeaux balayaient le tapis et que leurs échines, ployées, se trouvaient au niveau de la table où Mme de Farges était occupée à écrire M. de Chauvincourt ne sortit point, parce qu'il espérait tirer de la conversation de ces deux coquins — dont les mérites lui étaient connus — quelques renseignements utiles pour les affaires de Ludovic Lemessier.

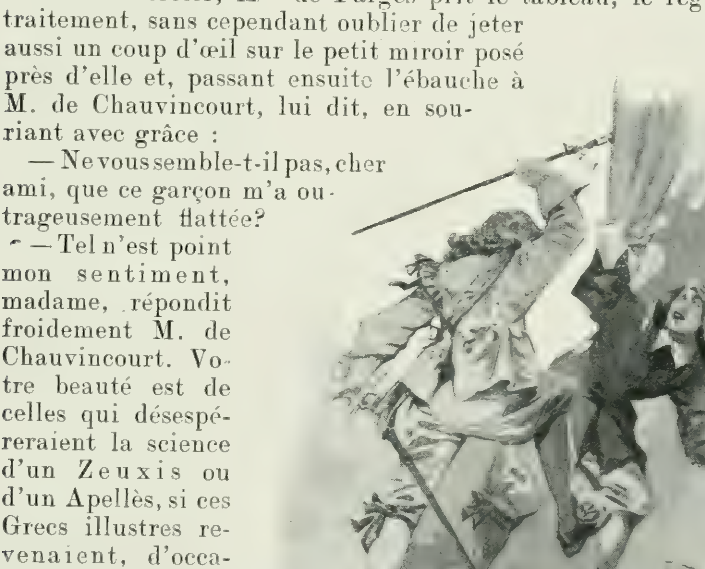
Pierre Malmouche était ce peintre qui, envieux des succès de Lemessier, répandait partout sur lui les pires calomnies, de concert avec Marie d'Ossuna et d'accord avec la Dariolette. Grand et bien fait, de mine agréable, audacieux et prudent, ne manquait ni de talent ni de cet esprit qui sait se pousser dans le monde, cet artiste, dans la fleur de son âge, rêvait de se rendre célèbre et aisé en peignant les grandes dames. Tirant un panneau de son portefeuille, il l'offrit à Mme de Farges, et s'excusa de la grande liberté qu'il avait prise de commencer son portrait sans sa permission :

— Mais hélas! madame, vos traits plus divins qu'humains sont pour rester gravés dans la mémoire! Les voudrais-je oublier ? Je ne le pourrais pas! Et c'est pourquoi j'ai saisi mes pinceaux et ce bois, quoique indigne, et ébauché cette figure où l'on reconnaîtrait plutôt celle de la sœur des Grâces que celle d'une mortelle...

Sans remercier, Mme de Farges prit le tableau, le regarda distraitement, sans cependant oublier de jeter aussi un coup d'œil sur le petit miroir posé près d'elle et, passant ensuite l'ébauche à M. de Chauvincourt, lui dit, en souriant avec grâce :

— Ne vous semble-t-il pas, cher ami, que ce garçon m'a outrageusement flattée?

— Tel n'est point mon sentiment, madame, répondit froidement M. de Chauvincourt. Votre beauté est de celles qui désespéreraient la science d'un Zeuxis ou d'un Apellès, si ces Grecs illustres revenaient, d'occasion, parmi nous. Quant à cet ouvrage, bien qu'un peu maniéré et imparfait, ce serait injustice que de le trouver sans mérite. Toutefois, à mon goût, ce portrait,



IL ROUA DE COUPS LES DEUX REPRÉSENTANTS DE LA PEINTURE...

qu'entreprit naguère le malheureux et si gentil Lemessier, possédait des qualités maîtresses qui font ici défaut.

A entendre ces paroles désobligeantes, M. Pierre Malmouche devint plus pâle qu'un navet. Sans s'adresser directement à M. de Chauvincourt qui cachait à moitié derrière le panneau sa face insolente, il prit l'assistance à témoin de la gratuité de l'outrage. Et, s'adressant à Mme de Farges, il termina sa défense par ces paroles enfiellées :

— On a parlé, madame, du malheureux Lemessier. Malheureux, en effet, par ses crimes dont on n'ignore plus rien aujourd'hui! Si, trompés par de faux rapports, les honnêtes gens ont pu s'intéresser à un pitoyable vaurien, leur aveuglement sera dissipé par la lecture de cet ouvrage du sieur Florent des Pourpiers, dont je m'honore d'être l'ami. Moi-même ai mis mon métier de graveur à sa disposition pour rehausser le livre de portraits, d'arabesques et de culs-de-lampe. Nous vous supplions, humblement, madame, d'y abaisser votre divin regard!

Alors, le second visiteur offrit une mince brochure qu'il détacha d'un gros paquet serré sous son bras. De ce personnage maigre, tout en longueur, le teint bilieux et enflammé par places, les yeux perçants et cependant voilés, tant leur expression était perfide, le poil rare et roux, faisaient une vivante image de Judas. On eût dit aussi d'un bonhomme en buis, habillé de bureau noir. Ses gestes onduleux et furtifs, son allure oblique donnaient l'idée et d'un chat sauvage et d'un serpent appartenant aux sortes les plus venimeuses.

Mme de Farges saisit du bout des doigts, raides de bagues, l'imprimé encore frais et le tendit à Chauvincourt, en lui demandant, d'une voix de tête « si cela valait la peine d'être lu et quelle récompense lui semblerait mériter l'auteur ».

M. de Chauvincourt examina la brochure. C'était un de ces pamphlets à lire sous le manteau comme on en colportait sur le Pont-Neuf, et ailleurs. Les caractères grossiers et inégaux en laissaient pressentir la valeur, de même des deux gravures qui s'étalaient sur les premiers feuillets. Le titre, en lettres énormes, portait : LES AMOURS DE LA BELLE GANTIERE ET DE SON NEVEU LEM...R, ET AUSSI DU CAP. L. C. Puis, en lettres plus petites : *Avec l'histoire d'une pupille dépouillée et séquestrée par son tuteur*, etc.

Sans manifester ses impressions, M. de Chauvincourt lut cette production morale jusqu'à la dernière ligne. Mme de Farges croquait des prunes de Brignolles et morigénait la chambrière Gillette qui, se servant des pincettes sans adresse, disjoignait les tisons et faisait de la fumée. Plantés sur leurs pieds, les sieurs Malmouche et des Pourpiers attendaient l'opinion du lecteur. Quand celui-ci eut fini, il se leva, lança le libelle dans le feu, se dirigea vers le minable Florent des Pourpiers, qui, mal assuré, obliqua pour se cacher derrière le superbe Malmouche. M. de Chauvincourt l'avait déjà saisi au collet :

— De qui sont, s'il vous plaît, ces lignes que traça une oie

avec une plume arrachée à son aile et trempée dans le venin des aspics ?

— Monsieur, je... vous... — balbutia le publiciste, qui oscillait sous la poigne du chevau-léger. — Je... Mais, c'est moi qui ai composé... Œuvre utile!... Monsieur!... Lâchez-moi, ou bien...

— Ah! c'est vous l'auteur!... Et le peintre ici présent est votre introducteur! Tout est pour le mieux!

Et lâchant le col, qui, déjà ne tenait plus que par quelques fils au pourpoint, M. de Chauvincourt saisit sa canne. Puis la maniant avec une dextérité qui ne diminuait en rien sa force, il roua de coups les deux représentants de la peinture et des belles-lettres, et d'une manière si sévère, qu'un nuage de poussière vola par la pièce, tant les manteaux et les haut-de-chausses des intimés furent consciencieusement battus. Et ce nuage fut si épais que Mme de Farges, qui riait violemment, cramponnée à sa chambrière Gillette, perdit la meilleure partie du spectacle. Florent des Pourpiers se demandant, dans ce désordre, si ses jours n'étaient pas en danger, essaya de tirer son épée du fourreau. Son paquet de brochures glissa de dessous son bras, chut et s'éparpilla sur le plancher; et lui-même, les jambes empêtrées dans le tapis de la table, ne garda son équilibre qu'en empoignant un vaste fauteuil sans pouvoir dérober son dos au bâton voltigeant. Malmouche, dont un grand coup avait enfoncé le chapeau plus bas que les yeux, se débattait, aveuglé, entre les rideaux du lit où disparaissait la moitié de son corps. Et M. des Pourpiers ne put mettre son estocade au vent, parce que les laquais, accourus au bruit, le happèrent sans retard par le fond de ses chausses et le précipitèrent au bas de l'escalier, où le déplorable Malmouche le rejoignit dans une dégringolade pareille.

Secouée par un rire convulsif, Mme de Farges, sur le palier, excitait M. de Chauvincourt et ses valets :

— Hardi! Sus aux bêtes puantes! Bourrez, balayez! Qu'on leur casse sur le dos tous les manches à balai du logis!

Telle fut la mauvaise fortune des sieurs Pierre Malmouche, peintre graveur, et de Florent des Pourpiers, poète et publiciste, mauvaise fortune dont se réjouirent longtemps les marmitons, gâte-sauces, petits laquais, chambrières, souillons et chambrions. Mais que pèse une pareille canaille au prix de ceux qui, travaillés par un obscur besoin de justice, clouent au pilori de la pensée leurs ennemis, leurs concurrents et tous ceux qu'ils ont reçu charge de combattre, moyennant une récompense honnête! MM. Pierre Malmouche et Florent des Pourpiers, méprisant les huées et les sévices d'une foule mercenaire, se retirèrent noblement, préparant des vengeances futures. Tant il est vrai que si l'offenseur inscrit son injure sur le sable, l'offensé grave son outrage sur l'airain.

De cette descente subite et mémorable, les résultats furent tout autres que ne pensait M. de Chauvincourt. Son premier mouvement de vivacité une fois passé, ce jeune homme de guerre rajusta ses manchettes et commença de redouter les suites de son incartade :

« J'ai commis là une grave imprudence. Entraîné par la chaleur de mon sang, je compromis les intérêts du malheureux Lemessier

et de ses parentes. Serai-je capable de réparer jamais tout cela ? Fuyons la légitime colère de Mme de Farges qui, justement irritée d'un pareil scandale, me va chasser sans retour!... Seul La Cassière pourra m'utilement conseiller. Courons chez lui, ou plutôt chez moi, de ce pas! »

Et sourd à la voix de Mme Marguerite qui l'appelait à grand cris, sans arrêter de rire, M. de Chauvincourt, assurant son chapeau sur sa tête, dégringola à son tour l'escalier :

« Hélas! hélas! se disait-il, tout est remis en question! Nos affaires s'en vont à vau-l'eau, et ces méchants libelles, une fois répandus, rendront notre besogne encore plus difficile!... Au lieu de faire cette visite, j'aurais dû continuer de rechercher le propriétaire du pendant d'oreille! Il demeure introuvable! Nous ne nous en tirerons jamais! »

Déjà emporté par ses tristes réflexions, M. de Chauvincourt était dans la rue, quand un page l'arrêta, en le tirant respectueusement par la manche :

— Pardon, monsieur! Qu'il vous plaise de ne pas marcher aussi vite et de m'entendre. Madame la comtesse...

— Quelle comtesse ? dit Chauvincourt qui ne comprenait pas.

— Hé! monsieur, avez-vous oublié ma figure ?... Grégoire Charlemagne, au service de Mme de Farges, et au vôtre, Madame vous prie de vouloir bien remonter. Elle désire parler à vous.

Retournant sur ses pas, mais sans cesser de se désespérer en lui-même, M. de Chauvincourt rentra chez Mme de Farges, avec un sourire emprunté et qui visait à l'aisance.

— Philippe, mon ami, lui dit cette aimable veuve, vous êtes un brave homme, et moi, je ne suis qu'une coquine. C'est cela, ou peu s'en faut que j'écris à La Cassière. Embrassez-moi pour lui, et pour vous aussi, s'il vous plaît.

M. de Chauvincourt était de mœurs trop polies pour se refuser à rendre ce service. Continuant de se charger, Mme de Farges énumérait ses torts, détestait son injustice, maudissait ses méchants conseillers.

— Cette Marie d'Ossuna, quelle peste! Et dire que j'ai ajouté foi aux clabaudages de cette guenippe!... Et je ne vaux pas mieux!... Taisez-vous, je sais ce que je dis, peut-être!... Oui, certes, j'ai été légère, impitoyable et sans cœur!... On en marque, on en fesse chaque jour, en place publique, qui n'en ont point fait la moitié.

M. de Chauvincourt essaya de calmer cette autre Madeleine qui ne parlait de rien moins que d'aller enfouir en quelque couvent une vie désormais vouée à la pénitence. Pour lui, Mme de Farges ne méritait ni le fouet ni la marque.

— Non! Taisez-vous!... Ah! mon Dieu! Hélas! malheureuse que je suis!... Si, si, je les mérite!... La marque, peut-être pas, mais le fouet, c'est sûr!.. Hélas! mon pauvre ami, j'ai parcouru cet infâme libelle!.. Quelle noirceur!... Tous ces braves gens sont innocents, j'en jurerais ma part de paradis, et je les veux secourir!

— Consolez-vous, de grâce, madame, et m'écoutez! Peut-être cet

amas de brochures, que je vois ici sous vos pieds, représente-t-il l'édition tout entière... Si cela était, par bonheur, je douterais fort qu'on en tirât une seconde. L'accueil reçu par l'auteur ne l'encouragera pas à recommencer l'entreprise... Encore une fois, consolez-vous, madame, et croyez-moi! Rien n'est perdu, et vous pouvez beaucoup pour... les gens en question...

M. de Chauvincourt avait eu : « nos protégés » sur le bout de la langue. Ne nourrissant pas une excessive confiance dans les propos de Marguerite, il préféra voir venir et continua :

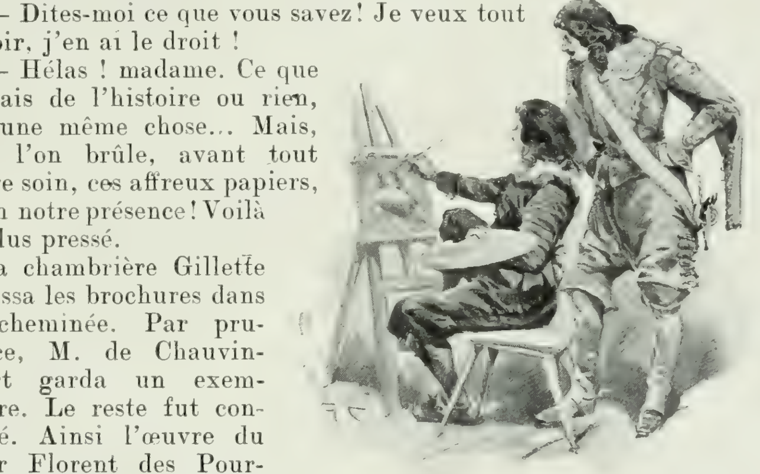
— Les gens en question, intéressants au delà du possible, si j'en crois certaine rumeur...

La dolente Marguerite l'interrompit :

— Dites-moi ce que vous savez! Je veux tout savoir, j'en ai le droit !

— Hélas ! madame. Ce que je sais de l'histoire ou rien, est une même chose... Mais, que l'on brûle, avant tout autre soin, ces affreux papiers, et en notre présence! Voilà le plus pressé.

La chambrière Gillette entassa les brochures dans la cheminée. Par prudence, M. de Chauvincourt garda un exemplaire. Le reste fut consumé. Ainsi l'œuvre du sieur Florent des Pourpiers s'en alla en fumée, tandis que Mme de Farges ordonnait que le page Catien Guillotel, cavalier réputé, malgré sa grande jeunesse, montât vivement à cheval et portât, sans souffler, la lettre au capitaine La Cassière.



LE PEINTRE TROMPAIT AVEC SES PINCEAUX SON IMPATIENCE ET SON ENNUI.

On doit cette justice au page Catien qu'il ne musa point en route. Poussant sa bête, coupant au plus court, il atteignit Vaugirard moins d'une demi-heure après avoir quitté l'hôtel de Farges. M. La Cassière le gratifia d'un petit écu pour sa peine et le renvoya avec une réponse verbale, respectueuse et brève : « Les ordres de Mme de Farges seraient exécutés; on serait chez elle avant que sonnassent les douze coups de midi. »

Se sachant entouré d'espions, le capitaine La Cassière entendait bien, par cette phrase, qu'il se rendrait de sa personne chez Mme de Farges; mais, pour qui l'écoutait, cela signifiait aussi bien qu'il enverrait un courrier ou quelque autre messager, sans plus.

Le billet par quoi cette despotique veuve rappelait son sujet auprès d'elle, était tel que celui-ci en conçut beaucoup de joie, d'autant qu'il ne s'attendait à rien de pareil. Pour attaché qu'il fût à son nouvel ami, Lemessier, M. La Cassière n'en éprouvait pas

moins d'amers regrets quand il pensait à la charmante femme qu'il se jugeait condamné à ne plus revoir. Quels ne furent donc pas son étonnement et sa satisfaction quand il lut ces lignes : « Vos protégés sont mes amis comme vous êtes le mien, tout ce qui vous touche me touche. Je les veux donc aider de mon mieux, c'est-à-dire de mon influence et de mon bien... »

Ne doutant plus de la réussite de ses projets, puisque Mme de Farges consentait à s'y attacher, M. La Cassière partit pour Paris, après avoir commandé à Poupart de jouer, selon le besoin, la comédie du malade et de surveiller étroitement toute figure suspecte qui se montrerait aux environs.

En ville, sa première visite fut pour Lemessier. Le peintre trompait avec ses pinceaux son impatience et son ennui. Mais le portrait de Claire, qu'il exécutait de mémoire avec cette précision que peut seule donner le souvenir d'une personne tendrement aimée, avançait avec une décourageante rapidité. Car à quoi s'occuperait-il après ? Sa réclusion devait-elle durer indéfiniment ? Et avait-il sagement agi en mêlant à ses affaires des gens de haute volée qui, peut-être, se feraient la guerre sur son dos ? La manière dont M. d'Aucas l'avait tiré de la cave des recruteurs suffisait à lui prouver l'injustice de ces reproches. Et, d'ailleurs, Ludovic ne les formulait pas. L'inquiétude qui le travaillait, dans sa solitude, ne lui conseillait aucune résolution imprudente. Au fond, il nourrissait une confiance robuste en la bonne volonté de La Cassière et en ses talents de policier bénévole. Les découvertes de la nuit précédente avaient provoqué son admiration.

Le pamphlet de Florent des Pourpiers, que lui apporta M. de Chauvincourt, provoqua, par contre, son indignation. Décrochant son épée espagnole et sa dague, il les ceignit et dénonça son ferme propos de ne pas rentrer chez lui avant d'avoir cloué le folliculaire contre les volets d'une boutique, à l'exemple des chauves-souris et autres oiseaux de nuit. A grand'peine M. de Chauvincourt le retint-il en place :

— Vous m'obligerez à regretter l'amitié que j'ai pour vous et l'intérêt que je porte à vos ennuis. Songez à l'inutilité de l'entreprise et aux dangers où vous entrerez pour le vain plaisir d'une vengeance que vous avez tout le temps d'assouvir, mais qui n'a rien de si pressé. Le mal est fait, à moins que l'on n'y ait remédié en brûlant le paquet de brochures, j'y consens. Vous vous en allez tuer ce misérable écrivain, rien de plus juste. Je ne doute pas un seul instant de votre victoire. Et la police vous arrêtera, tant le Roy est défavorable aux duellistes. Vos ennemis auront alors beau jeu à vous charger de dénonciations savamment graduées. Tandis que vous pourrirez dans un cul de basse fosse avec les rats pour unique compagnie, votre bonhomme d'oncle sera circonvenu et vous perdrez votre fiancée. N'est-ce point vrai ?

M. La Cassière, qui avait entendu ce discours, l'approuva en tous points. Pour lui, le libelle ne présentait rien d'important, sinon la preuve d'une conspiration étroitement ourdie et de la peur où vivaient ces misérables que Mme de Farges ne les confondît par son intervention.

— Mon cher Ludovic, c'est aujourd'hui que va se jouer une partie considérable. Puissions-nous la gagner! Tout dépend de la bonne ou de la mauvaise volonté de cette dame. Espérons en sa bienveillance et armons-nous de patience... Il nous convient d'être prudents et discrets. Si vos ennemis ont eu cette audace de vous enlever de vive force comme votre tante, ils ont eu ce pouvoir de dicter au secrétaire du Roy l'ordre de m'expédier en Allemagne, et cet ordre n'est pas encore révoqué. Le sera-t-il ? C'est ce que nous saurons bientôt. Mais, par cela, jugez du reste... En tous cas, soyez convaincu que votre réclusion tire vers sa fin... A ce soir les nouvelles!

M. La Cassière désirait que M. de Chauvincourt l'accompagnât chez Marguerite, car, la vieille habitude aidant, et aussi cette timidité singulière qui devait durer autant que son amour, il se trouvait toujours sans moyens quand Mme de Farges le tenait seul, et par conséquent désarmé sous sa main. Mais M. de Chauvincourt s'excusa : il avait inutilement interrogé les bijoutiers, il voulait maintenant enquêter les juifs qui trafiquent sur les métaux précieux et les pierreries. Après quoi, en désespoir de cause, il verrait les Hollandais. Pour l'heure, il ferait à son ami un bout de conduite.

— Je n'aurai pas de repos avant d'avoir retrouvé le marchand qui vendit les pendants...

— Vous prenez là, Chauvincourt, une peine inutile, et vous la prenez par ma faute. Avec cette manie du détail que j'apporte dans mon service, je m'en vais toujours cherchant la petite bête, quand la grosse est là, qui se prélasse à ma portée. Les renseignements extraordinairement complets que j'ai recueillis dans l'échoppe de la fruitière, ainsi que je vous le racontais, il y a quelques instants, me commandent d'agir autrement. Il nous convient de prendre le taureau par les cornes...

M. de Chauvincourt, interrompant La Cassière, qu'il entendait mal, à cause du trop grand feu de son cheval dont les écarts menaçaient les inoffensifs passants, déclara que son idée... Ici il dut toucher sa monture si sévèrement que M. La Cassière faillit recevoir la ruade dans la jambe. L'étalage d'une marchande de pommes en fut renversé et l'on put croire qu'une sédition populaire allait barrer la rue Dauphine. Ce fut bien pis quand M. La Cassière, obligeant son genet à pirouetter piqua des deux en criant :

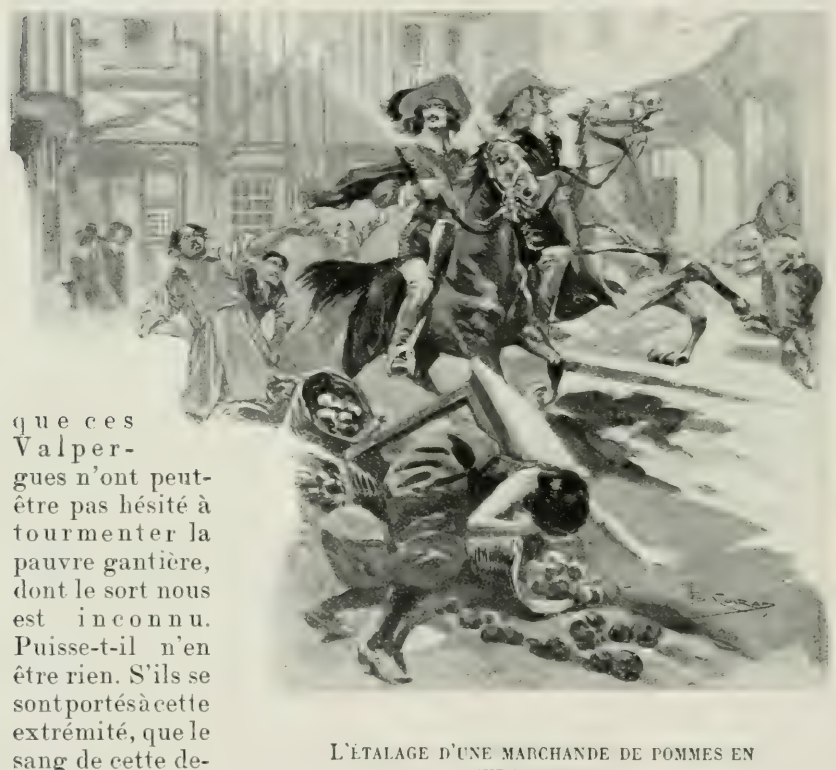
— Hé là! Chauvincourt!... Où allez-vous par là... Ne passons point par le Pont-Neuf, s'il vous plaît. L'on me reconnaîtra certainement, et vous savez que mes hommes sont en train de surveiller les espions des Valpergues. Gagnons le pont Saint-Michel par les rues de traverse, et laissez votre barbe tranquille. Les rues de Paris ne sont point un manège où l'on travaille les chevaux!

M. de Chauvincourt consentit à éloigner ses éperons, et reprit son discours :

— Mon idée, et je la crois bonne, serait de prendre par quelque moyen une de ces chipies logées à l'hôtel de Sauzes, Isabelle la Dariolette, si vous voulez, ou une autre, à votre choix. En la tiraillant sans violence on en obtiendrait certainement...

— N'en croyez rien, répondit La Cassière ; ce sont des Italiennes,

et cette sorte de femmes, tout aussi perfides et menteuses que dans les autres pays, apportent dans les choses de la vie une puissance de dévouement inconnue ailleurs. J'ai vu, dans les guerres du Piémont, certaines malheureuses, épouses ou filles de voleurs, et appartenant comme telles au rebut de l'humanité, montrer une constance et un courage qui forçaient notre admiration. Et puis, c'est une pratique lâche et cruelle que de maltraiter une femme. Je ne saurais le faire sans me rappeler ma bonne femme de mère qui m'allaita et me porta patiemment entre ses bras... Vous m'objecterez que ces Valpergues n'ont peut-être pas hésité à tourmenter la pauvre gantière, dont le sort nous est inconnu. Puisse-t-il n'en être rien. S'ils se sont portés à cette extrémité, que le sang de cette demoiselle leur retombe sur la tête.



L'ÉTALAGE D'UNE MARCHANDE DE POMMES EN FUT RENVERSÉ.

M. de Chauvincourt, connaissant M. La Cassière pour un insupportable bavard, s'appliquait à surveiller les oreilles de son cheval. Ce généreux animal, à la vue de deux tonneaux qu'un manœuvre poussait adroitement de conserve, s'enleva en pointant si haut que, cette fois, M. La Cassière faillit être atteint par ses fers de devant.

— Chauvincourt, mon ami, continua froidement le capitaine de gens de pied, vous autres cavaliers vous vous plaisez à voltiger dans les airs. Toutefois, si vous prétendez cheminer ainsi au moyen de ce cheval qui use uniquement de ses pieds de derrière, je vous prédis que vous n'irez ni loin ni longtemps... Voyons, où en étais-je ? Ah! vous vous refusez décidément à m'accompagner chez Mme de Far-

ges ?... C'est affaire à vous!... Nous voici devant sa porte. Ne monterez-vous pas ?... Au revoir donc, et jusqu'à ce soir, chez Lemessier... Ah! à propos!...

Et, sans descendre de cheval, M. La Cassière passa son bras droit autour du cou de M. de Chauvincourt, et parla à l'oreille de son rival et ami :

— Un projet admirable! Stratagème de guerre dont on ne verra point le pareil! Opposons à l'ennemi sa propre tactique. Empruntons-lui ses armes. Il a enlevé la tante de Lemessier, je prétends, moi, enlever son oncle... Et vous verrez!... Allons, adieu!

Et cheval et cavalier disparurent sous le porche de l'hôtel de Farges.

La faiblesse de M. La Cassière fut peut-être mise par Mme de Farges sur le compte de la maladie. Toujours est-il que cette dame, renonçant à son arrogance habituelle, reçut le capitaine avec une bienveillance marquée. Et, de fil en aiguille, pour employer le langage de la chambrière Gillette, elle amena La Cassière à lui conter l'histoire entière de Courtoys et de Lemessier. Alors la sensibilité violente de Marguerite reprenant le dessus, elle s'abandonna corps et âme à la douleur pour tomber enfin d'une crise de larmes dans un accès de sauvage enthousiasme, lorsque La Cassière lui eut prouvé que le sort de tant de victimes intéressantes était entre ses blanches mains.

— Pardon! pardon, mon ami Ferrand, je suis une malheureuse! Je jure, sur tout ce que j'ai de sacré, que plus jamais Marie d'Ossuna, ni Malmouche, ni quelque autre de cette bande infâme n'auront commerce avec moi ! Qu'ils se présentent, et c'est par les fenêtres qu'ils s'en retourneront. Et je veux, tout de suite, prier Mme de Combalet de faire jeter le pamphlétaire des Pourpiers en prison. Nous demanderons ensuite qu'il soit pendu.

— Gardez-vous-en bien! — s'écria La Cassière qui, dès qu'il parlait d'un objet précis, retrouvait son assurance. — Si votre bonté va jusqu'à servir mes amis, procédez avec prudence. Recevez donc cette canaille avec votre plus gracieux sourire. Ne lui laissez rien deviner de vos intentions et amenez-la à vous développer ses projets. En réalité nous manquons de renseignements précis et, seule, la maîtresse à danser peut nous en fournir.

La désolée Marguerite retrouva tout son courage à l'idée de se mêler à des intrigues aussi ténébreuses et qu'elle comptait bien diriger. Sous couleur de se consacrer au bien de ses nouveaux protégés, elle commença par dicter à son adorateur un nouveau plan de campagne.

— Je veux réparer le mal que j'ai causé. Amenez-moi donc, sans tarder, le peintre Lemessier. Je l'entretiendrai sous mon toit, il y sera plus en sûreté que nulle part ailleurs et peindra, à loisir, mon portrait et aussi une réplique que je vous donnerai...

Devant cette magnifique preuve d'amitié, M. La Cassière, ému au delà du possible, eut peine à se retenir de pleurer. Les objections qu'il se préparait à apporter tombèrent d'elles-mêmes : « Oui, sans doute, le peintre Lemessier aurait tout avantage à se voir logé chez

Mme de Farges. Il y apporterait ses instruments et ses couleurs. Et tandis qu'il reproduirait les traits charmants de la comtesse, rien ne s'opposerait à ce que lui, Ferrand La Cassière, fût présent et donnât quelques conseils... »

— Je veux aussi, continua Marguerite, que cette aimable Claire vienne demeurer ici jusqu'à ce que je la marie avec son Ludovic. Quant à la tante Julie, j'entends qu'on la retrouve sans tarder. Envoyez-moi pareillement cet imbécile de Courtoys que je regrette de ne pouvoir ranger, faute de preuves, dans la confrérie des cornards. Cependant que vous réglerez tout cela, je prierai Combalet de s'entremettre pour que le Bureau de la Guerre supprime cet ordre ridicule de départ. Je tâcherai d'apprendre comment et par qui il fut obtenu. Plus que jamais j'ai besoin de vous.

Vers quatre heures du soir, M. La Cassière, plus amoureux qu'une bête, sortit de l'hôtel de Farges pour se rendre chez Ludovic Lemessier. Tout en se frayant à grand'peine passage dans les rues encombrées, il songeait aux difficultés nouvelles où il entrait. Sans même avoir essayé de les défendre, il avait livré tous les secrets de ses associés à Mme de Farges... C'était déjà mauvais. Marguerite jurait de se consacrer tout entière à l'œuvre commune. Cela était bien, très bien même, si l'on s'arrêtait à la bonne volonté du moment. Mais si Marguerite, obéissant à cette inconstance dont elle fournissait à chaque instant les témoignages, allait se ranger du côté de l'ennemi ?

Ainsi cruellement tourmenté par le doute, le capitaine La Cassière atteignit la rue du Chat-qui-pêche, et, laissant son cheval à son page Péchinet, monta chez Ludovic Lemessier. Il y trouva le lieutenant Roch-Elie d'Aucas et des nouvelles de la maîtresse à danser. Quoique Marie d'Ossuna ne fût plus en sa première fraîcheur, M. d'Aucas, par dévouement à la cause de Ludovic, l'avait courtisée et l'avait conquise peu de temps après la première rencontre. Cette rencontre que la patience de M. d'Aucas, à défaut du hasard secourable, avait ménagée rue du Petit-Musc, fut pour prouver à Marie d'Ossuna que les agréments de sa personne n'avaient point perdu le pouvoir de retenir l'attention des connaisseurs. Comme elle sortait de chez elle, suivie d'un galopin qui portait la layette aux parfums, M. d'Aucas l'avait pressée vivement pour qu'elle acceptât un bouquet, et il tendait les fleurs que, jusque-là, une petite fille gardait dans son tablier.

— Ah! mademoiselle, avait dit M. d'Aucas, de sa voix la plus touchante, mademoiselle! Voici tantôt huit jours que je monte la garde à votre porte, sans vous oser aborder. Mais votre beauté est telle que je ne puis résister davantage à mon désir de vous prouver l'amour ardent qui brûle en moi!... Ah! mademoiselle, daignez prendre ces fleurs, ou bien je me frappe de mon épée pour tomber mort à vos pieds!

Ces accents partaient d'un cœur trop sincère pour que Marie d'Ossuna, qui, au fond, était bonne personne à ne désespérer quiconque, repoussât un hommage dénué d'artifices. Prompte à juger de la qualité de l'habit, elle reçut les fleurs en minaudant,



N'avait-elle pas ce masque pour sauvegarder les convenances.

par habitude, sous son masque. Elle permit même à M. d'Aucas de l'accompagner par les rues. N'avait-elle pas ce masque, pour sauvegarder les convenances. La maîtresse à danser apprit, tout en marchant, que son admirateur n'était autre que Nicolas Enogat de Boissolet, gentilhomme du Quercy, riche en biens, tels que vignes, pâturages, châtaigniers et autres commodités rustiques. Il n'habitait Paris que par hasard, y étant venu pour recueillir un héritage. Avec sa femme, créature médiocre et borgne, mais très à son aise et qui ne le laissait manquer de rien, il demeurait rue de la Licorne dans une hôtellerie. Dieu merci, rien ne le forçait à y passer ses journées, puisque l'hôtesse tenait compagnie à Mme de Boissolet. Dieu merci encore, il savait se rendre libre à toute heure! Dieu merci enfin, les écus n'étaient point rares! Il recherchait la belle compagnie où se rencontraient, on le lui avait souvent dit, des gens capables et qui vous facilitaient les bons placements d'argent. C'était là ce qu'il aimait et aussi les belles femmes pour qui il s'était toujours senti de l'inclination.

Ainsi M. d'Aucas, sous les espèces de Nicolas de Boissolet, s'était-il poussé dans les bonnes grâces de Marie d'Ossuna. Elle n'avait plus rien à lui refuser, et elle pensait au placement d'argent, puisqu'elle l'avait congédié en lui promettant de lui trouver sous peu une bonne affaire.

— Plaise à Dieu, fit La Cassière, que ce soit avec les Valpergues. On les dit gênés d'argent... Hélas, nous n'aurons pas ce bonheur!

— Ne vous déplaise, ce sera certainement avec eux, répliqua M. d'Aucas, car, depuis que je la surveille, la coquine n'est allée que chez eux. Dès que j'aurai pénétré dans la place, comptez sur moi pour ouvrir et les oreilles et les yeux.

Quand il fut parti, M. La Cassière soupira et dit :

— Mes amis, notre position est mauvaise. Seule la patience nous doit désormais servir d'armes. Peut-être me suis-je trop avancé en parlant de tout ceci à Mme de Farges. Son aide nous est cependant trop précieuse pour que nous ayons le droit de la refuser. Dieu veuille encore que l'oncle Courtoys ne se laisse pas entraîner vers quelque démarche précipitée et dont les conséquences seraient irrémédiables. J'avais bien pensé à l'enlever de haute lutte pour l'arracher aux influences qui l'obsèdent. Mais je me demande si la chose est possible. Ludovic Lemessier n'y voyait aucun inconvénient. Puisque Mme de Farges consentait à se charger de Claire, le coup valait d'être tenté.

M. de Chauvincourt qui, jusque-là, n'avait point ouvert d'avis, offrit alors son hôtel de la place Royale. Sa mère était absente de Paris. Rien donc de plus facile que d'enfermer le sieur Courtoys dans une chambre basse et de l'y surveiller étroitement. Ainsi mis en chartre privée, ce sot gantier ne pourrait maladroitement agir.

— Sans doute, sans doute! dit La Cassière, l'idée n'est point mauvaise et l'entreprise n'est point désespérée. Mais en vérité l'inquiétude me gagne. En peu de jours, nous avons appris à la fois trop et trop peu. Il nous faut maintenant marcher lentement, comme qui, dans la guerre de siège, pratique son chemin sous terre.

Pour moi, habitué à ces opérations de longueur, je me sens capable de les suivre durant des mois, sans découragement ni langueur. Espérons que cela ne sera pas aussi long. Et vous, mon cher Ludovic, continuez de vivre ici en correspondant prudemment avec votre aimable Claire, mes soldats sont à votre disposition pour cela. Dès que l'occasion se présentera, je vous conduirai chez Mme de Farges.

Et, sans rien ajouter, M. La Cassière se retira.

Alors, M. de Chauvincourt rassura Ludovic Lemessier en ces termes :

— Réjouissez-vous, peintre mon ami! Jamais cela n'alla mieux pour vous. Quand La Cassière pleure ainsi misère, c'est qu'il prépare quelque machination subtile dont il attend bon succès. Les Valpergues n'ont qu'à se bien tenir. Je ne miserais pas sur leur jeu.

X

Entre tant de personnes en proie à des passions et à des préoccupations si diverses, le gantier Courtoys était assurément le plus malheureux. Aussi incapable de comprendre ce que sa position avait de faux et de ridiculement dangereux que de prendre une résolution raisonnable, il se laissait emporter au courant torrentueux des événements, tout en jurant de n'en faire qu'à sa tête. Mais la moindre menace, — et il en recevait chaque jour dans les lettres mystérieuses qu'on ne cessait de glisser sous sa porte — augmentait ses perplexités.

Vaniteux, poltron et cupide, il se sentait obscurément atteint en chacune de ses parties, sans force pour opposer une résistance sérieuse à tous les coups qui lui étaient fournis d'une façon déterminée. Que sa femme l'eût abandonné pour s'enfuir avec un galant, c'était là ce que sa vanité lui permettait difficilement de croire, quoique toutes les apparences fussent contre Julie Lemessier. Qu'on en voulût à sa précieuse peau, cela Courtoys le croyait fermement et ça le faisait mourir de peur au moindre craquement d'un meuble dans le silence de la nuit. Que des convoitises ténébreuses voltigeassent autour de sa pupille et de ses biens, il n'en doutait point. Son sommeil était troublé par des rêves où il voyait des créatures fantastiques disparaissant à tire-d'aile avec son coffre et en compagnie de cette Claire dont il était responsable en face des hommes et au regard de Dieu.

Dans son orgueil, ce bourgeois médiocre et pusillanime ne daignait, ou plutôt n'osait pas s'abandonner aux confidences entre sa nièce et ses servantes, acharnées à lui reprocher sa couardise et particulièrement les lâches et bas propos dont il abondait à l'endroit de la gantière absente. Jamais Claire, non plus que Monique ni Martine ne furent consultées directement par lui. Quand leur exaspération se traduisait par des objurgations et des reproches, il tranchait du maître, s'appuyait sur son autorité de tuteur, imposait le silence et, emporté par son impuissante colère, racontait tout ce

qu'il avait le dessein de cacher. Ainsi la jeune fille et les servantes furent-elles tenues au courant des avis perfides que contenaient les billets anonymes adressés au gantier. Toutefois elles ne purent tout savoir des démarches inconsidérées à quoi se livra ce marchand imbécile.

Depuis longtemps Perrin Courtoys avait lié partie avec le procureur Godin qui le conseillait sur ses placements d'argent. Le robin astucieux et pervers eut beau jeu à soutirer les secrets du simple gantier, et celui-ci s'ouvrit largement de ses peines à cet homme de loi qui abondait en bon avis. Versant avec mesure le venin de la calomnie sur le cœur ulcéré de Courtoys, tout en jetant sur ses insinuations perfides le voile d'une indulgence désabusée, maître Godin réussit à persuader son client de l'indignité de Julie Lemessier, en fuite avec le pernicieux Ludovic et donnant ainsi au monde le scandaleux spectacle d'une tante incestueuse séduite par son neveu. Si Ludovic Lemessier, le barbouilleur injurieux, avait pris le parti de s'en aller, comme soldat, vers la guerre d'Allemagne, — et de cela l'on ne pouvait douter, la chose étant notoire, — c'était que le galant, perdu de réputation et de dettes, avait préféré la casaque du mousquetaire au caban du galérien. D'ailleurs ce peintre, ou ce soldat, sans mœurs, n'échapperait pas à la vindicte des lois, tant il est vrai que de certaines actions l'on ne saurait longtemps demeurer bon marchand.

Pour Julie, maître Godin en aurait juré sa part de paradis, enjeu considérable, son état était maintenant de ceux qui peuvent exciter la compassion, sans plus. Sûrement, cette créature adultère, tapie au fond d'un bouge innommable, réduite au plus vil commerce de galanterie...

— Permettez, — remarqua Courtoys que ce tableau, poussé trop au noir, humiliait malgré sa légitime rancune, — permettez, maître Godin! Ma femme a trop de beauté pour ne pas trouver chaussure à son pied dans le grand monde!... Si j'en juge par l'affluence de galants emplumés et cossus que ses charmes attiraient dans ma boutique, Julie...

Mais, emporté par son éloquence vertueuse, le procureur flétrissait le vice, sans écouter Courtoys. Réduite à solliciter l'amour passager du vulgaire, Julie Lemessier tomberait, au jour le plus prochain, entre les mains des archers de police qui la conduiraient à l'hôpital. Une pareille honte devait à tout prix s'éviter. Et d'abord, elle suffirait à ruiner un commerce même aussi solide que celui du *Chevrotin de Vendôme*, et ensuite elle rendrait tout établissement impossible pour Mlle Claire et enfin...

Insoucieux de ce qui s'ensuivrait enfin, Perrin Courtoys leva les bras au ciel, en demandant si les puissants de cette terre n'avaient point été constitués pour mettre ordre à tout cela.

— Ne vous désespérez point, dit alors le secourable Godin. Nous ne manquons point, dans notre état, de moyens pour concilier les intérêts des familles avec la défense des bonnes mœurs, défense à laquelle les honnêtes gens s'obligent à concourir par tous les moyens. Nous avons des rapports journaliers avec le lieutenant de

police et son monde, Dieu merci! Chaque jour, mon cher monsieur, des filles ou des femmes qui ont fauté sont, sans bruit, et pour la plus grande satisfaction de leur famille, mises à l'ombre dans un couvent. Si, le temps et le bon exemple aidant, ces malheureuses se repentent, les pères ou les maris les rappellent auprès d'eux, et tout est pour le mieux!...

— Voilà, maître Godin, une institution admirable!

— Et à laquelle, continua le procureur, sans relever l'interruption, notre jeune reine s'intéresse particulièrement...

— N'a-t-on point insinué que ses galanteries avec un certain gentilhomme anglais qu'elle aima naguère ne furent point étrangères à ces beaux sentiments de pénitence ?...

Maître Godin, regardant autour de lui avec inquiétude, imposa silence au gantier : « Semblable intempérance de langage avait été cause pour plus d'un bavard, d'un emprisonnement prolongé. Si les bourgeois de Paris avaient eu le mauvais goût d'écouter favorablement les méchants guéridons que l'on chantait contre la reine, le cardinal et tous les gens de bien, lui, Godin, ne mangeait point de ce pain-là! »

Perrin Courtoys, honteux et confus de sa liberté de langage, déjà effrayé des suites possibles, demanda alors si l'on n'aurait pu, par hasard, écouter à la porte. Le procureur, désarmé sans doute par cette abjecte candeur, continua :

— Oui, donc! Grâce à cette noble Anne d'Autriche, les couvents de filles repenties abondent dans Paris; et c'est une consolation majeure pour les personnes vertueuses de savoir le remède ainsi placé à côté du mal. Car le mal fait, par le temps qui court, de très effrayants progrès...

— A qui le dites-vous!

Cette interruption de Courtoys partait d'un bon cœur, tant le gantier s'était senti pris d'une forte et sincère émotion à entendre cet homme de bien parler de la réduction du vice avec autant de sagesse et de simplicité.

— Mais, continua-t-il, mon cher procureur, connaîtriez-vous quelque manière de placer ma femme, si on peut la saisir, d'occasion, dans un de ces pieux logis où je pourrais, la visitant à certaines époques, me rendre compte par mes yeux des progrès qu'elle ferait dans la bonne voie ?

— Certes, maître Courtoys! Il en existe plusieurs! Si, retenu ainsi que vous l'êtes par les soins de votre commerce, vous ne pouvez suivre vous-même une affaire autant minutieuse, rien ne vous défend d'en confier la commission à qui vous en paraîtra digne. Moi-même... si vous le désirez...

Emu par cette singulière marque d'amitié, Perrin Courtoys supplia le procureur de se charger de ce soin :

— Recherchez, appréhendez la coupable, et me la mettez à l'abri des tentations derrière les murs d'un couvent! Quant aux galants qui doivent être de condition si l'on s'en rapporte à la beauté justement réputée de ma femme, croyez-moi, mon cher Godin... croyez-moi!... Ne les molestons pas! Non! non!... Ayant le bras long, ils

pourraient... des fois... après tout... se venger sur moi... ou sur ma pupille!...

— Bannissez toute crainte, maître Courtoys! Le roi n'oblige-t-il pas chacun à marcher droit, sans avoir égard à sa condition!... Encore un coup, si vous redoutez pour votre gracieuse pupille quelque danger, fiez-vous-en à moi! Aujourd'hui comme demain je lui ménagerai tel asile que les princes du sang eux-mêmes, toute révérence gardée, seraient impuissants à l'en arracher. Si j'en crois, d'ailleurs, ces lettres équivoques dont vous m'avez communiqué la plupart, quelque grand seigneur est là, désireux de devenir votre neveu en épousant Mlle Claire...

— Allons, maître Godin, ne me racontez point de pareilles fables! Et qui donc, s'il vous plaît, voudrait d'une orpheline, sans biens, et qui n'a pour toute dot que sa jolie figure ?

— Raison de plus, mon cher monsieur Courtoys, à votre place j'y regarderais à deux fois avant de refuser de m'aboucher avec des gens aussi désintéressés... Une fille sans dot, songez-y, n'est point de défaite!

Sans même regarder le procureur dont les yeux brillaient derrière les verres des bésicles, le gantier donna tête baissée dans le panneau. Transporté d'aise par cette idée qu'il pourrait, peut-être, par des actions prudentes et de longueur, s'approprier les biens de sa nièce, il s'écria :

— Ah! je ne demande pas mieux!... Faut-il encore que j'en puisse conférer avec ma femme!... C'est-à-dire... avec Claire!... Car cette pimbêche crie à tue-tête qu'elle n'épousera jamais que Ludovic!... Et pourtant elle n'ignore pas que celui-ci a enlevé sa tante avant que de se faire soldat!... Ah! maître Godin, soyez-moi secourable! Ma tête se perd!... Il y a quelques instants tout me semblait clair... Maintenant, je n'y comprends plus rien!... Plus rien!

Et le triste gantier, jetant son chapeau à terre, se mit à le piétiner et aussi à s'arracher les cheveux.

Maître Godin, témoin de ce désespoir, entreprit de le calmer par des paroles réconfortantes :

— Holà! monsieur Courtoys, ne seriez-vous plus cet homme hardi et magnanime que vos confrères de la ganterie s'honorent de compter parmi leurs jurats!... Reprenez vos esprits!... Vous ferai-je apporter un grand verre de vin ou bien une potée d'hypocras!.. Allons, reprenez vos esprits!... A chaque jour suffit sa peine!... Et parlons d'autre chose! Les rentes de l'Hôtel de ville... Ah! non! Je me trompe, tant votre trouble m'a gagné... Ce placement, disais-je, au denier douze...

— Foin du denier douze! cria Courtoys. Je veux que nous parlions de ma femme et de ma pupille! Et d'abord, comment dois-je me conduire pour qu'on les puisse enfermer ?

— Rien de plus simple. Il suffit d'établir une demande en due forme sur un papier timbré, ainsi que d'usage, et puis de la signer.

— C'est là tout ?

— Mon Dieu, oui!

— Ça, ça! Donnez, que je signe!

Le procureur, tenant le temps pour précieux, écrivit la supplique. Mais, pour rapidement que sa plume allât, encore plus vite l'indécision coutumière gagna-t-elle le pitoyable gantier. Il lui sembla que Claire, que Martine, que Monique, que Pernelle Lorion, que tout son monde, que sa femme surtout, sans qui, en toutes circonstances, il n'osait lever un doigt, étaient là, derrière son dos, et que Julie, le dominant de son regard, lui arrêtait la main pour l'empêcher de signer. Donc, quand Godin lui tendit la feuille, Courtoys s'essaya à temporiser :

— Bien, bien, mon maître!... Ainsi cela est pour Julie?... Ah! ah! coquine, je te tiens maintenant, et tu verras de quel bois se chauffent les Courtoys!... Et pour Claire?

— Cela, dit le procureur, tendant la plume, ne nécessite aucun acte. Vous conduirez vous-même, ou me chargerez de conduire votre pupille chez les personnes par moi désignées... Allons, signez!... Tenez, là!

Mais Courtoys ne signait toujours pas. En proie à la perplexité, il se rongeait les ongles, et ne voyait sans doute pas le papier étalé devant lui. Puis il demanda le nom de la personne que devait lui désigner le procureur

Alors celui-ci opposa aux manœuvres embarrassées du gantier un mutisme non moins prudent : « Après tout, cela demandait mûre réflexion... Attendre ne pouvait nuire... Du nouveau pouvait se produire... » Il mit en avant sa responsabilité, parla de conseils mieux avertis, de sa crainte d'un mauvais choix, déclara que, d'ailleurs, sa mémoire lui jouait un méchant tour : ne venait-il pas d'oublier, à l'instant, le nom de la personne en question :

— Allons, décidément, je vieillis!... La tête s'en va!

Et il en revint, pour finir, au denier douze.

Perrin s'en fut avec la supplique où une force inconnue l'empêchait d'apposer son nom. Il promit toutefois de la rapporter avec sa signature. Et maître Godin le reconduisit en lui jurant de retrouver quels étaient ces gens puissants à qui l'on pourrait confier M[lle] Claire de Valensola, en attendant que son tuteur consentît à la marier.

— Oh! pour ça, voyez-vous, — conclut Courtoys, en hochant la tête, — c'est une autre paire de manches. Jamais je ne m'y déciderai avant d'avoir revu Julie.

— C'est affaire à vous, mon cher monsieur! Vous réfléchirez... Mais, à propos!...

— Eh quoi?... Qu'y a-t-il encore, demanda le gantier inquiet.

— Si, par un grand malheur, et que je ne souhaite point, la pauvre dame était morte, à cette heure?

Le procureur eût bien voulu rattraper sa phrase, tant il fut prompt à en voir l'effet désastreux. La façon dont le regarda Courtoys, tout en caressant le manche en ivoire de son couteau de Turquie, troubla maître Godin à tel point qu'il rentra dans la chambre et se cacha à demi derrière la porte, sans cesser de sourire gracieu-

sement. Mais la peur du petit cimeterre pendu au baudrier du gantier empêcha l'homme de loi de tourner le dos. Il tourmenta ses bésicles, pensant cacher ainsi le rouge qui lui empourprait la face.

Sans comprendre qu'il avait rencontré plus poltron que lui, le malencontreux Perrin Courtoys regagna sa boutique. Au vrai, il était parfaitement bouleversé. Jamais il n'avait pensé à une telle éventualité. Que Julie l'eût trompé, bafoué, cela pouvait aller encore! Mais qu'elle fût morte, cela allait contre tout bon sens, et le maître gantier, jurat de sa corporation, muni d'un grade dans la milice, honoré de tous, se piquait de n'en point manquer. Il voulait bien que sa femme fût enfermée, corrigée, mais il entendait la revoir. Et, convaincu, d'ailleurs, sans savoir pourquoi, que le seul moyen de sauver la pitoyable Julie était de signer la supplique, il se résolut à le faire ce même soir et à retourner chez Godin le lendemain matin.

Mais, si bienveillants que fussent les projets du courageux gantier à l'égard de sa femme en fuite et de sa pupille en danger, ces projets ne devaient point recevoir leur exécution. Et cela, parce que la fortune et aussi le capitaine La Cassière en décidèrent autrement.

Une fois qu'il eut arrêté d'enlever Perrin Courtoys, M. La Cassière ne s'amusa point à recueillir les avis d'un chacun. Seul, il combina les rouages de la machine de guerre compliquée qu'il comptait dresser contre les mystérieux ennemis de Ludovic, et se réserva d'appeler ses collaborateurs à l'aide au moment de l'action. Tranquille désormais du côté de l'Allemagne, car, fidèle à sa promesse, Mme de Farges obtint de la puissante nièce du cardinal ministre que l'ordre de départ fût révoqué, le capitaine porta toute son attention sur les habitants de l'hôtel de Sauzes.

Les soldats, chargés de suivre les deux espions fugitifs, lui avaient appris que ces hommes, en s'éloignant de Vaugirard, n'avaient pris aucune précaution pour brouiller leurs voies. En droite ligne, tirant vers le Pont-Neuf, circulant à travers la foule comme qui se rend à un rendez-vous, ils n'avaient pas tardé à trouver qui ils cherchaient : un homme brun, vêtu à l'italienne, une manière de capitan, dont la moustache n'était pas moins fièrement relevée que le manteau découvrant une épée de quatre pieds. Les deux espions avaient longuement causé avec ce personnage; puis, ils s'en étaient allés dans la Vallée de Misère où l'un des soldats les avaient suivis jusqu'à ce qu'ils disparussent dans un bouge. Quant à l'homme brun, il était parti, ayant le second soldat sur les talons, dans la direction du Louvre; enfin, la porte de l'hôtel de Sauzes s'était refermée sur lui. Donc, pas d'erreur possible, les espions avaient bien été embauchés par les Valpergues qui ne tenaient pas à ce que ces gens de bien connussent la puissance qui les employait.

Dès lors, autour de l'hôtel de Sauzes, le capitaine La Cassière resserra ses travaux d'approche, sans réussir cependant à nouer des relations avec le corps de place. De Sorin de la Soudée, toujours pas de nouvelles. Jean-René Saint-Macrou, craignant d'éveiller les soupçons de la revendeuse et de la fruitière, dut passer son tour de

garde à Jean Loisonnière, soldat dont la figure rude et candide inspirait confiance. Celui-ci ne fut pas plus heureux, il n'apprit rien de notable. Roch-Elie d'Aucas avait faussé compagnie à son chef. Sans doute tournait-il autour des jupes de sa nouvelle conquête, et les tours devaient être longs, si l'on considère que le vertugadin de Marie d'Ossuna égalait en largeur une roue de carrosse. Enfin, le suisse de l'hôtel de Sauzes, géant formidable et stupide, parlant un baragouin barbare, se dressait incorruptible, bigarré de tous draps, la hallebarde au poing, sur le seuil, rabrouant quiconque, tel un autre Cerbère attaché à l'huis de Pluton.

Et, comme pour ajouter à tant de difficultés dont aucune ne se résolvait à l'avantage de Ludovic Lemessier et de ses parentes, Mme de Farges dépensait une activité aussi fiévreuse que celle dont témoigna Diogène le Cynique, alors qu'il roulait son tonneau dans les rues de Corinthe menacée. Pourvu qu'elle se remuât, Mme de Farges se sentait contente, étant de ces personnes qui confondent l'agitation avec le mouvement. La Cassière et Chauvincourt devaient, à toute heure, la fournir de nouvelles : pas de combinaison à quoi elle ne prétendît aussitôt apporter des réformes, tant en elle bouillait le génie des subtiles intrigues ; pas de plan qu'elle ne désirât changer, tant les linéaments lui en apparaissaient grossiers. Le dévouement de Mme de Farges se traduisait par une contradiction permanente.



Le vertugadin de Marie d'Ossuna atteignait en largeur la roue d'un carrosse.

Pour calmer cette excitation diabolique, le capitaine La Cassière dut amener Ludovic Lemessier à l'hôtel de Farges et promettre que la semaine ne se passerait pas sans que Claire ne vînt en personne, et au besoin Perrin Courtoys.

Le peintre fit son entrée de nuit avec ses couleurs, ses pinceaux, son épée espagnole et sa main gauche ciselées, et tous autres objets utiles. Transporté dans le propre carrosse de Marguerite, escorté par La Cassière et une dizaine de soldats et de valets, Ludovic avait cet air de qui va être logé et nourri aux frais du roi dans la Bastille. L'arrivée de son peintre fut pour Mme de Farges une utile diversion à son activité stérile. A ce même moment où il apparut, la belle veuve prétendait courir à l'hôtel de Sauzes, sous des habits de garçon. Ses dispositions étaient prises. Elle se glisserait, chargée d'une lettre pour la maîtresse de céans, et le reste la regardait. Au retour, on verrait merveilles. Le retour, à la rigueur, se comprenait; mais c'était « le reste » qui inquiétait sérieusement M. de Chauvincourt, à qui Mme de Farges avait daigné s'ouvrir de ses desseins. Livré sans défense aux caprices désordonnés de cette lionne en fureur, il essayait de gagner du temps et opposait des conseils timides. Mais Mme de Farges était de celles qui savent ce qu'elles veulent. Elle cria donc d'une jolie voix de tête :

— Taisez-vous, Chauvincourt! Vous êtes une bête! Toi, Gillette, je te gifflerai à tes souhaits si ce haut-de-chausses et ce pourpoint n'arrivent pas plus vite! Tais-toi, sotte créature! Si les grègues du page me vont, je les mettrai, et tu n'as rien à dire!... Chauvincourt, vous me prêterez votre manteau, et je veux aussi une épée!... Allez, maître sot, et me laissez m'habiller à mon gré!... J'aurai facilement meilleure tournure que vous, et l'on va attacher des éperons à mes bottes! Je coifferai un chapeau de pluie, et vous m'accompagnerez!... J'entends bien! jusqu'à la porte, vous m'attendrez en bas et surveillerez le suisse dont je n'ai pas peur!... Seule je pénétrerai dans cette caverne de voleurs. En tous cas, je saurai me passer de vous!... Que l'on attelle mon grand carrosse!

Ce carrosse, fort heureusement, rentrait alors. Et La Cassière présenta Ludovic à Mme de Farges, qui examinait les hauts-de-chausses de sa maison :

— Le voici! J'ai été, madame, longtemps pour vous le livrer, mais...

Si M. La Cassière interrompit brusquement son discours, c'est qu'ayant rencontré le regard de Marguerite, il rougit comme un écolier. Coiffant d'un coup la chambrière Gillette avec le haut-de-chausses qu'elle lui lança d'une brassée, la folâtre veuve rit aux éclats, tira la langue à M. de Chauvincourt et conseilla à La Cassière de reprendre son récit :

— Allez, allez! Je vous écoute!... Alors c'est là le neveu du gantier?... Mon peintre?... Ma foi j'avais oublié jusqu'à la forme de son nez!

Ludovic salua jusqu'à terre, et La Cassière balbutia :

— A vos ordres, madame, partout et toujours! Il est votre prisonnier... au moins jusqu'à ce qu'il ait terminé votre portrait et

cette copie... que... dans votre excessive bonté... vous avez bien voulu... me... promettre...

Avec une tranquillité impudente, Marguerite nia l'engagement :

— Taisez-vous!... Je ne vous ai rien promis; à Chauvincourt, je ne dis pas!... C'est bien, bonsoir! Je tombe de sommeil... Allez-vous-en tous!... Qu'on donne la grande chambre grise au peintre!... Bonsoir!

Et quand les trois hommes furent partis, Mme de Farges, tirant Gillette par l'oreille, commença de danser autour d'une table, en poussant des cris de joie :

— Ah! quel bonheur! On va me peindre!... Et je veux que ce soit en Pomone!... Gillette, sais-tu, pauvre sotte, ce que c'était que Pomone ?... Ah! ma fille, que les hommes sont donc bêtes!.. Je me demande un peu pourquoi ceux-là voulaient, il n'y a pas un quart d'heure, que je me déguise en garçon!

Mme de Farges passa une très bonne nuit. Dès lors, elle eut un utile emploi de son temps. Elle posa devant son peintre, si l'on entend par poser, changer de place sans discontinuer, et bavarder sans relâche. Que le portrait avançât rapidement, c'est là de quoi elle ne s'inquiétait guère. Au reste, elle ne donnait à reproduire que son visage. Pour le reste, Gillette gardait la pose, habillée avec les nippes, les dentelles et les bijoux de sa maîtresse, et se tenait immobile, pendant des heures, avec une parfaite docilité.

Les séances où Mme de Farges payait de sa personne étaient pour Lemessier d'assez plaisantes distractions, tant cette veuve se montrait de peu de morgue, étant, entre toutes, habile à cacher son impitoyable curiosité sous les dehors d'une attentive bienveillance. Pour la comtesse, le peintre constituait une gazette vivante qu'elle ne se lassait pas de feuilleter. De Claire, de Julie, de Courtoys, de tous elle prétendait ne rien ignorer. Et, certes, ce fut un grand et heureux hasard si rien de ce qu'on tramait contre eux ne parvint aux oreilles des Valpergues. Ils n'en furent pas instruits des premiers parce que, toute à la joie de revêtir de belles robes, Gillette ne s'occupait pas d'autre chose. Elle seule voyait le peintre, elle seule avait soin de lui, elle seule lui apportait ses repas. Le nom même de Ludovic Lemessier était inconnu à la fille de chambre. Et elle redoutait trop son irascible maîtresse pour oser enfreindre ses ordres qui étaient de garder le silence sur tout cela.

Mme de Farges, par contre, se tenait loin d'une pareille réserve. Malgré ses fréquents et gratuits serments de ne rien divulguer « de ces affaires qui, après tout, n'étaient pas les siennes », elle ne cessait pas d'en entretenir qui la voyait. Se vantant de posséder les moindres particularités de l'aventure extraordinaire de la Belle Gantière, elle insinuait que « les ravisseurs se découvriraient quand on voudrait ». Elle en concluait qu'il n'y avait plus de justice, mais laissait ses auditeurs dans cet espoir que Mme de Combalet y mettrait bon ordre « dès que la poire serait mûre ». Enfin elle tenait bureau de renseignements. Par bonheur, les femmes de lettres et les hommes désœuvrés, mais galants, qu'attirait à l'hôtel de Farges un goût commun pour les entretiens vides, avaient d'autres chiens à fouetter que de s'arrêter à ces pauvretés chuchotées sur le ton du

mystère. Quant aux poètes en pourpoint ou en jupons, une trop grande préoccupation les tenait de débiter leurs vers, de grossir leur mérite en ramenant à rien ceux du voisin, pour que Mme de Farges, pareille aux antiques prophètes, prêchât ailleurs que dans le désert. MM. de Chauvincourt et La Cassière la surveillaient étroitement, toussaient au moment utile, détournaient la conversation; ou bien, grossissant leur voix, ils entreprenaient l'éloge de quelque poésie et soulevaient des orages en mettant aux prises les bardes et les pythonisses entre lesquelles la comtesse de l'Olivette se distinguait par la noblesse de ses sentiments.

Au cours des séances de peinture, M. de Chauvincourt et La Cassière, — seuls admis dans la chambre haute, où Lemessier s'occupait de fixer sur un bois la mine de Marguerite, — racontaient « leurs petites histoires ». Et la comtesse tremblait comme la feuille à apprendre les dangers que couraient ses deux amoureux en titre pour défendre la beauté et la vertu opprimées...

— Racontez, racontez encore! disait-elle.

Au vrai, ils ne racontaient rien du tout, ou si peu que rien, et ce peu était fabriqué de toutes pièces. Fidèles aux règles de la simple prudence, ils ne livraient à Marguerite que les secrets qui n'en étaient pas, des choses toujours indifférentes et souvent contradictoires. Le reste, ils le gardaient pour eux, ou le communiquaient à Lemessier avec ces lettres de Claire qu'un va-et-vient ingénieusement établi, au moyen de soldats répétant un signe convenu, laissait passer entre *le Chevrotin de Vendôme* et la nouvelle prison de Ludovic.

Le capitaine La Cassière crut même devoir garder par devers lui, et très égoïstement, le rapport que lui transmit Sorin de la Soudée par les mains de Jean Loisonnière. Celui-ci montait, sans se décourager ni compter les jours et les heures, la garde autour de l'hôtel de Sauzes. Le rapport de Sorin aurait rendu vaniteux tout autre homme que le capitaine La Cassière, car les suppositions ingénieuses, à lui inspirées par la poulie du grenier à foin des Valpergues, sortirent du nuage des hypothèses pour s'asseoir sur le terrain solide des faits.

— Sorin de la Soudée, monsieur, dit Jean Loisonnière, vous prie de l'excuser s'il est resté aussi longtemps sans vous fournir de nouvelles. Mais, sauf votre respect, il est gardé, dans cette maison, comme un lapin au fond d'un tonneau. Nul moyen de s'échapper. Qu'il vous souvienne, en effet, de cette bâtisse dont on a aveuglé toutes les portes, à l'exception de celle qui s'ouvre sur la rue de Beauvais et que garde un suisse disgracieux et brutal, personne ne peut ni entrer ni sortir sans passer sous les yeux de l'ours montagnard. De l'apprivoiser le moyen est encore à trouver.

Vous me demanderez, monsieur, quelle voie put alors prendre Sorin pour me joindre. A parler droit, il est venu par le chemin du ciel, à l'instar d'un génie de théâtre. Comme je faisais le pied de grue sous la poulie de la rue du Champ-Fleury, voilà qu'un billet tombe des nues à mes pieds. Ce billet contenait à peu près ces mots : « Attention, Loisonnière; lorsque le panier descendra, entre chez la



Elle posa devant son peintre.

fruitière dont la boutique est en face. Je t'y payerai bouteille. — Sorin. »

Il en fut, monsieur, comme l'annonçait ledit papier. Une demi-heure n'était point passée, que je vois un grand panier, en façon de coffre, descendre au bout d'une corde. Le panier touche terre, laisse sortir trois hommes et remonte. Mes trois hommes, dont Sorin, entrent chez la bonne femme aux rogatons, en même temps que moi, demandent du vin et s'attablent. Sorin, tout à coup, faisant celui qui croit reconnaître quelqu'un, me regarde, tousse, enfin vient à moi et s'écrie : « Par saint Yves, aussi vrai que je m'appelle Audren Guyard, c'est là mon cousin Fourquinois!... Ah! Gildas, mon cousin, comment va ma bonne sœur Anne ? Es-tu bien Gildas Fourquinois ? — Lui-même, que je réponds, et pas plus heureux que ça de te revoir, mauvais sujet, opprobre de notre village! Anne est morte de chagrin, et la mère Guyard, et la mère-grand! Fuis-t'en, tu me désoles! — C'est bon, c'est bon, qu'il dit, on va causer! Et boire un pot!... — Tout de même! que je dis. »

Alors, voyant que nous avions à traiter d'affaires de famille, les deux autres voyageurs du panier disent comme ça...

Sentant que Loisonnière avait raconté le principal, M. La Cassière le pria d'abréger son récit :

— Sorin ne t'a-t-il rien confié d'important ?

— Pas grand'chose, monsieur, par cette bonne raison qu'il ne sait rien des maîtres de l'hôtel. Jamais il ne les a vus. Tout se traite par un intendant, homme noir, à moustaches en gardes de poignard et qui a nom Mathieu Scabrion...

— C'est bien cela, murmura La Cassière, l'homme du Pont-Neuf!... Va toujours!...

— Sorin, monsieur, sut se faire embaucher par le personnage sur la recommandation d'une assez jolie chambrière qu'il avait, un soir, défendue contre les voleurs. De celle-là, non plus, Sorin ne put rien tirer, rien, pas même son nom. Mais il l'apprit par d'autres, notamment par un garnement de page, dit Poncet, toujours prêt à bavarder... Croiriez-vous que cet avorton se vantait d'avoir enlevé une femme par le moyen du panier aérien!... Mais quand Sorin essaya de tirer de ce garçon quelques détails, le page Poncet disparut comme un farfadet, et on ne le revit plus...

— Es-tu bien sûr, demanda le capitaine en contenant son émotion, que ce soient là les paroles de Sorin, et n'a-t-il rien ajouté au sujet de cette femme enlevée ?...

— Non, monsieur, il n'a rien dit de plus. Il apprit par les uns et les autres que la chambrière s'appelle Marie Stauga ou Stauge, — ainsi prononce-t-on à la française, — une Italienne, comme la maîtresse du lieu, une certaine comtesse de Valpergues... Il y a aussi l'amant de celle-là, un Italien, Edouard Vicomte et cet Edouard est l'amant d'une demoiselle Galerate, également d'Italie. Il y a encore le prince, fils de la comtesse, un médecin juif, que sais-je encore ? Mais de tout ce monde Sorin ne parlait que par ouï dire, car personne ne les voit. Sorin fut donc embauché, en qualité de fier-à-bras, ou quelque chose d'approchant, et dirigé tout aussi-

tôt par des couloirs tournants, et à ce point obscurs, qu'il se déclare incapable d'y reconnaître son chemin... Tout cela coupé de portes verrouillées et gardées... Une forteresse, quoi! On le remit aux mains de cinq ou six compagnons. Si j'en pus juger par ceux qui vidaient les bouteilles, en face de nous, ces braves sont plus semblables à des coupeurs de bourses qu'à des laquais de bonne maison... Sorin comprit que ce monde soupirait après l'argent et mourait de soif. Peu de jours lui suffirent pour gagner la confiance générale. Car lorsqu'on sut qu'il avait encore quelques écus en poche, on s'arrangea pour boire du meilleur en descendant, une fois le soleil couché, par le grenier, du panier à foin. Ce grenier était un lieu de plaisirs. Et même, si l'on en croyait un certain Jeannier, laquais effronté qui venait boire, d'occasion, une assez jolie servante, attirée par lui dans le recoin... Ah! mon Dieu!... J'ai oublié son nom!...

Le capitaine, à tout hasard, prononça le nom de Macée Boissonnade.

— Ah! monsieur, c'est cela même! Boisonnade, Macée Boissonnade!...

— Et ne l'as-tu point vue? Rappelle tes souvenirs, mon garçon, cela est très important.

— Sorin, monsieur, me dit seulement que cette fille avait été enfermée dans un couvent, il n'y avait pas plus de quinze jours, pour une faute grave. Il tenta d'en savoir davantage, mais le laquais ne revint plus... Enfin Sorin m'a chargé de vous dire que plusieurs personnes blessées étaient soignées dans l'hôtel, et parmi elles un certain maître d'armes, Roussi de Saint-Clair qui criait toute la nuit parce que le diable s'asseyait à son chevet. Somme toute, Sorin est enfermé dans l'hôtel de Sauzes, mais il en sort et y rentre à volonté par le moyen du panier. Il vous présente ses respectueuses salutations et attend vos ordres, décidé à ne quitter la place qu'il n'ait découvert quelque chose d'important.

M. La Cassière jugea que ces divers renseignements étaient considérables. Evidemment les Valpergues, auteurs avérés du coup, se tenaient sur leurs gardes. Ils s'y tenaient d'autant mieux que personne, du dehors, ne pouvait parvenir jusqu'à eux. Malgré la bonne volonté de Marie d'Ossuna, M. d'Aucas n'avait pu franchir le seuil du mystérieux hôtel de Sauzes. Mené par la maîtresse à danser chez le procureur Godin, le faux Enogat de Boissolet avait été enlacé dans un réseau de questions à ce point subtiles que le gentilhomme du Quercy avait préféré battre en retraite avec une morgue qui sentait son client d'Epernon d'une lieue. Les Valpergues étaient bien décidés à ne point montrer le bout de leur nez, et Marie d'Ossuna, même dans ses abandons amoureux conduits par une expérience sûre et d'elle-même et des autres, gardait une impénétrable réserve. Toutefois avait-on appris, par le manège déloyal de Roch-Elie d'Aucas, que les Valpergues étaient représentés par le procureur Godin. Et même le lieutenant se croisa un jour, dans la salle basse de ce robin, avec Isabella Galerata qui s'apprêtait à sortir. Il reconnut la Romaine autant à sa beauté, décrite avec enthousiasme par

La Cassière, qu'à son costume singulier et aussi au trouble de Marie d'Ossuna. M d'Aucas salua très bas et accompagna la belle « Dariolette » jusqu'à son carrosse. Le cocher toucha, et Marie d'Ossuna tirant son amoureux par la manche le régala d'une scène de jalousie : « Au lieu de muguetter, de coqueter avec des inconnues, des aventurières, que M. Enogat-Nicolas de Boissolet montât chez le bon Godin, où l'on parlerait de choses sérieuses. »

« Il n'en est pas moins vrai, se disait La Cassière, que l'on doit de plus en plus étroitement surveiller ces Valpergues. Leur vaisseau fait eau de toutes parts. L'histoire du panier, de Macée Boissonnade, du page Poncet se tire au clair. La chaîne se forge et j'en souderai les anneaux. Notre belle gantière fut ravie dans les airs; j'en donne ma tête à couper. Mais qu'en a-t-on fait, de cette gracieuse créature ?... Cela, le saurai-je seulement après avoir mis Perrin Courtoys sous clef. Le moment semble venu de nous emparer de cet imbécile.

Ainsi songeant, le capitaine se rendit, comme à son ordinaire, chez Mme de Farges. Il y trouva Ludovic Lemessier, le pinceau à la main, dans sa chambre haute, et seul, car, par bonheur, la jeune veuve était aux prises avec un de ses fermiers de la Beauce. Les deux hommes purent donc parler librement, après avoir, toutefois, éloigné la simple Gillette, qui, toujours portant les habits de sa maîtresse, gardait la pose fidèlement.

— Vous arrivez à propos, dit Lemessier, Je reçois tout à l'heure de Claire certaines nouvelles à ce point singulières, que je me demande si je ne rêve point éveillé. Tenez, lisez-moi ce billet!

Et La Cassière lut : « Nous sommes ici affolées par la douleur et la peur. Mon oncle est devenu parfaitement insensé et il médite un crime. Ce matin j'ai trouvé sur sa table où il l'avait oublié, sous un pain, un papier timbré signé de lui. Que croyez-vous que c'était ?... Une supplique au lieutenant de robe courte pour qu'il emprisonne ma tante dans un couvent! J'ai, à tout hasard, dérobé cet affreux papier. Mais mon oncle rentrera ce soir et il le réclamera. Plutôt mourir que le lui rendre! Et, pourtant, s'il ne retrouve pas sa supplique, il ira chez son homme d'affaires, Godin, procureur, rue Saint-Honoré, notre voisin, dont j'ai reconnu la main. Et Godin lui en établira une autre, si ce n'est déjà fait!... Au nom du ciel, Ludovic, secours-moi! »

A lire ce billet pathétique, le capitaine La Cassière ne tira pas de sa pipe — car Mme de Farges avait, dans sa bonté, permis aux deux amateurs de petun de transformer sa chambre haute en tabagie, — une seule bouffée plus précipitée qu'à son ordinaire. Content d'avoir envoyé au plafond deux cercles de fumée également formés et parfaits, il répondit au peintre, qui l'interrogeait du regard :

— A merveille! Et qu'y a-t-il là-dedans qui doive nous troubler, s'il vous plaît ? N'ayez crainte! Notre Courtoys ne mettra pas sa menace à exécution, parce que nous l'enlèverons dès ce soir, telle une demoiselle. Ecrivez, sans tarder, à votre aimable Claire qu'elle nous ménage l'entrée de l'appartement de l'oncle, un peu avant le

souper. Elle nous cachera dans quelque armoire, sous quelque lit, Chauvincourt, vous et moi. Puis, quand l'oncle réclamera son papier et jouera les tyrans, nous sortirons gentiment de nos cachettes et le saisirons. Nous l'emmènerons dans le carrosse de Chauvincourt, cependant que, sous la garde de Monique et de Martine, votre Claire se rendra ici dans le carrosse de Mme de Farges, à nous prêté pour cela. Allez, écrivez! Je ferai parvenir le billet, ainsi que d'habitude.

Après que Ludovic eut écrit, le capitaine, sans cesser de courtiser sa pipe, s'expliqua sur les projets présumés du gantier Perrin Courtoys :

— Et d'abord, je les crois en tout étrangers à sa misérable cervelle. Par contre, soyez assuré que le procureur Godin en est sinon l'auteur, du moins l'inspirateur, donc, que ce robin est lié, en quelques parties, aux gens de l'hôtel de Sauzes. Il est probable, il est certain que votre tante, séquestrée je ne sais où encore, se sera montrée rebelle à toute concession et qu'on a besoin, pour la garder avec plus de sûreté, d'un ordre régulier, émanant de son mari. Or, réfléchissez, s'il vous plaît, que, puisque notre oncle Courtoys signe une supplique de prise de corps et d'incarcération contre sa femme Julie Lemessier, désirant qu'elle soit gardée en un couvent, c'est, sans aucun doute, que la chère dame est vivante et en sûreté dans quelque endroit. Si elle courait le guilledou, — ce qu'à Dieu ne plaise — les Valpergues ne s'en serviraient point pour conspirer. Deux voies s'ouvrent donc devant nous : faut-il, puisque Courtoys a signé, faire parvenir par une main quelconque la supplique à Godin, puis mettre celui-ci en demeure d'apprendre à son client Courtoys où sa femme est emprisonnée ? Cela est facile...

— Oui, dit Ludovic. Mais si Godin reste muet, notre seul recours contre lui est alors en justice!

— Mauvaise solution! s'écria La Cassière. Conviendrait-il peut-être simplement d'intimider ce vautour en robe...

Mme de Farges, qui entrait alors dans l'atelier, interrompit le dialogue. Elle éternua, se plaignit de la puanteur du tabac, agita son mouchoir assez parfumé de musc pour entêter vingt personnes, et cria de sa voix de tête la mieux graduée :

— Quelle infection!... Je vous défends de laisser vos pipes! Fumez, fumez, vous dis-je!

Et elle déclara, pendant que Gillette, toujours en robe de damas, et toujours empressée sur ses pas, ouvrait les fenêtres, qu'elle aussi voulait essayer de ce ridicule passe-temps.

Ludovic Lemessier, peu au courant des facilités que se donnent les gens du bel air, supplia Mme de Farges de renoncer à sa fantaisie « dangereuse et pour le cerveau et pour l'estomac de qui n'était pas accoutumé aux pipes de Flandre ». Le regardant d'un air furibond, La Cassière lui commanda de se taire.

« Mme de Farges savait, peut-être, se conduire. En tous cas point ne lui était besoin des conseils de son peintre. Qu'on le renvoyât à ses godets et à sa palette! Et que Mme la comtesse fumât, si tel était son plaisir! En Allemagne, en Angleterre, on voyait, dans les meil-

leures maisons, dames et demoiselles la pipe au bec, avec des tuyaux longs de deux pieds, et chacune pétunait que c'en était merveilleux. »

Ainsi, le capitaine prépara avec tous les soins requis une pipe neuve, la bourra au mieux. Mais, avant que de battre le briquet et de passer la pipe à l'impatiente Marguerite, il lui souffla à l'oreille :

— Grande nouvelle! C'est pour ce soir! Vous nous prêtez votre carrosse et nous vous ramenons la nièce du gantier. Jurez-moi que vous en aurez soin comme de vous-même et que vous nous garderez le secret! Nous vous en supplions!

Battant des mains, Mme de Farges avoua que si on lui ouvrait à deux battants les portes du paradis, elle ne serait pas plus heureuse. Elle envoya Gillette, toujours en grand habit, dire qu'on attelât le grand carrosse et qu'il se tînt prêt devant la porte de l'hôtel, aux ordres de M. le comte de Fougerays. La chambrière partit, troussant ses lourdes jupes, et la comtesse alluma hardiment sa pipe. Tout alla bien jusqu'au moment où elle eut cette idée malheureuse d'imiter le capitaine comte de Fougerays, qui s'amusait à rendre de la fumée par le nez. Dès lors, tout commença de tourner sous les yeux de la jeune femme. Son portrait, le peintre, les murs parurent danser. Pleine de courage elle lutta quelque temps contre le vertige qui troublait sa tête et le désordre où entrait son estomac. Elle s'appuya d'abord contre la table, s'assit ensuite dans un fauteuil qu'elle crut voir fuir et tenta de retenir d'une main tremblante. Ses yeux se voilèrent, sa pipe tomba et se brisa en cent pièces, et Marguerite de Farges s'abandonna au mal qui la terrassait. Ses filles de service, appelées, l'emportèrent dans leurs bras, la déshabillèrent, la couchèrent. Elle ne reconnaissait plus personne.

Cependant, M. La Cassière disait à Ludovic, hébété par ce spectacle d'une belle dame en proie au mal des fumeurs novices :

— Mon ami, rien n'est pire que la fausse pitié. Il vaut mieux, à tout prendre, que Mme de Farges ait le cœur un tant soit peu barbouillé, que de la voir nous accompagner chez Courtoys et condamner notre entreprise à échouer misérablement. Grâce à ce peu galant, mais bien expédient artifice, nous voici débarrassés de mon amie pendant quelques heures. C'est le temps qu'il nous faut pour mener à bien l'affaire du plaisant Courtoys... Habillez-vous vivement, n'oubliez point vos armes et courons chez Chauvincourt... ou plutôt non!... Tandis que vous vous accommoderez, moi je l'irai chercher et le ramènerai dans son carrosse.

Jamais conspiration ne fut mieux ourdie ni exécutée d'une façon plus simple. Pendant que les apprentis fermaient la boutique du *Chevrotin de Vendôme*, Ludovic Lemessier, Chauvincourt et La Cassière, laissant les deux carrosses dans la rue du Champ-Fleury, se glissèrent, l'un après l'autre, dans l'allée obscure de la maison de Courtoys. Guidés par Martine jusqu'à l'escalier, ils gagnèrent l'appartement. Là, Claire et Monique les dissimulèrent, qui derrière une tapisserie, qui dans un placard, qui entre les rideaux du lit. Au premier appel, tous trois apparaîtraient dans la chambre où maître Courtoys soupait avec sa nièce. Et celle-ci prépara son petit bagage que Martine porterait dans le carrosse.

Claire n'avait pas fini de ranger ses hardes que le gantier rentra, de fort méchante humeur et ne demandant qu'à en donner des preuves. Querellant Martine, il lui reprocha de précipiter sa maison vers la ruine par ses folles dépenses et son inexactitude. Jamais de repas à l'heure. « Sa montre mentait, peut-être ?... Et puis tout disparaissait! Ce matin encore on lui avait volé un papier!... Mais il saurait bien... »

La cuisinière, les deux poings sur les hanches, s'avança alors contre lui, d'un maintien si déterminé, que le courageux Courtoys recula et choisit pour abri une chaise à haut dossier. Un si faible obstacle n'était point pour arrêter la bouillante Martine. Levant par-dessus le dossier son poing fermé qui continuait un bras rouge, issu lui-même d'une manche retroussée jusqu'au coude, elle cria :

— Votre papier! Tenez, le voici, méchant homme!

Et de sa gauche la cuisinière montrait la supplique de maître Godin, étalée sur la table, près de l'assiette d'étain.

Courtoys en devint rose de joie. Et, d'une voix tremblante :

— C'est bien! c'est bien, ma bonne Martine! Puisque mon papier est si heureusement retrouvé, cours à tes fourneaux et nous sers!



DÈS LORS, TOUT COMMENÇA DE TOURNER.

— Plus souvent!... Je ne suis qu'une pauvre femme, plus savante en fait de marmites que de grimoires. Mais qui sait lire m'a appris ce que signifiait ce papier!... C'est une honte, monsieur Courtoys, que d'essayer de mettre les innocents sous les verrous... Si votre...

— Tais-toi, au nom du ciel! Martine, fuis-t'en!

Et le désespéré Courtoys tentait de la pousser dehors. Martine, faisant ferme, n'en cria que plus haut. Alors accourut Claire, et Monique la suivait, portant un manteau sur le bras. Les nouvelles venues, loin de secourir le gantier qui se gourmait avec la cuisinière, jetèrent de l'huile sur le feu de la discorde domestique. Et,

plus semblable à une Ménade qu'à une chambrière suivant décemment sa maîtresse, Monique déclara que si M. Ludovic était là il ne laisserait pas ainsi vilipender sa chère dame de tante.

Au nom de son neveu, Courtoys éclata :

— Ludovic! Il en fait beau parler, sotte que vous êtes! Votre Ludovic, la guerre nous en a débarrassés, par bonheur! Le garnement s'est engagé dans l'armée d'Allemagne, et je souhaite que quelque bon coup de mousquet nous en prive à tout jamais! Qu'on ne me parle plus de ce drôle! Quant à sa gueuse de tante...

Sans finir sa phrase, Courtoys, plus pâle qu'un pain à cuire, se laissa aller contre le mur. Ludovic se dressait devant lui :

— Si vous dites quoi que ce soit contre l'honneur de votre sainte femme, je vous cloue à la porte avec ceci!

Courtoys vit que « ceci » était une longue dague, fine et déliée à l'image de quelque broche. Dédaignant d'en admirer le garde-main, en berceau, et merveilleusement ajouré, il s'incrusta dans son mur. Mais il ne pouvait plus reculer. Alors, sous la menace de cette pointe homicide, il se tassa, se recroquevilla, rentra sa tête dans ses épaules, opposa enfin, machinalement, ses faibles mains à la lame luisante. Et Ludovic continuait d'objurguer son oncle ainsi diminué :

— Que vous souhaitiez ma mort, cela ne me surprend ni me touche. Mais que vous complotiez la ruine de ma tante et de ma fiancée!...

Courtoys aurait bien voulu protester. La dague, qui étincelait au feu des chandelles, lui en retira le courage. Et d'ailleurs, une voix qui sortit de derrière un rideau — la propre voix du capitaine La Cassière — acheva d'accabler le gantier. Et cette voix sinistre disait :

— Misérable marchand, opprobre de ton état, si tu n'avoues pas que tu tiens emprisonnée ta pauvre femme, si tu ne découvres pas la cachette, tu vas mourir, percé de coups!

— Pitié! pitié! gémit Courtoys. Çà, l'enfer s'en mêle-t-il, à cette heure?... Martine, Monique!... Et toi, Claire, ne me secourras-tu point!... A l'aide!... Au meurtre!... Que me veut-on?...

Et, fondant en larmes, il tomba à genoux, et cria :

— Mon Dieu! Mon Dieu!... Soyez-moi témoin que je l'ignore, où elle est, ma femme!... Ah! que ne donnerais-je pour l'avoir ici, à mes côtés!... C'est elle qui vous jetterait tous à la porte, et vivement!

— Jure! — dit alors une autre voix qui était celle de M. de Chauvincourt, pareillement invisible, — jure, méchant gantier, que tu ne sais pas où est dame Julie!... Et, si tu mens, qu'on te frappe!

— Hélas!... Hélas!... Messieurs ou mesdames... car je ne connais pas qui vous êtes, sans vous offenser... Ah! oui, et de bon cœur, je jure que j'ignore où se trouve ma bonne femme!... Mais toi, Ludovic, ou son ombre, traître, parjure, ne parleras-tu pas pour moi?

— Jure, cria la première voix, jure que tu donneras ta pupille

Claire en mariage à ton gentil neveu Ludovic! Allons, jure!... Ou bien tu mourras!

— Ah! oui, certes, je le jure!... Au vrai, ce fut toujours là mon secret désir!

— Il ne suffit pas de jurer, reprit la seconde voix. Ludovic, oblige ce méchant homme à écrire sa promesse au dos de ce papier, si heureusement retrouvé. Puis, cette promesse, tu la mettras dans ta poche.

— Très bien ! dit le gantier. Laissez-moi prendre dans mon magasin les choses nécessaires pour écrire, et je reviens...

— Ne bouge point d'ici, faux prometteur, sycophante !

Et la première voix, appuyant la seconde, ajouta :

— Au moindre geste, nous te tordons le cou, et Ludovic t'embrochera, gibier de potence !



Il s'incrusta dans son mur.

Des plumes et de l'encre, du sable, furent placés sur la table par Monique. Et défaillant, pantelant, lamentable, Perrin Courtoys écrivit tout ce qu'on voulut. Son trouble était tel qu'il ne remarqua point que les éclats d'un rire à grand'peine contenu troublaient le débit, grave à l'excès, de cette voix. Jamais le célèbre Esprit de Montmartre qui, comme chacun sait, terrorisa un temps le menu peuple, n'obtint pareil succès en singeant les voix mystérieuses des réprouvés. Ludovic lui-même eut peine à tenir son sérieux. Appuyée sur lui, Claire souriait doucement et regardait Courtoys écrire. De temps à autre, celui-ci se signait furtivement. Mais son neveu ne s'évanouissait pas en fumée, et les voix n'arrêtaient point de menacer.

La promesse, une fois écrite, fut relue par Ludovic qui la serra sous son pourpoint. Alors la voix de M. La Cassière dit :

— Ludovic, cette promesse ne suffit pas. Le vilain gantier, dès que tu seras parti, ira te dénoncer...

Courtoys interrompit pour crier, avec un accent touchant :

— Je jure que non!

— Silence, félon! fit la voix. Ludovic, bande les yeux de ce drôle, lâche, avare et menteur! Et emmène-le avec toi! S'il résiste, frappe-le de ta dague!

Courtoys s'abîma dans sa chaise, le front sur la table en criant merci. Martine lui banda les yeux avec un mouchoir, et par surcroît de précautions, lui assura son tablier sur la tête. Puis, obligeant le gantier à se lever, elle lui enfonça son chapeau jusqu'au bout du nez, l'affubla d'un manteau à col relevé, et le guida, ainsi accoutré, dans l'escalier. Et si le prisonnier essayait de résister, il sentait la pointe de la dague lui piquer le dos.

— Hélas! Hélas! gémissait-il, supposons que c'est un songe!... Je rêve, mes enfants, je rêve!... Ah! ciel! Où suis-je?... Où me pousse-t-on?... Des hommes armés me bourrent les côtes avec leurs pommeaux d'épée!... Ah!...

Pour étouffer ses cris, Chauvincourt lui enfonça une paire de gants dans la bouche, ces mêmes gants de Rome achetés naguère au *Cherrotin de Vendôme*. Et le carrosse roula vers la place Royale. M. La Cassière, secoué par un rire convulsif, tenait les mains du malheureux Courtoys emprisonnées entre les siennes. Ludovic et Chauvincourt en tenaient chacun un bras. Et, dans le carrosse de Mme de Farges qui tirait vers Saint-Eustache, Claire, joyeuse, babillait avec ses servantes, tandis que le procureur Godin, s'impatientant dans la nuit, agitait sa lanterne et frappait inutilement à la porte du gantier.

Maître Godin venait voir Courtoys en voisin, et aussi pour lui parler de la supplique dont il n'avait plus de nouvelles.

XI

Son assiette de potage dans une main, sa cuiller dans l'autre, la serviette autour du cou, Marguerite de Farges, en camisole et en bonnet de nuit, reçut, assise sur son lit et calée à force d'oreillers, la nièce du gantier Courtoys. Et comme la jeune fille s'agenouillait et remerciait timidement la comtesse de ses bontés, un tel attendrissement gagna la dame que ses pleurs commencèrent de tomber dans son bouillon.

— Qu'on appelle sur l'heure Ludovic Lemessier! dit-elle. Je ne veux pas retarder plus longtemps le bonheur de ces enfants. Prends cette assiette et me débarrasse, Gillette! La joie me coupe l'appétit.

Et quand la chambrière fut sortie, Marguerite embrassa Claire étroitement. Elle lui jura que, dût le royaume en flamber aux quatre coins, la journée du lendemain ne se passerait pas sans que son amie Mme de Combalet eût mis à la raison les scélérats qui avaient enlevé la tante Julie :

— Et puis, l'on vous mariera, mes enfants!... J'en mourrai de contentement, bien sûr! Mais vous vous consolerez! Allons, mon peintre, ne demeurez pas planté le long de ce rideau. Approchez et embrassez avec honnêteté cette colombe du bon Dieu.

Ludovic supplia Mme de Farges, en lui baisant respectueusement les mains, de lui pardonner les ennuis où elle daignait entrer pour protéger des amoureux que leur petit état rendait en tout indignes de son attention. Marguerite lui ordonna de se taire :

— Si vous vous mêlez de parler, que ce soit uniquement d'amour à cette parfaite Claire! Etes-vous seulement digne d'elle ? C'est là de quoi je ne veux point décider quant à présent... Et toi, vois-tu, ma mignonne, les hommes ne comprennent rien à ces délicatesses que nous autres femmes apprécions seules à leur véritable valeur... Ne le défends pas, il suffit!... A demain les affaires sérieuses!... Charmante Claire, tu coucheras dans ce petit cabinet, et Gillette entre nous deux roulera sa couchette. Bannis toute crainte, mes valets sont armés jusqu'aux dents. Un page, muni de pistolets, dormira en travers de la porte... Et vous, mon peintre, retournez chez vous! Les convenances me commandent de vous défendre tout entretien avec cette enfant dont on m'a instituée gardienne... Cependant, vous pouvez rester, car il serait cruel de vous séparer à cette heure même où vous vous retrouvez, et cela après avoir couru de si extraordinaires dangers. Asseyez-vous donc sagement dans cette embrasure de fenêtre et racontez-vous vos histoires. Pour moi, j'attendrai, en lisant l'*Astrée*, où je m'attache surtout à l'incomparable Céladon, que MM. de Chauvincourt et La Cassière se décident à m'honorer de leur visite... Une pauvre abandonnée telle que moi ne saurait faire fonds sur personne... C'est bien!... Taisez-vous et vous occupez de vos affaires!... Ah! mon Dieu, où ai-je la tête!... N'est-ce point le moment de songer à mes papillotes!... Gillette, maîtresse sotte, viendras-tu enfin!... A propos, mes enfants, avez-vous soupé?

Ainsi Mme de Farges administrait-elle ses protégés, cependant que M. de Chauvincourt s'acquittait envers le gantier Courtoys de la plus magnifique hospitalité. Installé dans une chambre dont les fenêtres à barreaux de fer étaient cachées par d'épais rideaux, servi par un valet attentif à satisfaire ses moindres désirs, le désolé Courtoys se pinçait pour savoir s'il ne dormait point éveillé.

« Je suis la dupe de quelque songe ou bien je suis enchanté, se disait-il. Quand le coq chantera je me trouverai délivré. »

Il s'adressait, de temps à autre, au valet :

— Eh! l'ami, es-tu bien un chrétien en chair et en os ? Ou ne serais-tu pas, de fortune, un diable ?... Parle-moi franchement! Dis-moi, ne t'a-t-on point chargé de m'assassiner ?... Ou de m'empoisonner, peut-être!

M. de Chauvincourt répondit lui-même à cette question. Il venait, en personne, prier le gantier à souper :

— Un brave tel que vous, maître Courtoys, peut-il ainsi se laisser aller!... Allons, vous ne connaissez point la peur!... Pour moi, je vous provoque le verre à la main!

— Ça, fit Courtoys, c'est une autre paire de manches et je suis, monsieur, votre humble serviteur. Bien volontiers, et tout respect gardé, je vous tiendrais tête à table, pourvu que ce fût chez moi.

— Allons, maître Courtoys, je compte bien m'y voir traiter quelque jour. Aujourd'hui, je suis votre hôte. Vous parliez, je crois, de poison ?... Eloignez ces vaines terreurs; avant vous, je goûterai tous les plats, j'éprouverai les vins. Suivez-moi, s'il vous plaît, car le rôti n'attend pas. Le véritable poison, c'est une pièce de bœuf réchauffée.

Assis entre Chauvincourt et La Cassière, le gantier s'excusant de la liberté grande, fêta tous les services, but du meilleur et se dérida, tout en lâchant sournoisement deux aiguillettes de son pourpoint. Il trouva alors le courage de demander où il était et si son neveu Ludovic ne viendrait pas encore avec son vilain poignard.

— Vous êtes des gens de bien, c'est visible, messieurs, je porte votre santé!... M'excuserez-vous si je vous déclare n'y rien comprendre... Sans vous offenser, je croirais presque que vous appartenez, peut-être, à l'honorable confrérie des voleurs. Voudrez-vous bien, alors, fixer la somme que je devrai vous payer. Et puis je m'en retournerai dans l'intérêt de mon commerce.

M. La Cassière répondit à Courtoys que, loin d'être tombé aux mains des larrons, il avait été recueilli par des amis à ce point dévoués qu'ils prétendaient le soustraire aux entreprises de méchantes gens. On conspirait contre sa bourse, sa pupille et sa réputation. L'enlèvement de sa femme laissait prévoir jusqu'à quelles extrémités ces ténébreux coquins étaient capables de se porter.

— Tout ça, — dit Courtoys sans arrêter de boire, — vient de mon mauvais sujet de neveu. Vous êtes ses amis, avouez-le!... Rendez-moi donc mon épouse, et je vous donnerai de l'argent, marchandise dont, grâce à Dieu, je ne manque point. Moi aussi, en mon temps, je fus joyeux compagnon. La femme de mon patron vous en aurait raconté de belles!... Il faut que jeunesse se passe... Après tout vous m'avez l'air de bons enfants. Si vous avez envie de gants à crédit, je vous en fournirai!... A boire!

Le vin de M. de Chauvincourt était de ceux que l'on ne tutoie pas impunément. Le faible Courtoys en fut une des plus notables victimes. Sur le coup de deux heures du matin, les laquais le portèrent dans son lit, raide comme un bâton, mais fredonnant un couplet bachique. Le capitaine La Cassière et son ami tinrent alors conseil :

— Nous avons, mon cher Chauvincourt, assez proprement taillé en plein drap. Il s'agit maintenant d'assembler et de coudre. Ce gantier imbécile ne sait rien. Seul le procureur Godin nous pourrait renseigner. Mais, s'adresser à lui, ce serait vouloir tirer de l'huile d'un mur. Cette nuit peut-être il est allé chercher des nouvelles de la supplique au *Chevrotin de Vendôme*. On l'y verra sûrement ce matin. J'ai prévu le cas. La cuisinière Martine a été ramenée au logis. Elle répondra à tous que son maître est parti pour la campagne avec sa nièce, qu'il y séjournera trois semaines et qu'un valet viendra de temps à autre chercher les lettres et rapporter les réponses. Ainsi Martine nous renseignera sur tous venants. Le malheur est que nous ne pourrons garder ici indéfiniment ce gantier. Il faut qu'avant six jours, dix au plus tard, nous ayons retrouvé la tante Julie. Et je m'en fais fort.

M. de Chauvincourt regarda La Cassière avec une admiration que tempérait une douce ironie. Imperturbable, le capitaine emplit son verre et continua de parler :

— Je vous parie un petit écu contre cent livres que la tante Julie est dans un couvent.

— Et sur quoi basez-vous cette présomption ?

— Sur quoi ? Sur un argument très simple. Avez-vous gardé souvenance de cette servante, nommée Macée Boissonnade, qui fut mêlée à l'enlèvement de la gantière avec le page Poncet ?

— Sans doute... Mais encore ?

— Cette servante, d'après le rapport de Sorin de la Soudée, rentra à l'hôtel de Sauzes d'où elle sortit pour être enfermée dans un couvent, en punition de quelque faute...

— C'est fort possible... Mais en quoi, s'il vous plaît, l'emprisonnement de cette fille implique-t-il qu'un pareil traitement ait été appliqué à la gantière ?

— J'en déduis que les Valpergues ont des facilités pour mettre à l'ombre, dans un couvent, les femmes qui les gênent. Une servante qui a fauté se chasse, mais n'est pas emprisonnée dans une maison de repenties. Si l'on peut la cloîtrer dans un tel lieu, c'est qu'on y possède des amitiés puissantes et aussi qu'on a peur que la belle parle. Allez, Chauvincourt, pour moi il n'y a pas le moindre doute : la gantière a été cachée dans le même couvent où pleurniche, à cette heure, Macée Boissonnade qui, probablement, eut la langue trop longue.

— Entre tant, vous finirez par me convaincre.

— Il y a bien autre chose. Le procureur Godin, qui agit pour les Valpergues, tient à ce que le malheureux Courtoys lui remette une supplique en bonne forme pour solliciter du lieutenant de police la réclusion de Julie Lemessier. Or, je vous le demande, quel besoin aurait-on de cette supplique en bonne forme et dûment signée, si ladite Julie n'était pas retenue arbitrairement et provisoirement, en attendant qu'arrive le papier en règle ? Qui nous dit même qu'on n'a pas trompé la supérieure du couvent en exhibant une fausse pièce ou même un ordre du roy, quelque blanc-seing acheté à un coquin de secrétaire ? Et de quels moyens dispose la pauvre Julie pour faire entendre ses plaintes au dehors ?

— Pour marquées qu'elles soient au coin de la logique, vos déductions, La Cassière, n'apportent point cependant de grandes facilités pour découvrir la femme de Courtoys. Comment, en effet, le dénicher, ce couvent, parmi les cent, deux cents peut-être, qui existent dans Paris et ses faubourgs, voire jusqu'à Corbeil ou Melun ? C'est là une besogne à peu près aussi aisée que de retrouver une aiguille dans une botte de foin. Et d'abord, vous laissera-t-on pénétrer dans ces couvents pour y chercher la gantière ?

— Je n'y entrerai pas plus que vous. De semblables plaisanteries ne se commettent qu'à la guerre. Mais Ludovic Lemessier y entrera à volonté.

— Et pourquoi, grand Dieu ? Son pinceau vaut-il la crosse d'un évêque ?

— Il la vaut, parce que ce garçon est chevalier de Malte.

— M'expliquerez-vous cette énigme, ou vous prévalez-vous de la vertu de ce vin pour jouer les Sphynx ?

— Point n'est besoin de proposer des énigmes. Lemessier est chevalier de Malte *ad honores*. Le Grand Maître lui conféra le titre,

il y a peu, quand notre homme le peignit en pied, à Malte. Et ce doit être un fameux tableau, si j'en juge d'après une petite réplique que m'en a montrée Ludovic. Le Grand Maître s'y voit revêtu, par-dessus ses armes couleur d'eau, d'un paletot avec la croix de l'ordre, paletot de gendarme et d'un satin, ou d'un velours couleur de rubis... Je passe!... Donc que Lemessier s'en aille demain présenter ses respects au grand prieur de France, M. Guillaume II de Meaux-Boisboudran, et celui-ci le reconnaîtra chevalier de Malte, avec les privilèges. Sitôt donc cette formalité accomplie, nous nous mettrons en campagne, nous et notre monde. J'ai dressé la liste des couvents du diocèse susceptibles de servir de prison. En quelques jours nous aurons recueilli les informations utiles. Lemessier ne manque point d'argent; c'est là un article recherché par les jardiniers et les mortes-payes. Ils parleront, soyez-en sûr. Et enfin, comme on ne saurait apporter trop de prudence à de semblables entreprises, je demanderai, la retraite de Julie une fois découverte, à Marguerite de Farges de recommander Lemessier à Mme de Combalet. Une lettre de la nièce du cardinal-ministre sera un passeport plus puissant encore que le brevet de chevalier de Malte, dût le grand prieur nous assister en personne... Là-dessus, bonsoir!... Ah! un mot!... Le danger est que les Valpergues ne soient tenus au courant de nos actions et démarches... J'aviserai. A demain, la nuit porte conseil.

Les réflexions où s'enfonça le capitaine avant que de s'endormir ne furent certainement point aussi tristes que celles du procureur Godin. Travaillé par une vague inquiétude, ne comprenant rien à l'absence de son compère Courtoys si régulier dans sa vie, le robin gémissait sous une morsure plus cruelle. C'était l'angoisse implacable de l'amour qui le tenait pour Isabella Galerata. De la belle Italienne l'image hantait ses rêves. Et quand, agité par l'insomnie, il se tournait et retournait sur sa couche, c'était sous la force du triste génie des passions inassouvies, du pâle enfant que les camées d'Antoine Pichler représentent appuyé sur sa torche éteinte, et inconsolable de n'en pouvoir rallumer le feu. Le chagrin du sieur Godin était amer et ne s'adoucissait point par l'espoir.

Cet avare, qui avait fait son dieu d'un gros amas de ducats, se laissait aller aux réflexions les plus noires sur le petit pouvoir de son argent, de cet argent autour de quoi d'innombrables convoitises s'agitaient chaque jour dans son étude. Là, impassible et crasseux, la plume à l'oreille, il dictait la loi aux solliciteurs en arrêt devant son coffre, pratiquait hardiment l'usure, bravait l'opinion, spoliait, tondait et rognait.

Et tout cela pour quoi et pour qui ? Depuis qu'il l'avait vue, l'Italienne aux yeux de velours, il n'était plus pour lui de repos sur la terre. Trop honteux pour parler, muet par la crainte de quelque catastrophe immédiate, il souffrait de sa vieillesse, de sa laideur, de son air minable. Il eût de sang-froid tué son clerc Jonas pour lui voler sa jeunesse, s'il eût pensé réussir. Et quoique la vue de la Dariolette de Mme Oria fût pour lui le plus précieux des biens,

il souhaitait rentrer sous terre à sa venue, tant il se sentait pareil à un limaçon disgracieux et cornu.

Qu'elle dît seulement un mot, cette Isabelle de son cœur, et lui, Godin, ouvrirait tout grand le coffre sacro-saint aux longues pantures de fer, à la serrure plus compliquée que la sonnerie des horloges, le coffre du réduit qui se fermait par cinq clefs. Elle y puiserait à son gré, pourvu qu'elle fût complaisante... Mais non seulement la maudite Dariolette méprisait ses offres honnêtes, mais encore elle le rabrouait et le renvoyait à ses grimoires. De quelle utilité lui était-il dans cette affaire de la nièce du gantier ? D'aucune. Il s'en mêlait avec trop de mollesse, aux yeux de la belle... C'était possible. Mais lui, Godin, qui ne comptait pas parmi les puissants du monde, n'avait aucun goût pour la marque et les galères... Et puis que lui donnerait-elle en retour ?

Tout cela était très bien. Mais que dirait-il, lorsque demain elle lui demanderait des nouvelles ? Oserait-il lui annoncer que Courtoys s'en était allé avec tout son monde et sans signer le papier attendu ? Il faudrait encore mentir cependant que, sous le regard d'Isabella, il sentirait son cœur se fondre comme un soldat de plomb dans le feu.

Enfonçant son bonnet de nuit jusqu'au nez, Godin s'efforça de dormir. Après tout, il était un homme et pas de ceux qui s'affligent pour des inventions biscornues! Demain matin, Courtoys serait là, ainsi que d'usage, à sa boutique, et lui, Godin, aurait son papier. Alors Isabella daignerait le payer d'un sourire. Et, pensant à ce simple sourire, il s'endormit enfin.

Mais lorsque le matin il entra au *Chevrotin de Vendôme*, son désappointement fut extrême d'apprendre que M. Courtoys, emmenant sa nièce et la chambrière, était parti pour la campagne, et sans laisser de lettre pour maître Godin. Il essaya de corrompre la cuisinière au moyen d'un petit écu. Martine prit la pièce, la fit sonner, la mira, se plaignit qu'elle fût rognée; puis elle promena le procureur avec des contes à dormir debout jusqu'à lasser sa patience. Alors elle déclara ne plus rien savoir et lui poussa la porte sur le nez.

Dissimulant ses craintes, Godin essaya de persuader à Isabella Galerata, qui le visita dans l'après-dîner, que Courtoys n'était pas en fuite. Pour corroborer ces allégations optimistes, une lettre arriva, au moment même. Le clerc Jonas l'avait reçue d'un inconnu, un valet sans doute, qui était parti sans demander de cadeau. Cette lettre était du gantier. Sans indiquer autrement sa retraite, Courtoys priait le procureur de veiller sur ses intérêts, car son absence pourrait se prolonger. Il s'agissait d'une succession à recueillir. On en parlerait dès son retour. Quant à la supplique, c'était une pièce trop importante pour qu'on la transmît autrement que de la main à la main. D'ici huit jours, dix au plus tard, Courtoys s'occuperait de ce papier et aussi de présenter sa nièce et pupille à maître Godin.

Isabella, si grandes que fussent ses inquiétudes, joua l'indifférence, plaisanta même sur l'héritage qui allait augmenter l'aisance de l'heureux gantier, et avoua qu'une pareille aubaine serait la

bienvenue pour elle, pauvre fille obligée de faire face à des difficultés passagères. Godin, pour qui la position quasi désespérée des Valpergues n'était pas un secret, hésitait entre son avarice et son amour. Celui-ci gagna pourtant le dessus. A voir le sourire forcé dont l'Italienne s'essayait à masquer son angoisse, le procureur se sentit plus peiné encore que si la jeune femme lui eût franchement exposé sa misère. D'une voix tremblante il proposa ses services : « Une avance d'argent, au denier douze, ne se refusait pas entre amis. »

— Car je suis votre ami. Vous n'en doutez pas, je pense. Voyons, soyez confiante... De quelle somme avez-vous besoin ?

Et, traînant ses pieds, le vieil usurier se dirigea vers son coffre. Dans la petite chambre où, la porte une fois poussée et assurée au verrou, ils se trouvaient maintenant seuls, Godin sentit sa bouche se sécher, en même temps qu'un merveilleux désir le mordait sournoisement aux entrailles. Mais l'idée de rebuter à jamais la seule créature qui comptât pour lui sur terre, le glaçait au point que les paroles amoureuses expiraient sur ses lèvres. Il ouvrit son coffre, saisit de sa main fiévreuse un sac, en défit les cordons et commença de manier les écus.

— Allons!... Combien de livres ?

Isabella, méfiante, n'osait se rapprocher de ce caduc soupirant, à mine de vampire. Le dégoût qu'elle en éprouvait était encore plus violent que la crainte. Depuis longtemps elle connaissait l'homme, depuis longtemps elle comprenait qu'il la regardait ainsi qu'un animal vorace, et qu'il la flairait comme une proie. La fauvette se méfie de l'oiseleur, même s'il lui présente une cage dorée.

Regardant par-dessus l'épaule de Godin, Isabella Galerata supputait les sommes que le coffre pouvait contenir. Vingt mille écus, peut-être même plus! Une fortune avec quoi elle eût pu vivre à l'aise avec son Odoardo, dans quelque vigne au delà des monts. Et l'Italienne regrettait que ce fût le plein jour, que la maison fût pleine de monde. Sans cela, elle eût dégainé le stylet qui pendait à sa jarretière et frappé à mort le barbon, tout en l'étourdissant par un baiser. Et dût-elle multiplier les voyages, succomber sous le poids, elle aurait transporté l'or dans le carrosse jusqu'à l'hôtel, et tout donné à Odoardo.

Elle répondit gracieusement à Godin que cinq cents livres lui suffisaient : « A tout hasard elle avait apporté le reçu signé par Mme Oria. On attendait à l'hôtel de Sauzes des rentrées sérieuses et prochaines. » Avec un gémissement trop profond pour que l'amour ne l'eût point tiré de cette poitrine débile, le procureur vida un sac sur la face rabattue du meuble, compta, recompta les espèces. Il se décida enfin à les remettre dans leur enveloppe de toile, la ficela et dit à Isabella, tout en serrant la quittance dans le coffre :

— Prenez, ma mie, et que cela vous profite! J'en donnerais beaucoup plus, malgré la dureté des temps, pour être agréé comme votre serviteur. Mais, hélas! je suis un trop vieux galant pour une jeunesse de votre mérite! Enfin!... Quand le cœur vous en dira, vous n'aurez qu'à parler.

Isabella, heureuse d'être sortie de l'antre usuraire à si bon compte, assura le procureur de toute sa bonne volonté.

— Adieu, monsieur Godin, je suis votre petite servante. Un homme riche et gracieux tel que vous ne devrait pas ainsi plaisanter et se rire d'une pauvre fille sans biens.

Sur le pas de la porte, Godin, entendant ce discours, essaya de prendre un baiser à la Dariolette. Elle l'évita avec grâce et s'enfuit, légère, regagnant son carrosse, tandis qu'il lui criait :

— Au revoir, ma mie, et tout à votre service! Puissé-je bientôt revoir votre aimable visage.

Il le revit, et plus tôt qu'il ne l'osait espérer. Cinq jours après, Isabella Galerata entrait dans son cabinet, et, agitée d'un tremblement si fort qu'elle tomba, au lieu de s'asseoir, dans le fauteuil qu'il avançait. Le premier soin de maître Godin fut de condamner sa porte, le second de la repousser pour voir si le clerc Jonas ne se tenait point derrière l'huis, aux écoutes. Mais ce garçon, attentif et studieux, perché sur un tabouret haut de trois pieds, grossoyait à son pupitre, et ses cheveux noirs, longs, gras et plats, balayaient le papier où courait, en grinçant, sa plume d'oie fraîchement taillée.

— Tu diras, coquin, que j'ai affaire au Palais et que je ne rentrerai point avant la nuit... Et travaille, fainéant, car je ne suis pas riche à nourrir ainsi le monde pour qu'il baye aux corneilles.

Ayant ainsi admonesté le timide Jonas, le procureur rentra dans son cabinet, plus ému qu'un écolier à son premier rendez-vous avec une chambrière. Pâle ainsi qu'une image de pierre, Isabella, les mains crispées sur les accotoirs du fauteuil, respirait violemment, et Godin crut voir et entendre son cœur battre sous le busc de son corsage.

— Ma mie, remettez-vous! Quelles sont vos alarmes? Quelle aventure singulière peut ainsi vous troubler... Parlez-moi sans tarder!... Vous donnerai-je à respirer du vinaigre?

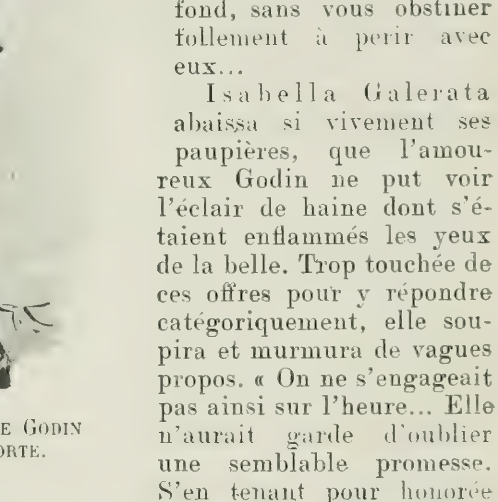
Maîtrisant à grand'peine son émotion non feinte, la Dariolette, d'une voix entrecoupée de pauses où elle reprenait le souffle, tenta de raconter l'histoire. La colère, la peur, le désespoir se lisaient dans ses yeux secs, au regard fixe et qui ne daignait point s'arrêter sur Godin :

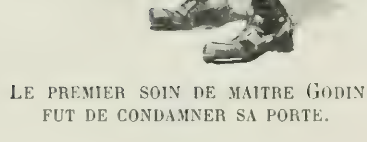


— Allons!... Combien de livres?

« Tout était perdu, si maître Godin n'intervenait pas. Pour elle, son arsenal de ruses était épuisé. Tout conspirait contre elle, et tout le monde l'abandonnait .. »

— Vous comptez sans moi! s'écria le procureur. Quel que soit votre sort, je suis prêt à le partager et à l'améliorer sans doute Nous fuirons tous deux, au besoin! N'ai-je pas mon or?... Il est à vous! .. Croyez-moi, ma mie, marions-nous... A vous seule je tiens en ce monde!... Laissez ces Valpergues de malheur couler à fond, sans vous obstiner follement à périr avec eux...





LE PREMIER SOIN DE MAITRE GODIN FUT DE CONDAMNER SA PORTE.

Isabella Galerata abaissa si vivement ses paupières, que l'amoureux Godin ne put voir l'éclair de haine dont s'étaient enflammés les yeux de la belle. Trop touchée de ces offres pour y répondre catégoriquement, elle soupira et murmura de vagues propos. « On ne s'engageait pas ainsi sur l'heure... Elle n'aurait garde d'oublier une semblable promesse. S'en tenant pour honorée jusqu'à la fin de ses jours, elle ne demandait qu'à prouver sa reconnaissance. Les filles d'Italie, la Vierge lui en était témoin, n'étaient point des ingrates. »

— Ayez confiance en moi, reprit Godin. Je ne veux pas vous forcer et je respecte votre délicatesse. Mais, pour Dieu, dites-moi, au vrai, quel malheur vous frappe.

Isabella le dit : « Faute d'être payés, une partie des domestiques avaient quitté l'hôtel de Sauzes, et, parmi eux — chose terrible! — le cocher Catherin Gillot, celui-là même qui avait mené en carrosse la gantière là où Godin savait... »

A entendre cela, le procureur devint verdâtre : « Mauvaise affaire, et qui pouvait mener loin! Qu'Isabella se décidât, et sur l'heure!... Un prompt départ était le seul moyen... »

Sans même l'écouter, l'Italienne continuait : « Cela n'était rien encore, non plus que la fuite d'un estafier qu'elle avait embauché sous un nom qui n'était pas le sien. »

— Son vrai nom, c'est Sorin de la Soudée, un soldat du capitaine La Cassière — ah! de celui-là périssent et l'âme et le corps — un

soldat qu'il avait placé chez nous comme espion! Et cela n'est rien toujours!... Le plus terrible c'est que Lemessier, Ludovic Lemessier n'est pas à l'armée d'Allemagne, mais à Paris, et libre!

Blême, les cheveux hérissés, le front moite, Godin se dressa. Il regarda machinalement la porte et murmura en levant sa main ouverte :

— Tais-toi, malheureuse!... Ou parle plus bas!... Dis-tu vrai, et ce drôle est-il ici ?... Mais alors, d'une minute à l'autre, il peut venir...

Si abjecte que fut l'épouvante du procureur, la molle et stupide apathie d'Isabella semblait plus lamentable encore. On eût dit qu'un serpent du désert lybique la tenait fascinée par ses prunelles horribles et sous la menace de ses crochets empoisonnés. Mais cette fille passionnée et courageuse se raidit, reprit un apparent courage et continua :

— Oui, Lemessier est à Paris! Par mes espions, j'ai tout su. Il vit à l'aise dans l'hôtel de la comtesse de Farges, près de Saint-Eustache, et Claire de Valensola y file le parfait amour avec lui!

Godin étouffa un gémissement et s'inclina sur sa table, comme si un coup de feu venait de lui casser l'os de l'échine. Il murmura, battant l'air de ses bras :

— Ma mie, fuyons-nous-en, quand il en est encore temps.

— Non, pas encore! Tout n'est pas perdu, Godin, écoutez-moi tranquillement!... Sera-ce moi, faible femme, qui devrai vous donner du courage ?... Lemessier et Claire sont donc réunis sous le même toit. C'est un rapt, et vous allez m'aider à faire arrêter le ravisseur et mettre au couvent la fillette...

— Au nom du Ciel, malheureuse, avez-vous perdu l'esprit!... Mêler la justice à nos affaires!... N'êtes-vous pas folle, Isabella, pour songer à de pareilles choses!...

— Ecoutez toujours! Courtoys mène joyeuse vie à la place Royale, avec le capitaine La Cassière, chez M. de Chauvincourt, où il ne désaoule pas. Les lettres qu'il vous écrivait, Godin, soi-disant de la campagne, lui ont été dictées là par ce La Cassière, prétendu comte de Fougerays!... Oui, j'ai appris tout cela par mes espions ordinaires, mon page Poncet, l'apprenti gantier Lecanelier, Malmouche, le peintre, et M. des Pourpiers, homme de lettres. Mon espoir est que ces deux-là se décideront à tuer Lemessier et aussi Chauvincourt, qui les bâtonna affreusement naguère...

— Isabella, tu n'y vas pas de main morte! Crois-moi, change de manière, ou bien tu... nous serons pendus!

La Dariolette ne daigna pas relever ce propos de la peur et continua :

— Enfin, je sais que nos ennemis ont découvert l'asile de la gantière...

— En es-tu sûre ? soupira le procureur, dont les dents claquaient. Et ne sont-ce point là autant de rêves qu'enfante ton esprit troublé ?

— J'ai rêvé, peut-être, que Roussi de Saint-Clair est parti de l'hôtel de Sauzes en même temps que Sorin ; rêvé aussi que le lieu-

tenant du capitaine La Cassière, non content d'avoir arraché Lemessier au recruteur Aignan de Saint-Dié, s'y glissa sous les espèces d'un hobereau, le sieur Enogat de Boissolet : il me fut envoyé par vous comme prêteur!

— Misère de nous! — fit Godin en joignant les mains. — Ainsi ce provincial imbécile était, en vérité, un suppôt de La Cassière!... Mais comment se peut-il que Marie d'Ossuna, qui vous est toute dévouée et ne manque point de finesse, ait pu donner dans un pareil panneau ?

— Hé! mon pauvre Godin, c'est que Marie d'Ossuna était et est encore amoureuse de ce Roch-Elie comme une bête et qu'elle en a perdu le jugement.

« Moi aussi, songeait le procureur, l'amour me mène la corde au cou!... Comment tout cela va-t-il finir ?... »

Essayant de nier quand même la catastrophe où il se sentait menacé de périr, il mit Isabella au défi de lui prouver que La Cassière eût découvert l'asile de la gantière :

— As-tu des preuves à me donner ?... Parle, ma commère!

La Dariolette était trop troublée pour songer à lui reprocher sa liberté de langage. Se rapprochant de Godin, elle lui raconta tout ce dont ses espions l'avaient enfin instruite, tout, depuis les recherches de La Cassière et ses amis dans les couvents de Paris et des faubourgs, jusqu'à la démarche de Lemessier chez le Grand Prieur de Malte.

— Eh quoi, ma mie, ce peintre appartient-il véridiquement à l'ordre de Malte ?... Mais, alors, nous avons affaire au diable en personne!

— Mieux eût valu, peut-être, nous en prendre aux puissances des ténèbres, reprit Isabella en se signant. Quoi qu'il en soit, demain — et Dieu veuille que ce ne soit pas aujourd'hui! — Lemessier, ce maudit, pénétrera dans le couvent d'Ivry qu'il a fini par découvrir. Et, d'ailleurs, le cocher Catherin le connaît aussi, ce couvent, puisque c'est lui qui y conduisit la gantière avec la sœur de lait de Marie Stauga, Clarisse de Bibiena. Celle-là, je l'avais chargée de prêcher la belle Julie, afin qu'elle consentît au mariage de sa nièce avec monseigneur...

— Oui, je sais!... Mais enfin, que comptes-tu faire, et à quoi puis-je t'être bon ?

— Vous le saurez, et peut-être ai-je tort de me désespérer ainsi. Plaise à Dieu que Lemessier arrive trop tard! A cette heure, mes gens sont certainement à Ivry. Ils ramèneront, dans un carrosse bien clos, la gantière à l'hôtel de Sauzes où nous la tiendrons enfermée jusqu'à ce que Courtoys vous remette sa nièce Claire et vous charge de la pourvoir.

Godin regarda Isabella par-dessus ses bésicles qu'il avait chaussées machinalement, et dit :

— Ma pauvre amie, tu es celle qui joue le chat dont la patte se roussit à tirer les marrons du feu pour un autre. Tu ne vois donc pas qu'on te trompe à la journée ?

Fronçant ses minces sourcils noirs dont l'arc pur semblait tracé

au pinceau, la belle Italienne soutint le regard du vieillard et répondit audacieusement :

— Ne serait-ce point plutôt toi, qu'on trompe ?

De ses mains tremblantes, Godin entoura la taille, fine et souple malgré le busc du corsage, et murmura à l'oreille de la Dariolette :

— On te trompe, ma mie, parce que, lorsque tu auras décidé, au péril de ta personne, ce beau mariage, ton Odoardo Visconti épousera la bonne Oria...

Cachant son dégoût, Isabella Galerata ne s'était point dérobée à l'étreinte. Aux paroles du procureur, elle se redressa, se dégagea, et cria d'une voix sifflante :

— Et sur quoi, Godin, appuies-tu cette accusation insensée ?... D'ailleurs, que veux-tu que cela me fasse ?

Si vite qu'elle eût corrigé ses premières paroles, elle n'avait pu les reprendre. Son trouble n'échappa point au procureur. Comme elle se levait, en haussant les épaules, il la prit à la taille, l'attira près de lui et souffla dans l'oreille rose qu'il empesta de tabac :

— Visconti est ton amant, mais avant il était celui d'Oria, et il l'est toujours. Encore quelques jours, il sera son mari!

Isabella devint si blanche que Godin crut qu'elle allait trépasser. Déjà il regrettait d'avoir parlé. Mais domptant la fureur qui faisait étinceler ses yeux, l'Italienne dit simplement :

— C'est possible! Or, puisque tu tiens tant à moi, Godin, fournis-moi des preuves, et...

Elle tendit au vieillard sa main, qu'il emprisonna avidement entre les siennes :

— Isabella, ma mie, les preuves, tu les auras tout à l'heure. Renvoie ton carrosse sous quelque prétexte, annonce au suisse, par le cocher, que tu ne reviendras qu'à la nuit tombée parce que tu soupes chez Marie d'Ossuna. Puis, rentre à l'hôtel sans bruit. Tâche alors de te glisser, vers cinq heures, jusqu'à la porte d'Oria ; et je serais bien surpris si tu n'entendais pas les amoureux échanger leurs promesses d'union.

— Je suivrai ton conseil. Si tu dis vrai, je te tiendrai parole, Godin, et te suivrai, quoi qu'il arrive. Embrasse-moi pour m'avoir si bien conseillée.

Le barbon n'eut garde de refuser, et il en pensa défaillir. Et, comme l'appétit vient en mangeant, il tenta de pousser plus loin sa victoire. Ce fut en vain. Pour léger qu'il estimait l'acompte, force lui fut de s'en contenter. Avec un sang-froid, déconcertant pour tout autre amoureux que Godin, la Dariolette reprit l'entretien. Elle cherchait la manière la plus sûre de garder la gantière sous les verrous, tandis que le procureur cherchait celle de lui prouver son amour. L'Italienne, passionnée et têtue, n'en voulait point démordre : « Godin devait s'employer pour trouver quelque sûre retraite, elle, Isabella, s'occuperait d'y mener Julie Lemessier :

— Tu comprends, Godin, mon devoir est de régler cette affaire comme si la trahison d'Odoardo — et j'en veux douter encore — était un conte à dormir debout... Eh bien oui, je suis sa maîtresse, j'aime mieux l'avouer, puisque rien n'échappe à ta clairvoyance!

Mais laisse-moi!... Non, non, maintenant que le carrosse est parti, je dois rentrer à l'hôtel. Nous ne sommes pas ici pour rire, mais pour chercher un endroit où cacher cette maudite gantière... L'hôtel de Sauzes, me dis-tu ?... Godin, tu déraisonnes! Ne me dénonçais-tu pas, il n'y a qu'un instant, la folie du projet ? N'est-ce pas là que, tôt ou tard, ils pénétreront ? Trouve mieux!

— Hélas! gémissait l'amoureux pitoyable, comment trouver mieux que toi, ma mie, et n'es-tu pas la huitième merveille!

Cependant que la Dariolette de Mme Oria et son procureur édifiaient leurs châteaux de cartes en combinant leurs plans et d'amour et de vengeance, Julie Lemessier roulait vers Paris. La belle gantière roulait dans le propre carrosse de M. de Chauvincourt, entre son neveu Ludovic, qui ne se lassait pas de l'embrasser, et le capitaine La Cassière, qui devisait plaisamment. Car, excepté devant Mme de Farges, jamais homme ne fut ni mieux disant ni si ingénieux en ses propos. Assis en face, M. de Chauvincourt surveillait sournoisement Roch-Elie d'Aucas, dont la préoccupation majeure était de frôler les jambes de l'honnête et gracieuse épouse du sieur Courtoys. Au vrai, Julie Lemessier ne faisait aucunement attention à l'inflammable lieutenant. Et pourtant, sans le sang-froid et la main de M. Roch-Elie d'Aucas, la tante de l'aimable Claire fût peut-être demeurée aux mains de ses persécuteurs.

Lorsque après avoir resserré les filets où il poussait les Valpergues, M. La Cassière jugea que ces gens de bien ne pouvaient s'échapper qu'en lâchant leur proie, il procéda à l'exécution avec son énergie habituelle. Isabella n'avait point trompé Godin en lui affirmant que La Cassière enquêtait dans tous les couvents de filles repenties. Il s'était partagé la besogne avec Lemessier, Chauvincourt, Roch-Elie d'Aucas et ses soldats Fort de son brevet à quoi le grand Prieur de Malte avait joint des lettres générales pour les abbesses, Ludovic étendit ses recherches. Avec René Saint-Macrou, il découvrit à Ivry une petite maison où, sous la direction d'une dame veuve et de quelques religieuses, étaient entretenues des créatures qui vivaient ainsi loin du monde qu'avaient scandalisé leurs péchés. René Saint-Macrou, grâce au jardinier qu'il acheta, sut que trois femmes, la maîtresse et les servantes, avaient été amenées là, en grand mystère, certaine nuit du mois de mars. Il ne put obtenir d'autres renseignements. Et, quand il revint, le lendemain, le jardinier avait disparu, remplacé par un autre, homme muet et stupide.

Le hasard qui sert ceux-là seuls qui s'en montrent dignes, amena alors chez M. de Chauvincourt, avec Sorin de la Soudée, le maître d'armes Roussi de Saint-Clair et aussi le premier cocher des Valpergues, Catherin Gillot. Le hasard fut, dans l'espèce, administré par M. La Cassière, qui avait maintenu, sans se décourager, Sorin de la Soudée à l'hôtel de Sauzes. Par ses intrigues patiemment menées pendant des semaines, Sorin était parvenu à lier partie avec le cocher. Il en apprit tant que, prenant sur lui de promettre à cet homme de livrée une forte récompense, il le décida à s'enfuir avec Roussi de Saint-Clair. Catherin Gillot déclara qu'à Ivry, non ail-

leurs, avaient été enfermées trois femmes que l'on avait emmenées nuitamment de l'hôtel de Sauzes. Lui-même les avait conduites en carrosse, en compagnie de Marie Stauga, la chambrière, qui, seule, était retournée. Catherin connaissait une des trois autres pour être Clarisse de Bibiena, chambrière attachée à la demoiselle Isabella Galerata. Des autres, il ignorait tout, n'était que la plus grande était d'une extraordinaire beauté. A questionner davantage le cocher, Ludovic comprit, à n'en pouvoir douter, qu'il s'agissait bien de sa tante Julie. Il comprit aussi que le changement du jardinier indiquait que les gens du couvent avaient pris l'alarme et qu'il fallait se hâter.



— EMBRASSE-MOI POUR M'AVOIR SI BIEN CONSEILLÉE.

Sans donc perdre une heure, M. La Cassière rassembla son monde. Le carrosse de M. de Chauvincourt roula vers Ivry, escorté d'une douzaine de cavaliers. Parmi eux se hâtait Roussi de Saint-Clair, impatient de réparer le mal auquel il s'était trop légèrement associé. M. Roch-Elie d'Aucas galopait en avant, botte à botte avec Ludovic.

— C'est grand dommage, monsieur le peintre, que vous priviez Sa Majesté de vos services dans ses armées, car vous montez heureusement à cheval et avez la main aussi bien placée que la jambe. Toutefois, ménagez votre bête, car vous ne savez pas quel service vous aurez peut-être à lui demander bientôt.

Maîtrisant son impatience, Ludovic ralentit un peu l'allure désordonnée de son barbe. Il répondait cependant à M. d'Aucas que les instants étaient précieux :

— Je ne sais quels pressentiments me hantent, mais je crains d'arriver trop tard!

— N'ayez crainte, peintre mon ami! Cette croix qui se dresse à moins de cent pas de nous n'est-elle pas celle du fameux couvent ? Vous voyez bien que nous touchons au but. Les oiseaux ne sauraient nous échapper!

— Puissions-nous ne point trouver le nid vide!... Oui, monsieur, vous avez raison, ce couvent est bien celui où nous avons affaire.

C'était bien, en effet, le couvent des filles repenties. Mais, comme voiture et cavaliers tiraient vers la route de traverse qui y conduisait, M. Roch-Elie d'Aucas, qui s'était porté en haut d'un talus, reconnut que la porte de la maison religieuse était ouverte et qu'un carrosse en sortait, flanqué de quelque dix cavaliers. Au risque de rouler avec sa monture, il piqua, sauta, déboula, coupa à travers champs, franchit haies et clôtures. Et, galopant ainsi à tombeau ouvert, bousculant bientôt hommes et chevaux, il rangea le carrosse. Cependant il avait mis le pistolet à la main. Insensible aux objurgations, aux injures, aux menaces, il se jeta sur la bête de flèche gauche et la porta par terre en lui tirant à bout portant ses deux balles dans le front. Et, piquant toujours, il disparut dans un tourbillon de poussière.

Cela se passait aux premières heures du soir dans un pays presque désert. L'attelage, embarrassé dans les traits de la bête abattue, dut s'arrêter. Du carrosse, aux rideaux de cuir clos, s'élevèrent des cris de femmes. Un concert d'imprécations et de jurons les accompagnait. Un cavalier, de noir vêtu, qui semblait le chef des autres, multipliait les ordres en italien, en français, sans réussir à se faire écouter. Les chevaux ruaient dans les harnais, se rabattaient vers les roues, le cocher fouaillait; seule, la bête morte ne s'agitait point. Mais, par sa masse seule, elle constituait l'embarras majeur. On se décidait à mettre pied à terre pour couper les traits, lorsque Ludovic et son monde tombèrent sur ces gens, l'épée haute. Le peintre ne les put rejoindre tant leur allure fut rapide. Ils disparurent aussi vite que des oiseaux pillards à l'arrivée du laboureur. Ils disparurent, sans s'occuper même de Roch-Elie d'Aucas, qui revenait à toute bride. Déjà Ludovic avait quitté sa selle :

— Si tu bouges, dit-il au cocher, qui se désolait sur son siège, on te cassera la tête. Autrement, on ne s'occupera point de toi. Descends si bon te semble, répare ce désordre et attends mon commandement!

A grand'peine Lemessier et Roch-Elie d'Aucas purent-ils ouvrir les portières. Ils en durent forcer la serrure. Des trois femmes que renfermait le carrosse, deux se cramponnaient aux poignées et hurlaient :

— Au meurtre! Personne ne nous viendra-t-il secourir! Nous sommes femmes de bien!

Et la voix de Maria Stauga dominait, glapissante :

— Matteo! Matteo! Nous laissera-tu forcer!... Sainte Madone, ce sont des bandouliers!... A l'aide!

Et l'autre s'égosillait, de son côté, le corps à demi sorti d'un panneau dont elle avait tiré le rideau :

— Laissera-t-on outrager des religieuses!... Au secours! Nous sommes des nonnains! Qu'on nous laisse!... Ah! brigands, si vous ne vous enfuyez pas, vous serez pendus!

Pour calmer ces deux Ménades, le lieutenant dut menacer de les piquer de son épée, en leur déclarant qu'on n'en voulait point à leur peau. Alors elles se blottirent tout au fond de la voiture et gardèrent un farouche silence. Et Ludovic, usant de mille précautions, fit descendre la troisième voyageuse dont l'émotion coupait les jambes. Il la reçut dans ses bras et la posa doucement à terre. Déjà Julie Lemessier avait écarté le voile épais qui couvrait sa face et son sein palpitant. M. Roch-Elie d'Aucas en demeura muet d'admiration.

La Renommée qui, trop souvent, embouche sa trompette pour chanter les hommes sans mérite et la fausse beauté, avait, pour une fois, sonné juste en répandant à travers Paris le bruit qu'il n'exista jamais si belle gantière. En cette charmante femme, la grâce, la modestie, la décence, la perfection de la taille et les agréments du visage luttaient sans se surpasser. De ses cheveux qu'eût enviés Cérès, la déesse blonde des moissons, et, qu'à cette heure, le soleil couchant semblait allumer de ses feux, de ses cheveux dorés à ses pieds mignons, étonnés de tout temps, sans doute, de pouvoir porter ce corps délicat et superbe, c'était, chez Julie Lemessier, autant de singulières perfections.

Ni les angoisses d'une étroite captivité, ni la chaste inquiétude de l'épouse fidèle, ni les terreurs qu'enfantent les nuits solitaires n'avaient réussi à flétrir ces traits purs et exquis. Par sa pâleur légère, le visage avouait seulement les fatigues que la simple fierté du regard prouvait qu'on avait subies sans fléchir. Devant ces yeux bleus, qui semblaient refléter en leurs profondeurs les vagues marbrées de la mer, M. Roch-Elie d'Aucas se jura de ne plus user d'autre miroir en sa vie. Il avoua cela à M. de Chauvincourt, lui démontra que Ludovic Lemessier était un grand sot d'avoir laissé mentir la rumeur publique et jura enfin que lui, d'Aucas, ne montrerait point une tant injurieuse réserve. Et d'abord, à l'entendre, n'avait-il pas droit à une compensation pour cet ennui qu'il prit à filer l'amour avec la trop replète Marie d'Ossuna! Et ensuite, pour qui, s'il vous plaît, avait-il exécuté cette corvée bizarre ? Pour les beaux yeux de la gantière, nul n'y contredirait! Donc, enfin, ces beaux yeux devaient s'éclairer du brasier dont il les saurait incendier, avec le flambeau de l'Amour!

M. de Chauvincourt tira de ces dernières paroles cette conséquence logique que M. Roch-Elie d'Aucas n'était point demeuré sans profiter dans son commerce avec Marie d'Ossuna, la maîtresse à danser et la confidente des femmes poètes. Il permit donc, pour son plaisir, au perfide lieutenant, de s'asseoir dans son carrosse en face de Julie Lemessier, « laissant au vieillard, porteur du sablier et de la faux, le soin de couronner sa flamme ». C'est ainsi que s'exprimait Mlle de l'Olivette en cette triste soirée du 14 mars, où le capi-

taine La Cassière avait abandonné sournoisement son ami Chauvincourt aux récitations de cette brebis stérile, nourrie des maigres herbes qui poussent à regret dans les inférieures et pauvres vallées du Parnasse.

Indifférentes à ces plaisanteries de rimeurs, Marie Stauga et sa compagne, au fond de leur carrosse, gardaient toujours leur farouche silence. M. La Cassière réussit cependant à le rompre. Le cheval mort une fois dégagé, les trois autres remis ensemble vaille que vaille, le cocher remonta sur son siège et attendit les ordres. Alors le capitaine parla aux deux Italiennes :

— Mes enfants, foin des discours inutiles! Vous êtes libres, et je forme des vœux pour qu'on ne vous fouette pas derrière une charrette ainsi que vous le méritez, toi, particulièrement, Clarisse de Bibiena, chambrion de malheur!

A ouïr ce cavalier inconnu qui l'appelait ainsi par son nom, Clarisse écarta les mains dont elle couvrait son visage, poussa un cri étouffé, et ouvrit tout grands d'assez beaux yeux bruns où l'épouvante se laissait lire.

— Par la Madone, murmura-t-elle, quel est celui-là, et d'où me connaît-il ?

Et s'adressant à sa compagne, en se signant :

— Maria, Maria, sont-ce point des diables qui nous assaillent dans cette campagne ? C'est bien leur heure, car nous sommes à la tombée de la nuit! Que la Madone nous protège, et aussi saint Janvier!

Insensible à ses invocations et à ces remarques qu'il se traduisait de l'italien en français, à mesure que la jeune Clarisse les laissait tomber de ses lèvres minces, M. La Cassière continua :

— Je sais que tu es Clarisse de Bibiena et aussi une effrontée coquine. Mais la servante ne doit point payer pour la maîtresse et d'ailleurs, Mme Julie Lemessier...

— Oh! madame!... Entends-tu, Clarisse!... Il appelle madame cette méchante marchande de gants!

Et Maria Stauga, ricanant avec mépris, haussa les épaules en ramenant autour d'elle les plis de sa courte cape.

— Tais-toi, Maria Stauga, sotte péronnelle, reprit durement La Cassière. Prends garde que, prenant exemple sur cette misérable servante, Macée Boissonnade, qui a excité la défiance de la vertueuse Isabella Galerata, sa complice, je te jette au fond d'un cachot où tu réfléchiras sur ta conduite... Tais-toi, audacieuse femelle, ou bien j'appelle le cocher de tes coquins de maître et il te donnera ici même les étrivières.

Maria Stauga, stupide d'épouvante, retenant mal ses larmes, balbutia d'abjectes excuses. Mais l'indomptable Clarisse, silencieuse dans son coin, leva les sourcils et parut prendre le velours tanné du ciel de la voiture à témoin de la brutalité de ce personnage. Celui-ci continuait :

— Mme Julie Lemessier a bien voulu, dans son excessive bonté, parler en ta faveur, Clarisse, détestable pécore. Elle m'a déclaré qu'on ne l'avait point maltraitée dans ce couvent où tu mentais à

la journée en la faisant passer pour une autre et l'accusais de fautes imaginaires. On t'avait attachée après elle comme un cadavre après un vivant... Tu ne comprends pas, et cela ne m'étonne. Enfin, Mme Julie m'a prié de vous laisser aller en paix, toi, Clarisse, et cette autre bonne pièce, Marie Stauga. Et j'ai grand tort de vous prêcher, sottes et dénuées d'entendement que vous êtes. Votre saint François fut certes mieux compris des oiseaux que je ne le serais de vous, engeance orgueilleuse et bornée. Fouette donc, cocher, et t'en retourne à l'hôtel de Sauzes, asile réputé des coquins d'Italie. Tu peux te vanter de transporter deux rares vertus dans ta caisse, tâche de les bien garder. File devant! Tu as un quart d'heure pour vider la place. Et si tu tiens à tes os, que je ne te retrouve pas sur mon chemin, toi et ta charretée de diablesses!

XII

Quand Isabella Galerata franchit le seuil de l'hôtel de Sauzes, le suisse, habitué à ses allures singulières, ne s'étonna point de la voir ainsi marcher seule à la tombée du jour. Il lui dit que Matteo Scabrioni, Maria Stauga et leur monde n'étaient pas encore revenus, et qu'il n'y avait rien de nouveau. Il allait appeler des valets et demander des flambeaux, mais la Dariolette le renvoya : « Elle n'avait besoin de rien, et d'ailleurs les domestiques devaient, sur son ordre, ne point s'éloigner des appartements; au suisse d'empêcher quiconque de s'arrêter dans la cour. »

Isabella commença de monter l'escalier. Ses pas étaient si légers que personne ne l'entendit venir, et l'obscurité des couloirs telle qu'elle put se glisser inaperçue jusqu'à la chambre de Mme Oria. Elle la trouva déserte. De « monseigneur » la porte de la chambre était entre-bâillée, et Isabella vit, à la lueur d'une veilleuse, l'avorton sommeillant, avec sa tête emmaillotée et sa face de reptile exsangue. Avançant avec plus de précautions encore, elle tira vers la chambre d'Odoardo Visconti. La crainte qui la tenait de rencontrer une servante en faction à l'entrée était vaine. Tout à cette heure reposait dans le silence et les ténèbres, les volets étaient poussés, les rideaux fermés. On eût dit la maison abandonnée. Une tapisserie, dont quelques trous laissaient passer la lumière des bougies, séparait seule Isabella du couple amoureux dont elle percevait la voix. Appliquant son œil contre un trou, elle put, invisible dans l'ombre, voir et écouter à loisir.

Le seigneur Odoardo Visconti, sans être complètement guéri, jouissait cependant d'un meilleur état de santé qu'au lendemain de l'attaque si mal réussie dans l'impasse du Bonheur-Perdu. Sa longue mine sombre ne se masquait plus de l'appareil compliqué des bandes. Seul un emplâtre marquait la place de l'affreux coup qui avait coûté une oreille à ce cavalier d'au delà des monts. De cette oreille, l'absence se dissimulait heureusement sous les boucles noires et soyeuses d'une perruque, continuation de la calotte qui coiffait le crâne, rasé par ordre du médecin. Assis sur un carreau,

aux pieds de Mme Oria, qui avait logé à l'aise sa molle personne dans un fauteuil monumental, Visconti semblait prendre à tâche de répéter mot pour mot ce que le procureur Godin avait, sans ménagements, raconté à Isabella. Et l'Italienne apprit encore autre chose. Mme Oria, par un caprice du sort, se trouvait riche à nouveau. Quelqu'un de ses anciens amants, mort l'an dernier à Venise, l'avait couchée sur son testament pour une grosse somme. Depuis hier, seulement, Mme Oria était avisée de cette aubaine.

— Ainsi, disait Odoardo, cette nouvelle d'héritage n'est point un leurre! Jusqu'ici, chère Oria, lumière de ma vie, je me refusais à y croire, tant la mauvaise fortune ne cesse de nous poursuivre.

— Croirais-tu, homme sans foi, plus incrédule que saint Thomas, si je te montrais les lettres que m'écrivent mes anciens banquiers ?... Tiens, lis!... Aussi bien, cela me fatigue la vue! Pourquoi ne veux-tu pas qu'Isabella m'aide à déchiffrer ces grimoires ?

Et les doigts brillants de bagues de Mme Oria se jouaient machinalement parmi les boucles empruntées qui voilaient les joues de l'écuyer Odoardo. Celui-ci ne répondit pas à la dernière question de la dame. Mais, saisissant avec le geste avide d'une bête de proie la lettre que l'indolente créature s'était décidée à tirer de sa haute ceinture, il se leva, se rapprocha du candélabre à quatre bougies et lut attentivement.

— Dieu nous aime! s'écria-t-il joyeusement, et tout nous réussit! Oui, cela est vrai, car Lumagne et Mascarini sont des banquiers au-dessus du soupçon. Cinquante mille écus sont déposés en ton nom à la banque de...

Il se retourna avec défiance, s'avança vers le rideau, et baissant la voix :

— J'avais cru entendre... Toujours je m'imagine qu'elle va paraître, cette fille de malheur... Je vais pousser la porte!

Oria répondit d'un air las, tout en agitant son mouchoir :

— Non, Odoardo, je t'en prie! Cette odeur de remèdes qui demeure attachée à tes murs m'entête. Pour un peu, je tomberais en pamoison!... Sans air, je m'évanouirais aussitôt... Et puis, que crains-tu ? De qui as-tu peur ?

Le seigneur Visconti repartit vivement :

— De personne! De personne!... Ne sommes-nous pas libres, et n'es-tu pas la maîtresse ?... Mais, Oria, céleste amie, il faut compter avec l'opinion... Peut-être vaut-il mieux qu'on ignore... Enfin, mon humble condition...

La zézayante Oria gémit, telle une chatte qui fait son rouet :

— Odoardo, Odoardo, roi de mon cœur, il n'est rien en ce monde de meilleur, de plus brave ni de plus noble que toi!

Mais elle revint vite à sa première idée. Elle insista. Son naturel doux, égoïste, entêté, n'était point exempt de méfiance et demandait des choses simples :

— Si, tu as peur!... Qui pourrait nous entendre, puisque tout le monde est aux champs pour une histoire qui ne m'intéresse pas, du reste... Quant à Isabella...

— Oh! de celle-là, s'écria Odoardo, qu'il n'en soit plus question

si tu m'aimes. Béni sera le jour qui nous en verra débarrassés!... Oria, lis au fond de mon cœur! Tant que cette chienne noire rôdera autour de nous, le malheur nous suivra!

— Que t'a-t-elle fait ?

— Oh!... Rien... ou... Non, non, rien! N'accusons point à la légère. Elle passe surtout pour avoir le mauvais œil...

Mme Oria frissonna.

— En es-tu bien sûr ?

— Oui, sûr! Il y a autre chose... Elle m'inquiète... Déjà, par son audace et son obstination sauvages, elle nous a lancés dans des aventures... Il vaut mieux que je me taise!... Isabella Galerata est une créature dangereuse. Crois-moi, mon Oria, nous ne dormirons tranquilles que lorsqu'elle ne sera plus là!

— C'est bien, Odoardo, c'est bien!... Je la chasserai demain, que nous importe!

— Non, il y a mieux. La veille de notre départ, on la conduira dans un bon couvent, avec Maria Stauga et Clarisse de Bibiena, sous couleur de faire une retraite avec toi. Et puis, fouette cocher!... Nous, nous passerons les monts, après qu'on nous aura mariés!... De temps à autre, tu enverras, sans te nommer, quelques écus pour la nourriture de ces bonnes filles. Pour peu que tu payes, on te les gardera, sois-en sûre!

— Peut-on vraiment enfermer ces créatures aussi facilement ?

— Isabella t'expliquera elle-même, pour peu que tu le lui demandes, la manière la plus simple de se ménager l'appui de la police!... Il s'agit de payer. Quand on a acheté un ordre dûment signé, on le présente au guichet du couvent. Quelle abbesse oserait aller contre les commandements des gens du roi ?... Mais laissons cela, chère Oria, et parlons de notre mariage... Ah! quelle aimable femme j'aurai!

Le seigneur Visconti s'agenouillant de nouveau, offrit ses boucles d'emprunt aux mains grasses et constellées de Mme Oria. Et la Dariolette ne perçut plus rien qu'une sorte de ronronnement, indiquant sans doute la pure satisfaction de la dame à se trouver courtisée par cet homme ingénieux et hardi.

Isabella eut la force de regagner sa chambre. Mais, au cours de son voyage, elle dut plus d'une fois emprunter l'appui des murs. Elle dut même se cramponner à une tapisserie pour ne point tomber de son long. Ses dents claquaient d'angoisse, son front se mouillait d'une sueur glacée, et ses jambes lui refusaient leur service. Enfin elle rentra chez elle, s'enferma à doubles verrous et serrures, tira la barre et s'abattit sur son lit.

Isabella Galerata ne pleura point. Il n'était pas dans sa nature passionnée, concentrée et violente, de s'attendrir sur soi-même. Dans son cœur palpitant d'indignation, la rage qu'engendre l'amour trompé se partageait la place avec le ressentiment implacable de l'injure reçue, avec aussi la honte d'avoir été la dupe et de devoir à un autre d'avoir appris qu'elle avait été dupée. En elle, l'orgueil blessé criait plus haut que toute autre souffrance. Trop courageuse pour obéir à la crainte, trop avisée pour tomber dans le

piège qu'Odoardo prétendait disposer sous ses pas, elle ne rêvait que de vengeance. Dans sa simplicité de fille du commun, tout entière de son pays et de son peuple, Isabella voyait dans cette vengeance le devoir à quoi nul, si petit soit-il, n'a le droit de se dérober.

Ni parents ni amis pour prendre en main sa cause, nul ne la défendrait. Elle se devait donc de se faire justice. Cette justice, elle l'exercerait contre Visconti et aussi contre Oria qui serait, par surcroît, punie dans son fils.

Dès qu'elle eut prononcé la sentence de mort de ces trois êtres, Isabella ne pensa plus qu'à l'exécuter. Le moyen le plus simple, le plus sûr et le moins dangereux pour elle était le poison. Mais contre Odoardo Visconti, dont elle souhaitait perdre à la fois l'âme et le corps, les opérations magiques s'imposaient. Isabella y voulait procéder sur l'heure. La prudence lui conseilla d'attendre la nuit. Lorsque tout dormirait dans l'hôtel, il serait temps d'entreprendre le travail de maléfices. Car rien ne doit en être exécuté légèrement. Souvent l'oubli d'un rite, l'omission d'une formule condamnent à l'insuccès. Donc, elle paraîtrait au souper comme d'habitude, rendrait ses comptes à Oria, mangerait ensuite tranquillement avec les femmes; puis, remontée dans la chambre, elle préparerait la ruine de ses ennemis.

Le roulement d'un carrosse dans la cour et le bruit des fers qui en martelaient le pavé, tira Isabella de ses réflexions : « C'étaient, bien sûr, Matteo Scabrioni et les autres qui revenaient d'Ivry avec la gantière. Dans son trouble, elle avait oublié cela. A tout prendre, l'arrivée de la recluse, loin de contrarier ses plans, les améliorait au contraire. Qui l'empêcherait, si la police en venait à s'occuper de l'empoisonnement de trois personnes, de diriger les soupçons sur Julie Lemessier. Les gens du roi, sans s'inquiéter tout d'abord de l'absence d'Isabella, qui aurait passé les monts avec Godin, mettraient la main sur la gantière. Celle-ci s'en tirerait comme elle pourrait; et puisque Ludovic Lemessier avait des amitiés si puissantes, il réussirait sans doute à tirer sa tante des griffes de la justice. »

A ce moment, la Dariolette entendit gratter à sa porte. Maria Stauga et Clarisse de Bibiena entrèrent et racontèrent les mauvaises nouvelles : l'enlèvement de la gantière par son neveu et ses amis, au milieu desquels M. Enogat de Boissolet s'était distingué par son acharnement. D'un coup de pistolet, il avait mis bas le meilleur cheval de l'écurie.

— Matteo Scabrioni est furieux! Ecoute-le crier, là, en dessous!... Chut! C'est la voix de Visconti qui lui réplique... Il va s'en passer de belles!...

Maria Stauga fut interrompue par des coups frappés à l'huis, et un valet annonça que M. Visconti voulait que Mlle Isabella descendît sur l'heure avec les filles de service. Toutes trois comparurent devant l'écuyer, qui se constituait le représentant de la comtesse de Valperga. Mme Oria, qui n'aimait ni les discussions ni les ennuis, s'était retirée, chargeant M. Odoardo de régler tout, pour le mieux : « Car il était homme de tête. »

L'homme de tête sacrait, jurait, pestait, cachant sous les apparences de la bravoure et de la force, la faiblesse et la peur misérable qui le secouaient jusqu'à lui laisser croire que son foie se résolvait en eau. Et puis, il se sentait humilié d'ignorer le principal d'une affaire qui ne pouvait manquer, à son idée, de prendre des proportions énormes. Lâche et brutal, il tourna contre sa complice la colère qui, à tous instants, grossissait dans son cœur aigri par la conscience de son incurable pusillanimité. Nul ne redoutait autant, ni à meilleur droit qu'Odoardo, le contact avec la Justice. A la veille de se créer une position riche et solide, entièrement due à son mérite personnel, il se désespérait à voir tout remis en question par les entreprises indiscrètes de cette Isabella. Il eût donné gros pour la savoir en Chine, dans les déserts de l'Afrique, et mieux au fond d'un tranquille tombeau.

Il l'accusa de comploter sa ruine et aussi celle de la maison où on la nourrissait encore qu'elle ne fût bonne à rien. Il soupçonna perfidement son honnêteté, exigea qu'elle rendît ses clefs, ordonna enfin qu'elle fût enfermée dans sa chambre, « en attendant ce que madame déciderait ».

Heureux de voir l'orage ravager d'autres récoltes que les siennes, Matteo Scabrioni négligea de fournir les détails sur le coup de main dont sa mollesse avait facilité le succès. Alors tous, petits et grands, chargèrent la Dariolette dont beaucoup redoutaient, à bon droit, l'esprit d'ordre et la clairvoyance. La chiourme témoigna contre le comité, la prison contre le geôlier. Chacun jeta sa pierre. Maria Stauga et Clarisse de Bibiena surenchérirent même. Elles dénigrèrent Isabella avec si peu de mesure que si Odoardo Visconti n'eût pas été aveuglé par son imbécile colère, il eût tout aussitôt reconnu le manque de sincérité de ces attaques. Il n'avait d'ailleurs pas remarqué les œillades vivement échangées entre les trois femmes. Clarisse de Bibiena mérita d'être louée pour l'atrocité de ses attaques. Avec sa mine humble et chafouine, sa pâleur malsaine, ses yeux verdâtres et éteints, sa taille de naine, contrefaite, presque bossue, elle semblait chargée de figurer la misère humaine.

D'une voix lamentable, elle se plaignait des mauvais traitements qu'elle avait dû subir : « A son corps défendant, elle avait accompagné la gantière dans ce couvent d'Ivry, sans espoir d'ailleurs qu'un complot aussi misérablement ourdi pût aboutir. Elle n'en savait, d'ailleurs, que ce que le seigneur Visconti avait daigné dire. Toutefois, cette Isabella au cœur de pierre traitait si durement le pauvre monde, qu'il fallait plier ou rompre, et être battue. Quant à sa superbe, on n'en avait pas encore rencontré la seconde. Se prévalant de son rôle de confidente, elle traînait dans la boue Mme la comtesse, une brebis du seigneur, et contait de sales histoires sur le seigneur Visconti lui-même. Car elle se vantait d'être sa... »

A grand'peine put-on lui imposer silence. Et Visconti, au nom de « monseigneur » et de sa mère, la remercia de ses communications : « Elles sont d'un intérêt capital. Le scandale a trop duré, tout va rentrer dans l'ordre. » Il émit divers propos de pareille valeur et termina en confiant à Clarisse de Bibiena le soin de sur-

veiller étroitement Isabella. Maria Stauga l'aiderait dans cette besogne et rendrait compte de tout à lui, Odoardo, qui tiendrait Mme la comtesse au courant. Et, ayant ainsi rendu la justice, le seigneur Visconti s'en fut souper, confirmant ainsi par ses décisions, et sans qu'il s'en doutât, l'arrêt de mort prononcé contre lui par la Dariolette de Mme Oria.

Contre Odoardo Visconti, trois Furies étaient désormais à l'œuvre, et la fortune d'Oria et de Mgr Jean devait suivre la sienne. Isabella passa une partie de la nuit à préparer avec Maria et Clarisse la mort de son amant, de sa rivale et de l'héritier du nom. Le lendemain, elle modifia divers détails de l'exécution et commença de détruire les papiers et les objets qui pourraient témoigner contre elle. Maria Stauga et Clarisse de Bibiena avaient, dès le premier jour, lié leur sort au sien. Elles suivraient Isabella et Godin dans leur fuite. Ensemble, elles brûlèrent le contenu des tiroirs du grand cabinet où la Dariolette gardait des choses que personne n'avait jamais vues. C'était un grand meuble en poirier noirci, dont les panneaux se chargeaient de scènes bibliques, curieusement fouillées au ciseau. L'intérieur, avec ses colonnes torses de bois de madre, à chapiteaux de bronze doré, ressemblait à un temple antique, qu'un miroir continuait en profondeur. Les tiroirs sans nombre se côtoyaient, s'étageaient, chacun d'eux plein d'objets disparates, la plupart sans forme et sans nom. Des racines de mandragore voisinaient avec des pastilles napolitaines qui entretiennent l'amour, de minuscules mains sculptées qui repoussent le mauvais œil, des glossopètres, des pierres d'épreuve contre le poison. D'autres tiroirs abondaient en richesses macabres : cheveux en petits tampons ou en mèches arrachés dans les tombeaux ; débris d'ossements, herbes desséchées cueillies au clair de lune sous le gibet; terre sigillée, lézards et crapauds momifiés, lambeaux de suaire : tout le vain appareil des nécromants. Et aussi des grimoires, des fioles, des sachets et des sacs, des pots d'argile soigneusement lutés, des boîtes de toutes tailles, carrées, rondes, ovales, contenant des poudres, des électuaires, des fards, des parfums, mais principalement des poisons.

Tout cela s'en fut rejoindre au feu les plantes aromatiques dont la fumée embaumait la chambre. Une petite bouteille aux trois quarts vide ne fut pas épargnée. Le liquide brun adhérait au verre qu'il avait coloré d'un enduit rougeâtre : un philtre d'amour, jadis vendu à Isabella par une sorcière de Gaëte. Elle l'avait payé avec une poule noire, neuf œufs pondus un vendredi, un canard et du fil blanc, toutes choses dont la sorcière manquait. Aujourd'hui, ce philtre était inutile. Sous la morsure du feu, ces matières se recroquevillaient, noircissaient, se tordaient, dansaient et flambaient. D'autres roulaient, se gonflaient, éclataient, fondaient pour s'épandre en traînées rouges. Armée de pincettes, Clarisse de Bibiena repoussait tout dans l'âtre, jusqu'à combustion totale. Maria Stauga, attentive, veillait, regardant au dehors par une fente de la porte. Et Isabella vidait toujours son meuble.

Elle ne garda qu'un sachet de parchemin, rempli d'une poudre

blanche et brillante, pareille à du cristal pilé, et le remit à Clarisse. Et elle lui parla très bas, de manière que Marie Stauga qui leur tournait le dos, toujours aux aguets contre la porte, ne pût entendre :

— Voici qui fera l'affaire. Pour chacun, deux pincées dans le vin de la nuit. Cela n'a ni goût ni odeur et laisse les gens tranquilles pendant onze jours, un peu plus, un peu moins. Ils demanderont fréquemment à boire : plus ils boiront, mieux cela sera. Maintenant, n'oublie pas de cacher le sachet, la poudre une fois donnée, dans l'armoire de Matteo, sous son linge.

Clarisse de Bibiena acquiesça d'un signe et sourit à peine. Mais la flamme livide qui éclaira ses yeux, montra à la Dariolette que sa complice avait pénétré son dessein. D'un geste furtif, Clarisse cacha le sachet dans son corsage. Et la chétive créature se redressa avec une expression de joie triomphante. Depuis cinq années elle attendait son heure. Aujourd'hui l'heure était venue de se venger de Matteo Scabrioni qui l'avait ignominieusement outragée

— C'est bien, dit-elle, compte sur moi! Quand il sera temps, je saurai guider les gens de police tout en leur racontant une histoire de rivalité amoureuse entre Visconti et Matteo. Oria ne sera plus là pour répondre. Et alors, qui songera à nous, pauvres colombes du bon Dieu !



— Voici qui fera l'affaire.

— Maintenant, Clarisse, préparons le cœur saignant!

A ces mots, prononcés par la Dariolette sur un ton plus haut, Maria Stauga accourut.

— Isabella, je veux, moi aussi, travailler au charme. Matteo m'abreuva de dégoûts, je lui jetterai un sort... Au travail, mes enfants, au travail !

Chacune prenant alors une poignée de cendres chaudes, l'humecta avec de l'eau et modela l'image grossière d'un cœur. Puis, armées d'une épingle de tête, elles percèrent ces cœurs en chantant une complainte monotone où alternaient les formules d'exécration, les menaces vouant à la mort et aux tourments de l'enfer l'ennemi dont le nom n'était point prononcé au cours de l'invocation.

Maria Stauga se retira, emmenant Clarisse de Bibiena, car toutes deux devaient déshabiller et coucher Mme Oria dont la chambrière

était malade. Clarisse sut prendre son temps. Elle attendit que la comtesse fût au lit et que Maria Stauga s'occupât de fermer les rideaux, pour jeter la poudre dans le vin épicé qui fumait dans un pot d'argent. Puis elle présenta le plateau. Entr'ouvrant ses rideaux, Mme Oria but la mort en pensant à son cher Odoardo qui venait de la quitter.

Laissant Maria Stauga se coucher à son tour dans le lit roulant que la chambrière de service poussait chaque nuit près de celui de la comtesse, Clarisse pénétra, à pas de loup, chez Mgr Jean. Le monstrueux avorton dormait, étendu sur le dos, la bouche grande ouverte. Un valet, chargé de le veiller, dormait pareillement, étendu de son long sur le tapis. Au chevet du lit, sur une petite table, Clarisse vit la potion préparée dans une coupe à couvercle. Lever le couvercle et lancer les deux pincées de poudre, tenues prêtes dans le creux de sa main, ne fut pour la chétive Locuste une opération difficile.

Mais c'en était une que de pénétrer chez Odoardo Visconti qui avait le sommeil léger à se réveiller quand une souris trottait le long des tentures. Clarisse n'essaya donc point de se glisser inaperçue dans sa chambre. Elle gratta hardiment à la porte, et, quand on lui eut dit d'entrer, elle se donna pour chargée par Mme la comtesse de prier le seigneur Visconti de passer par sa chambre le lendemain à la première heure, tant la chère dame était anxieuse...

— Eh quoi, sotte créature, lui aurais-tu donc raconté cette histoire que je t'ai commandé d'oublier!

Avec un sang-froid admirable, Clarisse, ainsi interrompue, reprit que Mme de Valperga craignait, à cause du bruit de dispute qu'elle avait entendu, ce tantôt, que le seigneur Visconti ne gagnât un accès de fièvre.

Odoardo se rappela alors avoir malmené assez sérieusement Matteo Scabrioni pour quelque négligence dans le service d'écurie. Odoardo s'exerçait ainsi à entrer dans la peau du maître. Il rabroua Clarisse :

— C'est bien, c'est bien! Laisse-moi en paix et t'en va! Toutefois, donne-moi à boire de ce flacon... Verse jusqu'au bord!... En finiras-tu ?... Là, tu peux partir!... Et n'oublie pas, sorcière diminuée, diable en jupons, que tu me réponds de cette Isabella de malheur!

« Je n'espérais pas, songeait Clarisse, m'en tirer aussi aisément. Mais quand Dieu a condamné les gens et surtout quand on a invoqué dans les règles, Satan lui-même ne les pourrait sauver... Irai-je maintenant chez Matteo ? »

Cet écuyer lui-même se présenta, à point nommé, pour la tirer d'embarras. A quelques pas de Clarisse, il traversait le couloir, un bougeoir à la main. Où allait-il ainsi ? Clarisse ne le lui demanda pas. Poussant même la discrétion jusqu'à se cacher derrière une saillie du mur, elle attendit que cet homme de cheval eût disparu pour se rendre chez le sommelier, qui l'avait invité à boire bouteille. Et comme Matteo avait laissé sa chambre ouverte, comme l'armoire avait ses battants négligemment écartés, le sachet fut,

en un tour de main, glissé, à tâtons, sous une pile de linge. Un rayon de lune vint même, comme exprès, éclairer Clarisse pour qu'elle pût mieux loger le sachet.

L'empoisonneuse se perdit dans l'obscurité des couloirs et retourna, sans mauvaise rencontre, dans la chambre d'Isabella où elle devait coucher par ordre. Toutes deux purent se féliciter à loisir du succès de l'entreprise.

L'opérateur de Milan qui vendit jadis à Isabella Galerata sa poudre dont il préconisait les propriétés subtiles, ne l'avait pas trompée, en vérité. C'était une bonne poudre et qui tuait les gens sans les tourmenter. La marche du poison était régulière, et l'action inéluctable. Les jambes refusaient d'abord leur service et se refroidissaient, et ainsi du reste, jusqu'à la fin. Heure par heure, la Dariolette fut tenue au courant de la santé de ses victimes. Dès le neuvième jour, à la nuit, Mgr Jean rendit l'âme, sans qu'on eût pensé un seul instant que son état fût à ce point désespéré. Il mouchait son cerveau, ce semblait. Puis le sang lui sortit par les oreilles.

Mme Oria ne connut point cette mort. Atteinte d'une espèce de paralysie qui tenait de la léthargie, de l'hydropisie aussi, peut-être, — car son corps gonflait, — la pauvre dame s'éteignait telle une lampe privée d'huile. Elle avait perdu la parole dès le sixième jour, de sorte qu'elle ne pouvait indiquer le siège de son mal. Le médecin Borgomanero la soigna, la purgea, sans toutefois employer l'antimoine. Au reste, il n'y comprenait rien. Mais il secouait la tête et disait :

— Elle a de la résistance! Nous la tirerons de là!

Pour le seigneur Visconti, son cas était beaucoup moins obscur. Seule la mauvaise volonté qu'il avait opposée aux soins de son médecin était cause de son mal. A telles enseignes que ses plaies se rouvraient et que la fièvre pourpre le brûlait. Si le seigneur Visconti eût écouté son médecin, la maladie eût fui sa couche au lieu de le terrasser. « Il y aurait belle lurette qu'on le verrait jouer à la paume, courir et danser! Comment, d'ailleurs, entreprendre une cure avec un malade de cet acabit! »

Ainsi parlait le vieux Borgomanero. Mais, en son for intérieur, il se demandait : « Qui leur a versé ce poison ? Ne serait-ce point, d'aventure, la peur de quelque poursuite de justice, après cette histoire dont on commence de s'entretenir jusque dans les écuries ? »

Mme Oria expira un jour après son fils. Visconti résista plus longtemps. Dans le désordre qui accompagna et suivit la mort de la comtesse, Isabella reprit sa liberté sans que personne songeât même à le remarquer. Abandonné de tous, Odoardo Visconti râlait, puis semblait se reprendre à la vie. Il était depuis vingt-quatre heures sans paroles; seules les contorsions de son visage indiquaient qu'il entendait encore.

C'est pourquoi Isabella, ayant chargé Clarisse de Bibiena de garder la porte de la chambre, crut devoir adresser à son amant moribond quelques encouragements derniers :

— Tu récoltes aujourd'hui, Odoardo, ce que tu semas naguère.

Tu as appelé ma vengeance, elle s'est abattue sur toi, tel le nuage gros de grêle qui plane puis crève sur le champ à moissonner. Après le déplorable Jean, après la stupide Oria que j'ai tués, tu vas mourir pour m'avoir lâchement frappée, moi qui t'aimais à l'excès et dont, en retour, tu méditais perfidement la perte. Je t'entendais, cachée derrière ce rideau, lorsqu'il y a peu de jours tu tissais aux pieds de ton Oria, lourde de graisse, la trame où tu souhaitais m'étouffer. Aujourd'hui, c'est moi qui t'étouffe. La guêpe poignarde l'araignée au fond de sa tanière. Tu mourras, Odoardo, rien ne peut te sauver. Et si, par grand hasard, le salut pouvait venir, je suis là pour l'empêcher d'approcher.

Elle s'arrêta de parler, posa sa main sur la poitrine déjà froide de ce cadavre vivant. Les membres liés par la force du poison, incapable de remuer autre chose que les paupières, Odoardo Visconti, plus blanc que ses draps, n'existait plus que par les yeux. Démesurément ouverts, profonds à faire croire que leurs pupilles sombres étaient deux trous creusés jusqu'à la nuque de cette tête immobile, ils valaient en horreur, sans doute, ceux de la Gorgone qui changeait en pierre l'homme assez malheureux pour rencontrer son regard.

Mais la vengeance est une égide qui préserve des vaines terreurs. La Dariolette de Mme Oria, insensible à cet appel suprême de la douleur et du désespoir, continua de tourmenter le moribond jusqu'à son heure dernière. Et le seigneur Visconti eut ce dernier plaisir d'apprendre que son compère Matteo Scabricni serait accusé et convaincu de l'avoir empoisonné, tandis qu'Isabella Galerata continuerait de vivre honorée sur cette terre.

Cette dernière supposition apparaîtra un tant soit peu gratuite, si l'on tient compte de la mauvaise réputation dont jouissait depuis longtemps la belle Dariolette de la comtesse Oria. Mais on ne se connaît jamais bien soi-même, et surtout on abonde en illusions sur l'opinion que le monde a de nous. Isabella Galerata était et trop passionnée et trop ardente pour s'attarder à de telles considérations. Et du reste, des préoccupations plus hautes l'assiégèrent dès que les trois morts eurent été transportés au cimetière et que les gens du fisc, aidés par ceux de la justice qui procédèrent ainsi à tout hasard, eurent mis partout les scellés dans l'hôtel de Sauzes. Isabella Galerata songea que l'heure avait sonné pour Godin d'exécuter sa promesse.

Elle se rendit donc chez lui. Or, cet homme de loi qui, devant Isabella, en temps ordinaire, s'aplatissait davantage qu'une perdrix menacée par un lanier ou un sacre, reçut la demoiselle de la façon la moins civile. Au vrai, il ne la reçut même pas : il la jeta à la porte en menaçant d'appeler à l'aide les archers et les sergents. Jonas, témoin innocent de cette scène barbare, en faillit choir du haut de son tabouret. C'est que la peur est, pour beaucoup de gens, la meilleure des morales et même, pour certains, l'héroïque panacée contre les passions, voire les plus indomptables. Le vieux et prudent Godin n'était pas resté sans nouvelles de l'hôtel de Sauzes. Quand il vit que les maîtres y mouraient comme mouches, et que les Dariolette

et autres jupons de mince étoffe se gardaient en bonne santé, il se sentit envahi par une perplexité singulière. Seule, l'intention bien arrêtée dont témoignaient le gantier Courtoys et ses redoutables amis de ne pas poursuivre les tristes ravisseurs de Julie Lemessier réussit à lui rendre un peu de courage. Mais c'eût été tout le tonneau de baume du géant Fiérabras qu'il aurait fallu verser sur le cœur flasque et pâle du procureur pour lui rendre quelque vigueur.

Godin se rappela la confidence qu'il avait faite à Isabella touchant le mariage d'Odoardo Visconti. Il rapprocha les divers événements, supputa les chances et les coïncidences, voire fortuites, et s'avoua que la confidence avait été malheureuse. Persuadé qu'Isabella Galerata s'était substituée, peut-être imprudemment, à la justice divine chargée de punir les parjures qu'ignorent les lois humaines, il se résolut à éviter désormais la jeune Italienne. Dût-il en dessécher de douleur, il préférait mourir par l'excès de son chagrin que par la corde. Et il se demanda même s'il avait le droit de prendre à femme une aventurière de cette trempe, voire si elle était pure de tout crime.

Pour ces raisons et pour beaucoup d'autres encore où rentrait notamment le respect légitime de l'argent acquis par le travail dans la confrérie de saint Mathieu, patron authentique des usuriers, pour ces raisons, donc, maître Godin jeta Mlle Isabella Galerata à la porte de son logis, en criant :

— Hors d'ici, coquine! Hors! hors!... Ou je te fais conduire en prison!

Il ajouta d'autres paroles qu'il est inutile de rapporter, mais qui prouvent que lorsque certains personnages font leur rentrée parmi les hommes de bien, ils ne la font pas à demi.

Isabella Galerata connaissait trop les hommes pour s'étonner outre mesure de cette dernière trahison. Capable des crimes les plus noirs par esprit de vengeance, esclave de sa nature, des coutumes nationales, entraînée par son tempérament, elle ne manquait pourtant pas d'une certaine générosité altière, et par son courage, elle passait la mesure commune de son sexe. Redoutant peut-être le manque de ce courage chez autrui, et aussi les indiscrétions qu'est habile à provoquer la police; craignant les autres autant qu'elle-même, car les rigueurs de la question brisent les volontés les plus fermes, elle ne rentra à l'hôtel de Sauzes que pour y mourir. La Dariolette mourut sans avoir pu se venger de tous ses ennemis. Contre ceux du dehors, rien ne lui avait réussi. Marie d'Ossuna avait refusé de la servir contre Roch-Elie d'Aucas. Et, loin de s'associer à ses rancunes, Pierre Malmouche et Florent des Pourpiers avaient renoncé à attaquer Ludovic Lemessier, qui leur inspirait maintenant une invincible terreur.

Dans une grosse perle creuse terminant un pendant d'oreille, Isabella conservait un poison d'une énergie incomparable. Elle le but, se coucha et nargua les gens de justice. Ce en quoi elle eut tort.

Si, en effet, plus confiante dans l'adresse de Clarisse de Bibiena, elle eût attendu les résultats de l'enquête judiciaire, elle eût tout vu tourner à la ruine de Matteo Scabrioni. Cet écuyer fut convaincu

d'empoisonnement et rompu en place de Grève. Mais, peut-être, dans le désordre de ses pensées, Isabella Galerata avait-elle oublié la précaution dictée par elle et dont profitèrent Clarisse de Bibiena et Maria Stauga.

Le médecin Borgomanero ne comprit pas mieux la mort d'Isabella que celle de ses trois autres malades. Ou, peut-être, la comprit-il trop bien et garda-t-il ses réflexions pour lui, ce qui fut d'un sage. Le convoi de la Dariolette, ensevelie par ces pénitents qui se consacrent aux pestiférés, croisa une noce dont le cortège joyeux occupait presque toute la largeur de la rue Saint-Honoré. Et le capitaine La Cassière, qui se tenait au courant de tout cela, salua, non sans une secrète mélancolie, le cercueil renfermant, sous un pauvre drap noir croisé de blanc, « cette excellente beauté romaine ».

Mais, comme excellente beauté française, Julie Lemessier eût rivalisé, et victorieusement, avec toutes celles de l'Italie qui sont cependant fameuses. M. Roch-Elie d'Aucas, à regarder la plus belle des gantières, se plaignait d'être un autre Tantale :

— Oui, disait-il à La Cassière, il est temps que je parte pour l'Allemagne! Autrement je me percerai le sein devant cette Vénus dont le corps trop parfait est animé d'un cœur pétri des neiges hyperborées.

— Tu as raison, jeune homme, — répondit La Cassière, qui se muait volontiers en Nestor. — Nous n'avons plus que faire ici. Il en est allé de tout suivant nos désirs. Voyez Ludovic Lemessier menant sa chère épousée — et entre nous cette unique Claire méritait un aussi gentil mari! — Voyez encore Courtoys, s'empressant et mirant sa femme, tel un disgracieux scarabée qui chercherait à s'unir avec un papillon! Voyez... Mais je ne vois plus rien qui me puisse intéresser.

M. de Chauvincourt, qui suivait, en étonnant la corporation des gantiers par la magnificence de ses habits, dit alors :

— Rien ne vous intéresse, comte de Fougerays ? Dois-je donc entendre que cette charmante Marguerite a cessé de hanter vos nuits!

Et il montrait au capitaine la comtesse de Farges dont la tête merveilleusement frisée sortait par la fenêtre de son carrosse.

— Oui, mon ami! Et par courtoisie, je vous cède la dame, dont je ne veux point vous priver!

— La Cassière, repartit M. de Chauvincourt, un tel sacrifice ne me surprend point venant de vous! Mais j'allais vous en faire un pareil. Marguerite ne fut pour moi — et sans doute pour vous — qu'une distraction honnête, sans plus. Dans deux mois, pour complaire à madame ma mère, je m'en irai épouser une héritière du Soissonnais. J'en ai oublié le nom et j'en ignore la figure. Toutefois, on m'en écrit qu'elle a bon air et beaucoup de biens...

— Je vous en félicite donc. A la vérité, si je me sonde le cœur, je me trouve en tout indigne de Marguerite de Farges, tout comte de Fougerays que je sois. La société du Parnasse, ou, si vous préférez, les parasites de lettres et les radoteuses poétiques dont elle

s'entoure, voilà qui ne me va point. J'aime à entendre parler le simple langage de nos pères. J'ajouterai que cette jeune veuve est, à mon humble avis, beaucoup plus capable de travailler à son propre bonheur qu'à celui de votre serviteur. Pour emprunter le langage de ses muses, je la crois portée à s'aimer à travers les gens et à les sacrifier quotidiennement sur l'autel de son propre bonheur, autel qui n'arrête point de fumer. C'est pourquoi je renonce à demeurer plus longtemps son esclave, par crainte du couteau sacré. D'ailleurs, le service du roi vaut aussi qu'on en parle. J'ai fini de réunir mes recrues et mon ordre de départ n'a point, cette fois, été établi à l'hôtel de Sauzes.

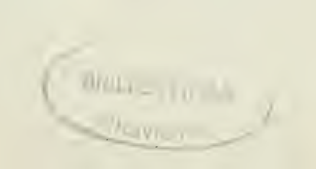
M. de Chauvincourt approuva : « Lui-même ne tarderait pas à rejoindre son escadron... Le temps de se marier, pas davantage. » Et il ajouta :

— Enfin, ces Lemessier vous doivent un fameux cierge! Sans vous, La Cassière, ce stupide Courtoys eût été, avec la timide Claire, la proie des Valpergues, aujourd'hui défunts. Quel maraud, que ce Courtoys, ou plutôt quel imbécile!... Vous avez agi sagement en reprenant à Ludovic Lemessier l'acte écrit de la main de l'oncle pour solliciter l'arrestation de sa femme. Contre un tel faquin toute précaution est bonne. Avec cette pièce, Ludovic tiendra Courtoys en lisières, sans que nous puissions craindre un retour de faiblesse. Jurez-moi que vous garderez toujours ce précieux papier! N'est-ce point enfin dommage que cette personne accomplie, Julie Lemessier, soit soudée, tel un anneau d'or, à ce bloc de plomb vil qu'est Courtoys!

— Julie Lemessier, fit le capitaine La Cassière, est une femme honnête et vertueuse. De pareilles épouses trouvent leur récompense dans les plaisirs du devoir accompli, et c'est pourquoi je la dis honnête. Je la dis vertueuse, parce que vertu et courage sont une même chose. Lorsque, enfermée dans ce couvent, sous la garde de simples religieuses trompées par un faux papier, elle vivait avec Clarisse de Bibiena attachée à ses jupes, jamais Julie ne désespéra. « J'aurais pu, m'a-t-elle avoué, gagner ma liberté en remettant à cette fille mercenaire une lettre où j'aurais supplié Courtoys de marier ma nièce avec le seigneur Jean — Dieu ait son âme! — Sans cesse, la Clarisse me soufflait à l'oreille : « Consens, et tu seras libre ! » Jamais je n'ai accepté. Et à cela je n'avais aucun mérite, tant je suis ferme en cette idée que le mal ne prévaut pas à la longue contre le bien. » Telle est cette merveilleuse gantière.

— Si mon devoir ne m'obligeait pas à vous suivre en Allemagne, — s'écria M. Roch-Elie d'Aucas, bouillant d'enthousiasme, — je tenterais ici quelque coup d'éclat! Que penseriez-vous, messieurs, d'un incendie astucieusement allumé la nuit et à la faveur de quoi je pourrais accéder jusqu'à elle ?

Cependant la noce de Ludovic Lemessier et de Claire de Valensola continuait d'avancer, et derrière, à rangs pressés, se hâtait toute la corporation des gantiers.





MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché. . . . 0 fr. 95 / Cartonné . . 1 fr. 50

Pour paraître le 1er Juin 1911

CRAPOTTE

par **HENRI DUVERNOIS**

Illustrations en couleurs de CARLÈGLE

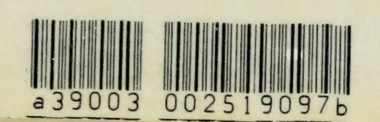


DANS LA MÊME COLLECTION ONT PARU :

- Barbey d'**AUREVILLY**.. Les Diaboliques.
- Maurice **BARRÈS**, de l'Académie française.. Le Jardin de Berénice. — Du Sang de la Volupté et de la Mort.
- Tristan **BERNARD**..... Mémoires d'un Jeune Homme rangé.
- Jean **BERTHEROY**..... La Danseuse de Pompéi.
- Louis **BERTRAND**...... Pépète le bien-aimé.
- Paul **BOURGET**, de l'Académie française.. Cruelle Enigme. — André Cornélis.
- Henry **BORDEAUX**.... L'Amour qui passe. — Le Pays Natal.
- René **BOYLESVE**...... La Leçon d'Amour dans un Parc.
- Adolphe **BRISSON**.... Florise Bonheur.
- Michel **CORDAY**....... Vénus ou les Deux Risques. — Les Embrasés.
- Alphonse **DAUDET**.... L'Evangéliste. — Les Rois en exil.
- Léon **DAUDET**......... Les Deux Etreintes.
- Paul **DÉROULÈDE**..... Chants du Soldat.
- Lucien **DESCAVES**.... Sous-Offs.
- Georges d'**ESPARBÈS**. La Legende de l'Aigle. — La Guerre en dentelles.
- Ferdinand **FABRE**..... L'Abbé Tigrane.
- Claude **FERVAL**....... L'Autre Amour. — Vie de Château.
- Léon **FRAPIÉ**........ L'Institutrice de Province.
- E. et J. de **GONCOURT**. Renée Mauperin.
- Gustave **GUICHES**..... Céleste Prudhomat.
- **GYP**.................... Le Cœur de Pierrette. — La Bonne Galette. — Totote. — La Fée. — Maman
- Abel **HERMANT**....... Les Transatlantiques. — Souvenirs du Vicomte de Courpiere — Monsieur de Courpière marié. — La Carrière. — Le Sceptre — Le Cavalier Miserey.
- Paul **HERVIEU**, de l'Académie française.. Flirt. — L'Inconnu. — L'Armature. — Peints par eux-mêmes. — Les Yeux verts et les Yeux bleus. — L'Alpe Homicide. — Le Petit Duc.
- Henri **LAVEDAN**, de l'Académie française.. Sire. — Le Nouveau Jeu. — Leurs Sœurs. — Les Jeunes. — Le Lit.
- Jules **LEMAITRE**......., de l'Académe française.. Un Martyr sans la Foi.
- Pierre **LOUŸS**.......... Aphrodite. — Les Aventures du Roi Pausole — La Femme et le Pantin. — Contes Choisis.
- Paul **MARGUERITTE**. L'Avril. — Amants. — La Tourmente. — L'Essor. — Pascal Géfosse.
- Octave **MIRBEAU**...... L'Abbé Jules.
- Lucien **MUHLFELD**... La Carrière d'André Tourette.
- Marcel **PREVOST**, de l'Académie française.. L'Automne d'une Femme. — Cousine Laura. — Chonchette. — Lettres de Femmes. — Le Jardin secret. — Mademoiselle Jaufre. — Les Demi-Vierges. — La Confession d'un Amant. — L'Heureux Ménage. — Nouvelles Lettres de Femmes. — Le Mariage de Julienne. — Lettres à Françoise. — Le Domino Jaune. — Dernières Lettres de Femmes. — La Princesse d'Erminge. — Le Scorpion — M. et Mme Moloch.
- Michel **PROVINS**....... Dialogues d'Amour.
- Henri de **REGNIER**...., de l'Académie française.. Le Bon Plaisir. — Le Mariage de Minuit.
- Jules **RENARD**........ L'Ecornifleur. — Histoires Naturelles.
- Jean **RICHEPIN**, de l'Académie française.. La Glu. — Les Débuts de César Borgia.
- Edouard **ROD**.......... La Vie privée de Michel Tessier. — Les Roches blanches.
- André **THEURIET**, de l'Académie française.. La Maison des deux Barbeaux. — Péché mortel.
- Pierre **VEBER**......... L'Aventure.



Société Anon. des
Imp. Wellhoff et
Roche, 16-18, rue
N.-D.-d.-Victoires.
Paris. Tél. 316-33.
Angeau, Directeur.


a39003 002519097b


2f. 25 Net